

Agatha Christie

Un meurtre
est-il facile ?



AGATHA CHRISTIE

UN MEURTRE EST-IL FACILE ?

(Murder is Easy)

Traduit de l'anglais
par Michel LE HOUBIB



CHAPITRE PREMIER

COMPAGNONS DE VOYAGE

L'Angleterre !

Après tant d'années !

Comment allait-il la trouver ?

Luke Fitzwilliam se posa la question en descendant la passerelle abattue sur le quai. Elle s'estompa à peine durant tout le temps qu'il attendit dans le bâtiment de la douane. Et elle revint au premier plan de ses pensées quand il se fut finalement installé dans le train.

Un congé en Angleterre, il savait à quoi cela ressemblait. De l'argent à claquer (au moins au commencement), des visites à de vieux amis, des rencontres avec des collègues en congé, eux aussi, l'atmosphère d'insouciance que savent créer autour d'eux des gens qui se disent : « Ça ne durera pas ! Autant en profiter ! Bientôt, on sera reparti ! »

Mais, cette fois, il n'était pas question de repartir. Il en avait fini avec les nuits étouffantes des tropiques, avec le soleil qui vous aveugle, avec les longues soirées solitaires durant lesquelles on n'a d'autre ressource que de lire et relire de vieux numéros du *Times*. Retraité, ayant de surcroît quelques revenus personnels, il était désormais un homme de loisir, un gentleman qui rentrait chez lui, en Angleterre. Que diable allait-il bien faire ?

L'Angleterre ! L'Angleterre, par un jour de juin, avec un ciel gris et une petite bise mordante. Pas très accueillante, l'Angleterre, par une journée comme celle-là ! Et les gens, donc ! Des visages gris, comme le ciel, et soucieux, tous ! Quant aux maisons, elles jaillissaient de partout, comme des champignons. Petites et vilaines. Écœurantes ! Avec, partout, des poulets qui couraient dans la campagne !

Avec effort, Luke Fitzwilliam détourna les yeux du paysage qui défilait de l'autre côté de la vitre et décida de parcourir les journaux qu'il venait d'acheter : le *Times*, le *Daily Clarion* et le *Punch*.

Il commença par le *Daily Clarion*. Lequel ne parlait guère que de la réunion d'Epsom.

« Dommage que je ne sois pas arrivé hier ! pensa-t-il. La dernière fois que j'ai vu courir le Derby, j'avais dix-neuf ans ! »

Participant au sweepstake du club, il s'inquiéta de ce que le rédacteur hippique du *Clarion* pensait des chances du cheval que le sort lui avait attribué. Le « gaye » était exécuté en une phrase dédaigneuse : « *Des autres. Jujube II, Mark's Mile, Santony et Jerry Boy ne sauraient être à l'arrivée. Le seul outsider possible...* »

Luke n'alla pas plus avant et jeta un coup d'œil sur la cote. Pour Jujube II, elle donnait quarante contre un.

Il consulta sa montre. Quatre heures moins le quart. Il se dit que l'épreuve était courue et regretta de n'avoir pas joué Clarigold, le deuxième favori. Après quoi, ouvrant le *Times*, il s'occupa de choses plus sérieuses.

Pas pour longtemps. Un colonel au visage sévère, qui occupait un coin du compartiment, lui adressa la parole : le militaire était si exaspéré par ce qu'il venait de lire qu'il ne pouvait garder pour lui seul son indignation. Il lui fallait dire et redire ce qu'il pensait de « ces maudits agitateurs communistes ». Au bout d'une demi-heure, fatigué, il s'endormit, la bouche ouverte.

Peu après, le train ralentit et s'arrêta. Regardant par la vitre, Luke aperçut une gare, aux quais nombreux et à peu près déserts. Il y avait une boutique de marchands de journaux, avec une affichette : *Résultats du Derby*. Luke ouvrit la portière et sauta sur le quai. Vingt secondes plus tard, l'œil écarquillé, il relisait, déjà pour la troisième fois, les quelques lignes glissées en cours de tirage dans la rubrique « Dernière seconde ».

Résultats du Derby :

Jujube II

Mazeppa

Clarigold

Luke eut un large sourire. Cent livres sterling à jeter par les fenêtres ! Grâce à ce brave vieux Jujube II si allègrement méprisé par les « compétences » !

Toujours souriant, il plia le journal, le mit dans sa poche et se retourna : le train n'était plus là.

Luke avisa un employé.

— Où diable le train est-il passé ?

L'homme, maussade, fronça le sourcil.

— Quel train ? Le dernier qui s'est arrêté ici, c'est le 327, à 3 h 14.

— Je vous parle du train qui va à Londres. Il s'est arrêté ici, il y a deux minutes. J'étais dedans.

L'employé répliqua d'un ton définitif :

— L'express ? Il va de Douvres à Londres sans arrêt.

— Permettez ! Il s'est arrêté. La preuve en est que je suis descendu.

— L'express va de Douvres à Londres sans arrêt, répéta l'employé.

— En principe, peut-être, mais il s'est arrêté, je vous le certifie, et je suis descendu.

Le fait apparaissant peu contestable, l'employé changea de tactique.

— Vous n'auriez pas dû, dit-il d'un ton de reproche. Il ne s'arrête pas.

— Je vous dis qu'il s'est arrêté !

— Non. Il s'est immobilisé parce qu'on lui signalait que la voie n'était pas libre. Ce n'est pas ce que j'appelle un arrêt.

— Subtil *distinguo*, dit Luke. Cela établi, qu'est-ce que je fais ?

L'employé n'avait pas l'esprit agile.

— Vous n'auriez pas dû, répéta-t-il.

— Admettons-le ! déclara Luke. Le mal est fait, il ne servirait à rien de pleurer et je voudrais seulement, puisque vous avez l'expérience des chemins de fer, que vous me disiez ce que je dois faire.

— C'est un conseil que vous me demandez ?

— Vous m’avez compris ! J’imagine qu’il y a des trains qui marquent un arrêt dans cette gare, un arrêt authentique, officiel ?

— À votre place, je prendrais le 211, à 4 h 25.

— S’il va à Londres, il fait mon affaire !

Rassuré sur la suite de son voyage, Luke fit les cent pas sur le quai. La gare était celle de Fenny Clayton, embranchement de Wychwood-under-Ashe. Il assista à l’arrivée d’un train, qui ne comportait qu’un unique wagon, tiré par une petite locomotive antédiluvienne. Six ou sept personnes en descendirent, qui vinrent rejoindre Luke sur le quai. L’employé repartit, poussant un wagonnet chargé de paniers et de cageots. Un de ses collègues remuait des bidons de lait. Fenny Clayton s’affirmait vivant.

Avec une majestueuse lenteur, le train de Londres fit son entrée en gare. Les wagons de troisième classe étaient bondés, mais il n’y avait presque personne dans les compartiments de première, qui n’étaient que trois. Luke les examina successivement. Dans le premier, un gentleman d’allure militaire fumait un cigare. Luke passa : il avait vu assez de colonels pour la journée. Dans le second, une jeune femme au visage sans éclat, une gouvernante sans doute, surveillait les ébats d’un enfant de trois ou quatre ans. Luke s’éloigna vivement. Le troisième, dont la portière était ouverte, était occupé par une vieille dame, à qui Luke trouva un certain air de ressemblance avec une de ses tantes, la tante Mildred, qui lui avait permis, alors qu’il avait une dizaine d’années, de conserver un orvet. Il gardait de la tante Mildred un excellent souvenir. Il monta et s’assit.

Après cinq minutes d’agitation intense du côté des fourgons, le train se remit en route. Luke déplia son journal, avec l’intime conviction qu’il ne pourrait pas le lire longtemps. Il avait eu trop de tantes pour ne pas être sûr que la charmante vieille dame avec qui il voyageait n’avait nullement l’intention de garder le silence jusqu’à Londres.

Il ne se trompait pas. Quand il eut remonté la vitre et ramassé le parapluie de la vieille dame, celle-ci entreprit de lui expliquer qu’ils se trouvaient dans un très bon train.

— Il fait le trajet en une heure dix. C'est bien, et même très bien : n'oubliez pas que le train du matin met une heure quarante ! Malgré cela, c'est presque toujours celui-là qu'on prend. Quand on va à Londres, par exemple pour profiter des journées de soldes, il serait stupide de ne partir que l'après-midi. J'aurais pris le train du matin, mais Wonky Pooh avait disparu. C'est mon chat, un persan. Un animal magnifique, bien que, ces temps-ci, il ait mal à l'oreille... Je ne pouvais évidemment pas m'en aller avant de l'avoir retrouvé.

— Bien entendu !

Luke, ayant dit, fit mine de prendre sa lecture. Il en fut pour ses frais de comédie. Le flot de paroles reprenait.

— Alors, j'ai fait contre mauvaise fortune bon cœur et j'ai pris le train de l'après-midi. D'un sens, je ne le regrette pas : il y a toujours moins de monde... Il est vrai qu'en première on trouve toujours de la place. Remarquez que je n'ai pas l'habitude de prendre des premières ! J'ai horreur de gaspiller... Seulement, allant à Londres pour des raisons extrêmement sérieuses, je tenais à être tranquille pour bien réfléchir à ce que je vais dire là-bas...

Luke réprima un sourire. La vieille dame continuait :

— En seconde, j'aurais certainement été avec des gens que je connaissais et, par simple politesse, il m'aurait fallu faire la conversation. J'ai donc pensé que, pour une fois, je pouvais me permettre de voyager en première, encore, je le répète, que je considère cela un peu comme... une extravagance.

À cause du visage bronzé de Luke, elle ajouta, très vite :

— Naturellement, pour les officiers en permission, c'est différent. Ils ne peuvent pas faire autrement...

Le regard clair de la vieille dame interrogeait ingénument. Luke capitula tout de suite. Pourquoi attendre, puisqu'il faudrait finalement en venir là ?

— Je ne suis pas militaire, dit-il.

— Oh ! pardon... J'avais cru... Vous êtes si brun que je pensais que vous étiez un soldat en permission, arrivant d'une lointaine garnison d'Extrême-Orient.

— J'arrive bien d'Extrême-Orient, mais je ne suis pas en permission.

Et, pour prévenir d'autres questions, Luke dit encore :

— J'appartiens à la police.

— À la police ? Voilà qui m'intéresse beaucoup et vous allez comprendre pourquoi. La coïncidence est extraordinaire. Vous serez de mon avis quand je vous aurai dit que je ne vais à Londres que pour rendre visite à Scotland Yard.

— Non ?

Allait-elle se taire bientôt ou continuerait-elle à parler ainsi jusqu'à l'arrivée ? Luke se posait la question, mais elle ne le tourmentait pas. Il avait bien aimé la tante Mildred, qui avait la pièce de cinq shillings si facile, et cette vieille dame ressemblait tellement à la tante Mildred d'autrefois ! Comme la tante Mildred elle était typiquement britannique, au même titre que le *plum-pudding* de Noël, l'équipe de cricket du village et le feu de bois dans la haute cheminée. Ce sont des choses qu'on apprécie fort quand on s'est trouvé privé d'elles, à l'autre bout du monde. (Des choses aussi, bien sûr, qui, à la longue, finissent par vous agacer. Mais Luke, on le sait, n'avait retrouvé l'Angleterre que depuis quelques heures.)

La vieille dame poursuivait :

— Comme je vous l'ai dit, je serais partie ce matin si Wonky Pooh ne m'avait donné du souci... Malgré cela, j'espère bien ne pas arriver trop tard. Scotland Yard, c'est toujours ouvert, n'est-ce pas ?

— En tout cas, répondit Luke, les bureaux ne ferment pas à quatre heures de l'après-midi.

— C'est bien ce que je pensais. Un crime, il faut bien qu'on puisse le signaler à toute heure du jour ou de la nuit !

— Évidemment.

La vieille dame garda le silence un moment, l'air soucieux. Puis elle reprit :

— J'ai toujours pensé qu'il valait mieux s'adresser au Bon Dieu qu'à ses saints. John Reed est un charmant garçon – c'est notre *constable*, à Wychwood – il est très courtois, très agréable, mais je n'ai pas le sentiment qu'il serait à la hauteur dans une affaire grave. Il est très bien pour mettre les ivrognes à la raison et dresser des procès-verbaux aux automobilistes qui oublient d'allumer leurs phares ou qui conduisent trop vite, je

pense même qu'il pourrait enquêter sur un cambriolage mais je ne le vois pas s'occupant d'un meurtre.

Luke haussa les sourcils.

— D'un meurtre ?

La vieille dame confirma le mot d'un énergique mouvement de tête.

— Oui, d'un meurtre. Ça vous étonne, je vois ? Ça m'a étonnée, moi aussi, au début... Je ne pouvais pas le croire. Je croyais être victime de mon imagination...

— Et, dit Luke d'une voix aimable, aujourd'hui vous êtes sûre...

— Oh ! absolument. Je pouvais me tromper la première fois, mais pas la seconde, ni la troisième, ni la quatrième. *À ce moment-là, ma conviction était faite !*

— Si je comprends bien, il y aurait eu... plusieurs meurtres ?

— Pas mal, j'en ai peur.

Du même ton calme, elle ajouta :

— C'est même pour cela que je me suis dit qu'il fallait tout raconter directement à Scotland Yard. Vous ne croyez pas que c'était ce que je pouvais faire de mieux ?

Luke la regarda, songeur, avant de répondre :

— Si. Je suis sûr que vous avez bien fait.

Au fond de lui-même, il pensait que ses collègues de Londres sauraient comment recevoir leur attendrissante visiteuse. Des vieilles dames dénonçant les assassinats commis en série dans leur petit village, on devait en avoir une demi-douzaine par semaine au Yard et peut-être même y avait-il un service spécial pour s'occuper d'elles. L'idée le fit sourire. Il imaginait la scène. Un commissaire très paternel ou un jeune inspecteur de bonne mine remerciait la vieille dame avec des mots gentils, lui certifiait que la police allait prendre l'affaire en main et lui conseillait de rentrer chez elle, sans plus se soucier de rien.

La vieille dame, cependant, celle du train, parlait toujours :

— Je me souviens d'un article sur l'affaire Abercrombie. *Il avait effectivement empoisonné* plusieurs personnes quand on a commencé à le soupçonner... Où voulais-je donc en venir ?... Ah ! oui... Au procès, quelqu'un a dit qu'il regardait les gens d'une certaine façon... et tous ceux qu'il avait regardés de cette

façon-là tombaient malades peu après... Quand j'ai lu cela, je ne l'ai pas cru. Pourtant, c'est vrai !

— Qu'est-ce qui est vrai ?

— J'ai vu une personne, il n'y a pas si longtemps, qui avait ce regard-là...

— Cette histoire de regards...

L'expression de la vieille dame avait changé. Elle tremblait un peu et le sang semblait s'être retiré de ses joues, qui n'étaient plus d'un rose délicat, mais toutes blanches.

— Je l'ai constaté d'abord avec Amy Gibbs. *Elle est morte.* Ensuite, avec Carter. Puis avec Tommy Pierce. Et, hier, avec le docteur Humbleby, *un vrai brave homme*, celui-là. Carter buvait, Tommy Pierce était un garnement insupportable, insolent avec les grandes personnes et brutal avec ses petits camarades, à qui il allait jusqu'à tordre le bras, mais le docteur Humbleby, c'est autre chose !... Il faut absolument le *sauver* ! Le terrible, c'est que si j'allais lui parler de cela, il ne me croirait pas ! Il me rirait au nez. Et, avec John Reed, ce serait pareil ! Heureusement, à Scotland Yard, on me croira. Parce que, là, on a l'habitude des assassins !

Elle jeta un coup d'œil par la fenêtre.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, nous arrivons...

Soudain très agitée, elle ouvrit son sac, le ferma, prit son parapluie et le laissa tomber sur le plancher. Luke le ramassa, pour la seconde fois. Elle le remercia avec effusion, puis elle dit :

— Ça m'a fait beaucoup de bien de parler avec vous, je vous suis bien reconnaissante de m'avoir écoutée... et je suis heureuse de savoir que vous approuvez ma démarche.

Luke répondit, très gentiment :

— Je suis convaincu que le Yard vous donnera les meilleurs conseils.

Elle fouillait dans son sac à main.

— J'aurais voulu vous laisser ma carte, mais il ne m'en reste qu'une et il faut que je la garde pour ces messieurs de Scotland Yard.

— Naturellement.

— Je m'appelle Pinkerton.

Luke sourit.

— Un nom prédestiné.

Elle le regarda, étonnée. À son tour, il se nomma :

— Luke Fitzwilliam.

Le train entra en gare.

— Voulez-vous, miss Pinkerton, que je vous arrête un taxi ?

L'idée parut la choquer.

— Oh ! non, je vous remercie. Je prendrai le métro. Il me déposera à Trafalgar Square et de là j'irai à pied jusqu'à Whitehall.

Serrant la main de Luke avec effusion, elle ajouta :

— Merci encore ! Vous avez été très gentil. Au début, pourtant, j'avais bien l'impression que vous ne me croyiez pas...

Il s'excusa, jouant la confusion.

— Que voulez-vous ? Une telle suite d'assassinats !... Commettre tant de crimes et rester impuni, avouez que c'est fort !

Miss Pinkerton secoua la tête.

— *C'est ce qui vous trompe*, mon enfant ! Il n'y a rien de plus facile que de tuer aussi longtemps que nul ne vous soupçonne. Et justement, la personne en question est la dernière qu'on suspectera !

Ils se séparèrent sur le quai. Miss Pinkerton disparut dans la foule. Luke partit à la recherche de ses bagages. Il pensait à la vieille demoiselle.

« Un peu toquée ? se disait-il. Non, je n'irai pas jusque-là. Elle a un peu trop d'imagination, voilà tout. J'espère *qu'ils* ne la bousculeront pas... Elle est si sympathique ! »

CHAPITRE II

AVIS DE DÉCÈS

Jimmy Lorrimer était un des plus vieux amis de Luke et ce fut tout naturellement chez lui que Luke s'installa dès son arrivée à Londres. Ils passèrent ensemble une joyeuse soirée et Luke avait encore un reste de migraine quand, le lendemain, il s'assit à table pour le petit déjeuner. Il ouvrit un journal du matin et, laissant refroidir sa seconde tasse de café, il relisait pour la troisième fois un simple fait divers quand il se rendit compte brusquement que Jimmy lui parlait.

— Excuse-moi ! Tu disais ?

— C'est la politique qui t'absorbe à ce point ?

Luke fit la grimace.

— Tu ne voudrais pas !... J'étais en train de penser qu'il y a de drôles de coïncidences. Une brave vieille dame avec qui j'ai voyagé hier s'est fait écraser dans Whitehall...

— Comment sais-tu qu'il s'agit d'elle ?

— Je peux me tromper, mais c'est le même nom : Pinkerton. Elle traversait la chaussée quand elle a été renversée par une auto. Elle a été tuée sur le coup. La voiture ne s'est même pas arrêtée.

— Pas joli, ça !

— Pauvre vieille ! Ça me fait de la peine. Elle me rappelait ma tante Mildred.

— Quelqu'un qui trinquera, c'est le type qui tenait le volant. Il sera poursuivi pour meurtre ! Ni plus, ni moins. Je finirai par ne plus oser conduire.

— Qu'est-ce que tu as comme voiture, en ce moment ?

— La nouvelle Ford. On peut dire ce qu'on veut...

La conversation devint sévèrement technique.

Une huitaine de jours plus tard. Luke, qui feuilletait le *Times*, poussa une exclamation.

— Ça, alors !

Jimmy leva la tête.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

Luke resta muet. Ses yeux demeuraient fixés sur le journal. Jimmy répéta sa question. Luke le regarda, avec une expression si bizarre que Jimmy s'inquiéta.

— Qu'est-ce que tu as ? Tu as vu un revenant ?

Luke ne répondit pas. Il lâcha son journal, alla à la fenêtre, puis vint se rasseoir. Jimmy le regardait avec un étonnement croissant.

Luke, enfin, se décida à parler.

— Tu te souviens de cette vieille dame avec qui j'avais voyagé, le jour de mon retour ?

— Celle qui te rappelait ta tante Mildred et qui s'est fait écraser ?

— Oui. Écoute-moi bien ! Elle m'avait raconté tout un roman, pour m'expliquer qu'elle venait à Londres pour demander au Yard d'enquêter sur une série de crimes commis dans son village. En bref, il y avait là-bas un assassin en liberté, et qui ne rechignait pas à la besogne.

— Tu ne m'avais pas dit qu'elle était cinglée !

— Je ne l'ai jamais pensé.

— Allons, mon vieux, réfléchis ! Un assassin qui fait le gros...

Avec un peu d'impatience dans la voix, Luke coupa la parole à son ami.

— Je n'ai jamais cru qu'elle était folle. J'avais seulement l'impression qu'elle laissait courir son imagination. Les vieilles gens, ça leur arrive...

— Soit ! Disons qu'elle déraillait un peu. Pour moi, je pense...

— Il ne s'agit pas de *ce que tu penses*, Jimmy ! Moi, ce sont *des faits* que je te donne en ce moment !

— Bon, bon ! Continue.

— Elle m'a donné des détails, me nommant deux victimes, si je me souviens bien, et m'expliquant ensuite que ce qui l'affolait, c'est qu'elle connaissait celle qui allait suivre.

— Et alors ?

— Alors, il se trouve que, je ne sais pourquoi, le nom de cette victime à venir, je l'ai retenu. Il s'agissait d'un certain docteur Humbleby, de qui elle disait qu'il était « un vrai brave homme ».

— Ensuite ?

— Ensuite ? Lis ça !

Luke tendait le journal à Jimmy, en lui indiquant de l'index quelques lignes, dans la rubrique « Nécrologie ».

Humbleby. — On annonce la mort du docteur John Edward Humbleby, décédé subitement le 13 juin en son domicile, Sandgate, Wychwood-under-Ashe. De la part de Jessie Rose Humbleby, son épouse. Obsèques vendredi. Ni fleurs, ni couronnes.

— Alors, Jimmy ? Qu'en penses-tu ?

Jimmy ne répondit qu'après un instant de réflexion.

— J'avoue, dit-il, que c'est une coïncidence curieuse.

— Est-ce bien une coïncidence ?

Luke s'était mis à marcher de long en large dans la pièce.

— Que veux-tu que ce soit, Luke ?

Luke se retourna brusquement vers son ami.

— Je ne veux rien, mais suppose que cette brave vieille bique ait dit *vrai*, que l'histoire fantasmagorique qu'elle m'a racontée ne soit que *la pure vérité* !

— Allons, allons ! Un assassin qui travaille à la chaîne, c'est quand même dur à avaler ! Il y a des choses qui n'arrivent pas.

— Et Abercrombie ? Combien a-t-il fait de victimes, lui ?

— Plus encore qu'on ne l'a su, j'en conviens. Le *coroner* du coin était le cousin d'un copain à moi et je connais assez bien l'affaire. Il a d'abord été prouvé que Abercrombie avait rectifié le vétérinaire du patelin avec de l'arsenic. Là-dessus, on a exhumé le cadavre de sa femme : il était bourré de poison. On a découvert ensuite qu'il avait, par le même moyen, liquidé son beau-frère, puis d'autres personnes qui le gênaient. D'après mon copain, Abercrombie avait au moins quinze meurtres sur la conscience. Quinze !

— Tu vois ! Ces choses-là arrivent.

— Oui, mais pas souvent.

— Qu'en sais-tu ? Elles sont peut-être plus fréquentes que tu ne penses !

— Le métier t’a bien marqué. Tu ne peux donc pas oublier que tu as été policeman, maintenant que tu es un civil comme les autres ?

— Il faut croire que non. Raisonnons, veux-tu ? Abercrombie, persuadé qu’il ne serait jamais pris, a pratiquement mis lui-même ses cadavres sous le nez des flics. Comme par bravade. Mais suppose qu’une vieille fille du cru, avant qu’il n’en vînt là, ait deviné son trafic et qu’elle ait couru au Yard pour l’accuser. Crois-tu qu’on l’aurait écoutée ?

Jimmy ricana.

— Sûrement pas !

— C’est bien ce que je pense. On lui aurait dit qu’elle déraillait, comme tu l’as dit tout à l’heure, ou qu’elle était victime de son imagination, comme je l’ai dit, moi, à ma brave vieille. *Or, Jimmy, nous nous serions trompés, toi comme moi !*

Lorrimer réfléchit un instant, puis il dit :

— En fin de compte, que crois-tu ?

Parlant très lentement, Luke répondit :

— Pour moi, la situation est celle-ci. On m’a raconté une histoire, improbable, mais non pas impossible, la mort du docteur Humbleby donne à penser qu’elle est vraie et un autre fait me paraît lourd de sens. Cette histoire improbable, miss Pinkerton voulait la raconter à la police. Elle se rendait à Scotland Yard. *Elle n’y est pas arrivée.* En route, elle a été renversée et tuée par une auto qui ne s’est pas arrêtée.

— Tu ignores si elle a ou non été à Scotland Yard... Elle peut avoir été écrasée après sa visite, et non avant.

— C’est exact, mais je ne le crois pas.

— Simple supposition !... Au total, si j’ai bien compris, tu crois à... un sombre drame ?

Luke secoua la tête.

— Je n’ai pas dit ça. Je dis seulement que l’affaire vaut d’être regardée de près.

— Ce qui revient à dire que *c’est toi* qui vas alerter Scotland Yard ?

— Ce n’est pas mon intention, au moins pour le moment. Comme tu l’as toi-même fait remarquer, la mort de ce Humbleby n’est peut-être qu’une coïncidence.

— Alors, si je ne suis pas indiscret, que te proposes-tu de faire ?

— J'ai envie d'aller moi-même voir sur place ce qu'il en est.

— Vraiment ?

— Je ne vois pas d'autre moyen de se faire une opinion.

Jimmy regardait Luke avec stupeur.

— Tu parles sérieusement ?

— Aucun doute.

— Et si, au fond de tout cela, il n'y a rien ?

— C'est ce qui pourrait arriver de mieux.

— Oui, bien sûr...

Fronçant le sourcil, Lorrimer ajouta :

— Mais ton opinion est faite, n'est-ce pas ?

— Ne crois pas ça ! Je partirai sans idée préconçue.

Un silence suivit.

— As-tu un plan ? reprit Jimmy. Pour t'installer là-bas, il te faudra donner une raison...

— Probablement.

— Tu peux dire « sûrement » ! Te rends-tu bien compte de ce qu'est un village anglais ? Les nouveaux venus y sont examinés sous toutes les coutures !

— Il me faudra adopter un déguisement, dit Luke avec un sourire contraint. Qu'est-ce que tu me suggérerais ? Peintre ? Je ne sais même pas dessiner...

— Pour un peintre « moderne », ce serait plutôt une bonne note !

Luke suivait son idée.

— Écrivain ? Des romanciers qui vont se cacher dans une auberge de village pour écrire leur prochain chef-d'œuvre, on en voit. Pêcheur ? Ça me plairait. Mais faudrait être sûr qu'il y a par là une rivière poissonneuse. Je pourrais aussi être un malade à qui on a recommandé l'air de la campagne, mais je n'ai pas la tête de l'emploi. Un monsieur qui cherche une villa à acheter ? Pas fameux, hein ? Enfin, quoi, Jimmy, il doit bien y avoir pour un homme en excellente santé une raison valable d'aller faire retraite, durant quelque temps, dans un patelin de son choix !

— Une seconde ! dit Jimmy. Tu veux me passer le journal ?

Jimmy jeta un rapide coup d'œil sur l'entrefilet annonçant la mort du docteur Humbleby, puis il s'écria, avec l'accent du triomphe :

— C'est bien ce que je pensais !... Mon vieux Luke, je vais t'arranger ça en moins de deux... Ça marchera comme sur des roulettes !

Luke se campa devant son ami.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Ce nom de Wychwood-under-Ashe me rappelait quelque chose, expliqua Jimmy. Et, de fait, je ne me trompais pas !

— Est-ce que, par hasard, tu aurais encore un copain qui connaît le *coroner* du patelin ?

— J'ai mieux que ça, mon gars ! Mon père ayant eu douze frères et sœurs, je me trouve pourvu, tu le sais, d'une kyrielle de tantes et de cousins. Et, écoute-moi bien, *j'ai une cousine à Wychwood-under-Ashe !*

— Tu es un type merveilleux.

— N'est-ce pas ?

— Parle-moi de cette cousine !

— Elle s'appelle Bridget Conway et, depuis deux ans, elle est la secrétaire de lord Whitfield.

— Le propriétaire de ces sales petits journaux hebdomadaires...

— Lui-même ! Le bonhomme est d'ailleurs assez déplaisant. D'une prétention que tu n'imagines pas. Né à Wychwood-under-Ashe, il est très fier d'être devenu quelqu'un par ses seuls moyens et c'est une des raisons qui l'ont ramené dans son village natal. Il a acheté la seule propriété acceptable de l'endroit – elle appartenait autrefois à la famille de Bridget – et il s'applique à en faire un « domaine modèle ».

— Et ta cousine est sa secrétaire ?

Jimmy fit la grimace.

— Elle l'était. Depuis, elle a pris du galon : elle est devenue sa fiancée.

— Ah !

— Évidemment, il vaut la peine d'être épousé : il roule sur l'or. Bridget n'a pas eu de chance avec un certain jeune homme qui l'a salement laissé tomber et l'aventure lui a enlevé bien des

illusions. Je crois donc que ce mariage qu'elle a en vue peut fort bien tourner. Elle se montrera sans doute avec lui gentille, mais ferme, et elle le mènera par le bout du nez.

— Et comment vais-je me présenter là-bas ?

Jimmy attendait la question et sa réponse était prête.

— Tu viens t'installer pour un bout de temps et je crois que le mieux est que tu te donnes pour un cousin de Bridget. Elle en a tant qu'elle peut bien en avoir un de plus ! J'arrangerai ça avec elle, ça ne fera pas un pli ! Nous avons toujours été très copains, elle et moi. Quant à ce qui justifie ta présence, c'est tout simple : la sorcellerie !

— La sorcellerie ?

— Oui, les croyances et superstitions locales, les recherches folkloriques, tout le truc... À Wychwood-under-Ashe, ça n'étonnera personne. Le village est un des derniers où les sorcières se réunissaient pour le sabbat. Tu écris un bouquin sur la sorcellerie et tu viens te documenter. Le rôle n'est pas difficile à tenir : tu te balades avec un carnet de notes et tu interviewes les vieux du village sur les coutumes et les traditions du pays. Ils ont l'habitude. D'ailleurs, résidant à Ashe Manor, tu ne seras suspect à personne.

— Mais lord Whitfield ?

— Rassure-toi, il sera très bien. Il est parfaitement inculte et d'une crédulité rare : il croit même ce qui s'imprime dans ses journaux ! Bridget se chargera de lui, je réponds d'elle.

— Je ne puis pas te dire combien je te suis reconnaissant...

Jimmy ne permit pas à Luke d'achever sa phrase.

— Tout ce que je te demande, dit-il, c'est, le cas échéant, de me convier à l'hallali.

Remarquant l'air songeur de Luke, il ajouta :

— À quoi penses-tu ?

— À quelque chose que m'a dit la vieille dame en question et dont je viens de me souvenir à l'instant. Je lui avais dit qu'il fallait être très fort pour commettre une série de meurtres et ne pas se faire pincer. Elle m'a répondu que je me trompais et qu'il n'y avait rien de plus facile que de tuer. Je me demande...

— Tu te demandes ?

— Je me demande, dit lentement Luke, s'il est vraiment *facile de tuer*.

CHAPITRE III

LA SORCIÈRE SANS BALAI

Le soleil étincelait dans un beau ciel d'été quand Luke, du sommet de la colline qu'il venait de gravir, découvrit Wychwood-under-Ashe. Il arrêta sa machine, une Standard-Swallow achetée d'occasion, et regarda.

Le village, qui semblait construit autour d'une unique grande rue, reposait paisiblement au creux de la vallée. Un tableau idyllique. Luke hocha la tête. Était-ce là qu'il pensait trouver un assassin ? Était-il possible qu'il fût venu de Londres dans cette seule intention, simplement parce qu'il avait écouté les propos d'une vieille dame imaginative et lu un avis de décès ?

— Je dois être fou, dit-il tout haut Ces choses-là n'arrivent pas. À moins que...

Après un soupir, il ajouta :

— Nous verrons bien ! Ou je suis le roi des imbéciles ou j'ai vraiment le flair d'un fin limier...

Il relança son moteur et aborda la descente en lacets qui allait l'amener à Wychwood.

Le village était aussi pimpant de près qu'il le paraissait à distance. Il y avait des boutiques propres, de petites maisons, riantes et coquettes, avec leur perron aux marches blanches et leur marteau en cuivre bien astiqué, de jolies villas aussi, entourées de jardins fleuris. L'auberge, *The Bells and Motley*, était un peu en retrait de la rue principale. Luke passa près d'une mare et du cours communal, un terrain gazonné au-delà duquel il aperçut une imposante bâtisse, assez ancienne, dont il pensa d'abord qu'elle était l'endroit où il se rendait, Ashe Manor. Une grande pancarte peinte le détrompa : elle abritait le musée et la bibliothèque publique. Un peu plus loin, un énorme immeuble blanc, résolument moderne et de lignes sévères,

apparaissait comme un anachronisme détonnant dans ce décor tout ensemble aimable et vieillot. C'était un institut local et le club des garçons.

Luke s'arrêta pour demander son chemin. On lui apprit que Ashe Manor était à un demi-mille de là et qu'il ne pouvait se tromper : la grande porte de la propriété serait sur sa droite et il ne pouvait passer devant sans la voir.

De fait, la porte, une impressionnante grille en fer forgé, de fabrication récente, était de ces ouvrages qui se remarquent. Elle était ouverte à deux battants. Luke s'engagea dans une vaste allée bordée d'arbres et, à un tournant, découvrit la masse prétentieuse de Ashe Manor. Il contemplait cette maison de cauchemar avec une sorte de stupeur quand, soudain, le soleil se cacha. Au même instant, une jeune fille parut au coin du simili-château. Le vent qui s'était levé brusquement, faisait flotter sa noire chevelure au-dessus de sa tête et Luke eut l'impression que cette vision lui rappelait un tableau qu'il avait vu, *La Sorcière*, de Nevinson. C'était le même visage aux traits fins et délicats, le même teint pâle, les mêmes flots de cheveux sombres. Cette jeune fille, Luke la voyait parfaitement chevauchant un balai et s'envolant vers la lune et les étoiles...

Elle vint directement à sa rencontre. Il arrêta sa machine.

— Vous devez être Luke Fitzwilliam, dit-elle. Je suis Bridget Conway.

Il prit la main qu'elle lui offrait. Il la voyait maintenant telle qu'elle était : grande, mince, avec un beau visage aux pommettes légèrement saillantes et de magnifiques yeux noirs.

Il la salua et, tout de suite, s'excusa.

— J'ai honte de m'imposer à vous comme je le fais. C'est Jimmy qui m'a, si j'ose dire, forcé la main...

Elle sourit.

— Il a fort bien fait et je suis ravie. Jimmy et moi, nous sommes toujours d'accord. Pour écrire un livre sur le folklore, l'endroit est idéal. Ici, ce ne sont pas les légendes qui manquent !

— Bravo !

Ils se dirigèrent ensemble vers la maison. Luke l'examina de nouveau. Il discernait maintenant, sous les ornements

surajoutés, les traces d'une sobre construction datant du temps de la reine Anne et il se rappela que Jimmy lui avait dit que Ashe Manor, à son origine, appartenait à la famille de Bridget. Il n'avait pas gagné à passer en d'autres mains.

Du coin de l'œil, il observa Bridget. Il lui donnait vingt-huit ou vingt-neuf ans. Intelligente, sans aucun doute, elle était vraisemblablement de ces personnes qui ne se livrent pas et de qui l'on ne sait que ce qu'elles veulent bien vous laisser savoir...

L'aménagement intérieur de Ashe Manor révélait un sens aigu du confort et un goût très sûr, probablement celui d'un décorateur de talent. Bridget Conway fit entrer Luke dans une vaste pièce sur les murs de laquelle couraient des rayons couverts de livres. Assises à une petite table, près de la fenêtre, deux personnes prenaient le thé.

— Gordon, dit Bridget, je vous présente Luke, qui est en quelque sorte un cousin d'un cousin à moi.

Lord Whitfield était un petit homme à moitié chauve. Dans sa grosse figure ronde, on remarquait surtout les yeux, qui faisaient songer à des groseilles à maquereau, et la lippe qui lui valait de perpétuellement faire la moue. Il ne se souciait pas de sa mise et ses vêtements accentuaient l'inélégance d'une silhouette au ventre proéminent.

Il accueillit Luke fort aimablement.

— Heureux de faire votre connaissance... Vous arrivez d'Extrême-Orient, je crois ? Une contrée intéressante. Bridget m'a dit que vous prépariez un livre. On en écrit beaucoup trop, par le temps qui court, mais il y a toujours place pour un bon bouquin...

Luke fut ensuite présenté à Mrs Anstruther, la tante de Bridget. C'était une dame d'un certain âge, et qui parlait beaucoup. Luke ne tarda pas à apprendre qu'elle ne s'intéressait qu'au jardinage. Elle ne lui accorda que quelques mots et revint tout de suite à ses préoccupations ordinaires.

— À mon avis, Gordon, l'endroit idéal pour une rocaille, ce serait derrière la roseraie...

Lord Whitfield se renversa dans son fauteuil.

— Arrangez ça avec Bridget ! dit-il d'un ton bonasse. Je tiens les plantes de roches pour de vilaines petites horreurs, mais ça n'a aucune importance.

Tout en versant à Luke une tasse de thé, Bridget répondit :

— Vous considérez sans doute qu'elles ne font pas assez riches ?

— C'est exactement ça ! déclara lord Whitfield avec bonne humeur. Avec elles, on n'en a pas pour son argent. Elles sont minuscules et on les voit à peine. Parlez-moi d'une belle serre ou d'un parterre de géraniums !

Mrs Anstruther, qui possédait au suprême degré le don de suivre sa pensée sans se soucier de ce qui pouvait se dire autour d'elle, affirma qu'elle était convaincue que les roses de roche s'accommoderaient admirablement du climat de Wychwood. Elle retourna ensuite à l'étude de ses catalogues de graines.

Sans quitter Luke du regard, lord Whitfield dégusta son thé à petites gorgées, puis il dit :

— Ainsi, vous écrivez des livres ?

Luke se sentit mal à l'aise, mais il se rendit compte tout de suite que la question était posée en toute innocence. Lord Whitfield poursuivait :

— J'ai souvent pensé que j'aimerais écrire un livre, moi aussi...

— Vraiment ? dit Luke.

— *Je le pourrais*, remarquez ! Et mon livre ne manquerait pas d'intérêt, car j'ai rencontré quantité de gens sur qui il y a beaucoup à dire... Malheureusement, je n'ai pas *le temps*. Je suis un homme très occupé.

— Je le crois sans peine.

— Mais vous ne sauriez imaginer ce que sont mes journées ! Je m'occupe personnellement de toutes mes publications. Je fais l'opinion. La semaine prochaine, des millions de personnes penseront et réagiront exactement comme je veux qu'elles pensent et réagissent. C'est là, vous vous en doutez, une grosse responsabilité, mais elle ne m'effraie pas. Les responsabilités j'en fais mon affaire !

Il bombait le torse, sans que son estomac s'effaçât pour autant, et souriait aimablement à Luke.

— Vous êtes un grand homme, Gordon ! dit Bridget avec bonne humeur. Encore un peu de thé ?

— Je suis un grand homme, *je le sais*, répondit lord Whitfield d'un ton pénétré. Merci, j'ai fini !

Après quoi, descendant de son Olympe pour se mettre au niveau des simples mortels, il demanda gentiment à son hôte s'il connaissait quelqu'un dans la région. Luke secoua la tête négativement. Puis, se rendant compte que plus vite il se mettrait à la besogne, mieux cela vaudrait, il dit :

— Cependant, il y a ici quelqu'un que j'ai promis de voir, l'ami d'un de mes amis. Un certain Humbleby, un médecin.

Lord Whitfield s'était redressé dans son fauteuil.

— Le docteur Humbleby ? Dommage !

— Dommage ? Pourquoi ?

— Il est mort la semaine dernière.

Luke prit un air désolé.

— Ah !... vous m'en voyez navré.

— Je ne crois pas que vous auriez sympathisé avec lui, reprit lord Whitfield. C'était un vieux fou, entier dans ses opinions, insupportable, un individu impossible.

— Ce qui signifie simplement, fit remarquer Bridget, qu'il ne s'entendait pas avec Gordon.

— Il l'a prouvé quand il s'est agi de l'adduction des eaux, répliqua lord Whitfield. Je me flatte, Fitzwilliam, d'être un homme qui songe aux autres avant de songer à lui. J'ai le souci du bien public et la prospérité de Wychwood me tient à cœur. C'est mon village. J'y suis né...

Luke constatait avec chagrin qu'il n'était plus question du docteur Humbleby et qu'on reparlait maintenant de lord Whitfield Celui-ci continuait :

— Je suis né ici, je n'ai pas honte de le dire et il m'importe peu qu'on le sache. Je suis parti de rien. Mon père avait une boutique de chaussures, une *petite* boutique, et, étant jeune, j'ai travaillé dans cette boutique. Si je me suis élevé, c'est tout seul ! Oui, Fitzwilliam, tout seul ! J'étais décidé à sortir de l'ornière et *j'en suis sorti*. J'ai été tenace, j'ai trimé dur et Dieu a bien voulu m'aider. C'est comme cela que j'ai réussi, comme cela que je suis devenu l'homme que je suis aujourd'hui.

Des détails suivirent, abondants, sur la carrière de lord Whitfield.

— Que le monde entier sache mon histoire, conclut-il, je n'y vois pas le moindre inconvénient. Je ne rougis pas de mes débuts dans la vie et j'ai tenu à revenir dans mon village natal. Savez-vous ce qu'il y a aujourd'hui à l'endroit où se trouvait la boutique de mon père ? Un immeuble magnifique, que j'ai fait construire et dans lequel j'ai installé un institut et un club pour les garçons de Wychwood. J'ai choisi le premier architecte de la région. Il a fait quelque chose de très moderne et de remarquable. J'avoue que l'édifice ne me plaît qu'à moitié, parce que, pour moi, il ressemble un peu à une prison, mais on m'assure qu'il est très bien. Donc, il doit l'être...

— Consolez-vous ! dit Bridget. Ici, à Ashe Manor, vous avez fait ce que vous avez voulu.

Lord Whitfield eut un petit rire qui faisait songer à un gloussement.

— Oui, ici, je ne me suis pas laissé faire ! Ils prétendaient conserver à cette vieille bâtisse son caractère original. Non, ai-je dit, c'est une demeure où j'ai l'intention de *vivre* et, si j'engage des dépenses, je veux *en avoir pour mon argent*. Quand un architecte refusait de faire ce que je lui demandais, je le liquidais et je passais à un autre. J'ai fini par trouver un qui partageait mes idées.

— Plus elles étaient saugrenues, plus elles lui plaisaient ! dit Bridget.

Lord Whitfield sourit et donna quelques tapes amicales sur le bras de la jeune fille.

— Bridget aurait voulu que rien ne fût changé, reprit-il. Mais pourquoi vivre dans le passé ? Nos ancêtres ignoraient bien des choses et je ne voulais pas d'une banale maison en brique rouge. J'avais toujours eu envie d'un château... Maintenant j'en ai un !

Après un court silence, il ajouta :

— Je sais que mon goût n'est pas très sûr et c'est pourquoi, pour l'aménagement intérieur, je m'en suis remis entièrement à un décorateur, à qui j'ai donné carte blanche. Je reconnais qu'il ne s'en est pas mal tiré.

Luke ne savait trop que dire.

— Savoir ce qu'on veut, déclara-t-il, c'est énorme.

— Ce que je veux, dit lord Whitfield, je le sais et généralement je l'obtiens.

Bridget sourit avec malice.

— Pour les eaux, vous avez bien failli ne pas obtenir ce que vous vouliez !

Lord Whitfield haussa les épaules.

— Parce que Humbleby était une tête de cochon ! Quand les gens vieillissent, on n'arrive plus à leur faire entendre raison.

— Le docteur Humbleby avait son franc-parler, dit Luke à tout hasard. J'imagine qu'il avait beaucoup d'ennemis ?

Lord Whitfield se gratta le bout du nez.

— Eh... Je ne dirais pas ça. Qu'en pensez-vous, Bridget ?

— Je crois que tout le monde le trouvait très sympathique, répondit la jeune fille. Je ne l'ai vu qu'une fois, quand il est venu pour ma cheville, mais je l'ai trouvé très gentil.

— Oui, dit lord Whitfield, dans l'ensemble on l'aimait bien. Je connais pourtant deux ou trois personnes qui ne pouvaient pas le souffrir. Toujours à cause de sa tête de cochon.

— Des gens d'ici ? demanda Luke.

— Oui. Dans un village comme Wychwood, il y a toujours des clans, des coterie...

— Naturellement. Au fait, à quoi ressemblent-ils, les gens qui vivent ici ?

La question était vague et Luke ne l'avait pas posée sans hésitation. Bridget y répondit immédiatement :

— À des reliques. On ne rencontre que des filles, des sœurs ou des épouses de *clergymen* ou de médecins. On peut compter six femmes pour un homme.

— Il doit pourtant y avoir des hommes ?

— Quelques-uns, oui. Mr Abbot, le *solicitor*, le jeune docteur Thomas, qui était l'associé du docteur Humbleby, Mr Wake, qui est pasteur... Qui encore, Gordon ? Ah ! Mr Ellsworthy, l'antiquaire. Un homme charmant... Et puis le major Horton et ses bouledogues.

— Il me semble, dit Luke, que mes amis m'avaient signalé comme vivant ici une vieille demoiselle, très gentille et terriblement bavarde...

Bridget éclata de rire.

— Nous en avons tout un choix !

— Je crois me rappeler son nom... Pinkerton.

— Décidément, s'écria lord Whitfield, vous n'avez pas de chance ! Elle est morte. Elle est allée se faire écraser à Londres. Tuée sur le coup.

— On meurt beaucoup dans le pays, fit observer Luke sur le ton de la plaisanterie.

Lord Whitfield protesta.

— N'allez pas croire ça ! Le village est un des plus salubres de toute l'Angleterre. Un accident, ça ne compte pas ! Ça arrive à tout le monde.

— Malgré cela, Gordon, dit Bridget, il faut reconnaître qu'il y a eu beaucoup de décès l'année dernière. Les enterrements ont succédé aux enterrements...

— Mais non, ma chère, mais non ! Il ne faut pas exagérer.

Un silence suivit.

— Est-ce que le docteur Humbleby a été, lui aussi victime d'un accident ? demanda Luke.

— Non, répondit lord Whitfield. Dans son cas, il s'agissait de septicémie suraiguë. Sa mort a bien été celle d'un médecin. Il s'est piqué le doigt avec un clou rouillé ou une autre saleté du même genre, il n'a prêté aucune attention à sa blessure, elle s'est infectée et, trois jours plus tard, il était mort.

— Une triste fin, dit Bridget. Je comprends que sa veuve soit inconsolable.

— À quoi bon se rebeller contre la volonté du destin ? dit tranquillement lord Whitfield.

Était-ce bien la volonté du Destin ?

Tout en s'habillant pour le dîner, Luke se posait la question. Septicémie ? Peut-être. Cette mort, pourtant, était venue bien vite...

Et Luke ne pouvait s'empêcher d'accorder une certaine importance à la phrase qu'avait prononcée Bridget Conway : « *Il faut reconnaître qu'il y a eu beaucoup de décès l'année dernière.* »

CHAPITRE IV

LUKE SE MET AU TRAVAIL...

Le lendemain matin, quand il descendit à la salle à manger pour le petit déjeuner, Luke avait mis au point un plan d'action et était prêt à entrer en campagne.

Mrs Anstruther n'était pas en vue, mais il y avait là lord Whitfield, encore à table devant un plat de rognons, et Bridget qui, son breakfast déjà terminé, regardait par la fenêtre. Les bonjours échangés, Luke s'assit devant des œufs au bacon fort appétissants et, sans plus tarder, annonça qu'il allait se mettre au travail.

— Le difficile, dit-il, c'est d'amener les gens à parler. Bien sûr, il n'y a pas de problème quand on a affaire à des personnes telles que Bridget ou vous...

Il avait failli dire « miss Conway », mais il se rappela à temps qu'il était le « cousin » de la jeune fille.

— *Vous*, poursuivit-il, vous me direz tout ce que je veux savoir, mais l'ennui c'est que vous êtes très mal renseignés sur ce qui m'intéresse, c'est-à-dire sur les superstitions locales. Vous n' imaginez pas les croyances ridicules qui traînent encore dans ces pays perdus !

— Très exact, dit lord Whitfield. L'instruction, voilà ce dont le peuple a besoin ! Vous ai-je dit que j'ai créé à Wychwood une très belle bibliothèque ? Il y avait ici une antique bâtisse qui ne servait à rien. Je l'ai achetée pour un morceau de pain et j'en ai fait quelque chose d'utile...

On allait reparler des bienfaits répandus par lord Whitfield sur son village natal. Luke veillait, bien résolu à maintenir la conversation sur un autre terrain.

— Magnifique ! s'écria-t-il. C'est là du bon travail. Vous luttez contre l'ignorance, et c'est fort bien ! Évidemment, moi, je vois les choses un peu différemment, puisque c'est cette

ignorance même qui m'intéresse. Ce que je recherche, ce sont les vieilles coutumes, les contes de bonne femme, les traditions plus ou moins disparues...

Suivit, récitée presque mot à mot, une page extraite d'un livre que Luke avait lu tout exprès.

— Les rites funéraires, conclut-il, semblent être ceux qui persistent le plus longtemps. Les paysans, je ne me charge pas de dire pourquoi, adorent parler de la mort et des cérémonies qui l'accompagnent. C'est pourquoi j'aimerais me procurer une liste des décès survenus dans la paroisse en ces derniers mois. J'entrerai en relation avec les familles et me trouverai, je crois, sur la bonne voie. À votre avis, cette liste, qui pourrait me la fournir ? Le recteur ?

— Je crois, dit Bridget, que Mr Wake sera fort intéressé par vos recherches. C'est un charmant vieillard qui s'occupe d'histoire locale et qui vous donnera certainement des renseignements précieux.

— Parfait !... Vous ne pourriez pas, par hasard, me dire le nom de quelques-uns des habitants du village récemment décédés ?

Bridget réfléchit quelques secondes.

— Voyons !... Il y a d'abord Carter. C'était le patron du « Seven Stars », un infâme petit cabaret qui est au bord de l'eau...

— Un ivrogne et un sale individu, ajouta lord Whitfield. Un socialiste et une brute, par-dessus le marché. On ne le regrette pas !

Bridget poursuivit :

— Il y a eu aussi Mrs Rose, la blanchisseuse. Puis le petit Tommy Pierce, un vilain garnement soit dit entre nous. Et puis, la jeune Amy...

Elle avait prononcé ce prénom d'une voix légèrement altérée.

— Amy ? demanda Luke.

— Amy Gibbs. Elle était femme de chambre ici. Elle nous a quittés pour aller chez miss Waynflete. Sa mort a fait l'objet d'une enquête.

— Pourquoi ?

Lord Whitfield ricana.

— Cette pauvre imbécile s'est trompée en manipulant des flacons dans l'obscurité !

— Oui, reprit Bridget. Elle a cru prendre un sirop contre la toux et c'était de la peinture pour chapeaux.

Luke haussa les sourcils.

— Une erreur tragique !

— Cette erreur, dit Bridget, on s'est demandé si elle ne l'avait pas commise exprès. À cause d'un jeune homme avec qui elle s'était disputée...

Elle avait parlé lentement, comme à regret.

Il y eut un long silence. Luke réfléchissait. Amy Gibbs ? Ce nom, il ne l'entendait pas pour la première fois. La vieille miss Pinkerton l'avait prononcé devant lui. Elle avait aussi parlé de ce Tommy, qu'elle tenait, elle aussi, en piètre estime. Et il lui semblait aussi qu'elle avait également nommé ce Carter...

Se levant, il dit :

— À paraître ainsi ne m'intéresser qu'aux gens qui peuplent les cimetières, je dois vous sembler odieux ! En fait, toutes les coutumes d'autrefois me passionnent. Seulement, les gens sont plus réticents quand on leur parle des cérémonies du mariage que lorsqu'il est question de funérailles.

— Je n'en doute pas, dit Bridget, d'un ton un peu pincé.

Avec un enthousiasme de commande, Luke poursuivait :

— Il y a aussi les jeteurs de sorts, les gens qui ont le mauvais œil. Savez-vous s'il y en a dans le pays ?

Lord Whitfield eut un geste d'ignorance.

— S'il y en avait, dit Bridget, nous n'en serions même pas informés !

— Naturellement, reprit Luke. Il faut que je me mêle au menu peuple pour trouver ce que je cherche. Pour commencer, je vais aller au presbytère. J'irai ensuite au « Seven Stars ». C'est bien cela, n'est-ce pas ?... Et Tommy, ce jeune vaurien dont vous parliez, il a des parents ?

— Mrs Pierce a une boutique dans High Street. Elle vend du tabac et du papier à lettres...

— Magnifique ! Je n'aurais pu souhaiter mieux. Sur quoi je m'en vais !

Bridget quitta la fenêtre.

— Si vous le voulez bien, je vous accompagne !

— J'en serai ravi.

Il avait fait de son mieux pour prononcer sa phrase sur le ton convenable, mais il n'était pas absolument sûr d'y avoir réussi. La proposition ne l'enchantait pas : il se serait senti plus à l'aise pour faire parler le vieil ecclésiastique auquel il allait rendre visite s'il avait été seul à seul avec lui. Bridget était fine et elle le gênerait.

— Je reviens tout de suite, Luke ! lui dit-elle. Le temps de changer de souliers...

Luke ? Qu'elle l'eût appelé par son prénom, et si facilement, la chose le reconfortait. Sans trop de raison, car elle ne pouvait guère faire autrement. Ayant souscrit à la proposition de Jimmy, qui faisait de Luke son cousin, elle ne pouvait pas lui donner du « Mr Fitzwilliam ».

Malgré cela, Luke se sentait mal à l'aise. Que pensait-elle de toute cette histoire ? Il se le demandait pour la première fois, s'étonnant seulement de ne pas s'être posé la question plus tôt. Jimmy lui avait dit : « Je réponds d'elle ! » et il avait tenu que, de ce côté, il n'y avait pas de problème. Il s'était représenté la jeune fille comme une petite personne banale, une jolie secrétaire blonde, qui s'était montrée assez adroite pour se faire promettre le mariage par le richard qui l'employait. Il aurait dû s'apercevoir plus tôt qu'il s'était trompé. Non parce qu'elle était brune, mais parce qu'elle était une maîtresse femme, à l'intelligence lucide et froide. Que pensait-elle de lui ? Il n'en avait pas la moindre idée. Une chose, pourtant, était certaine : *elle ne serait pas facile à duper.*

— Je suis prête !

Elle était revenue si silencieusement qu'il ne l'avait pas entendu approcher. Elle ne portait pas de chapeau.

Dehors, elle dit avec un sourire :

— Il fallait bien quelqu'un pour vous montrer le chemin.

— C'est très gentil à vous d'y avoir songé.

Bien qu'ayant répondu aimablement, il se demanda s'il n'y avait pas une pointe d'ironie dans la phrase de la jeune fille ? Puis, se retournant pour regarder l'architecture tourmentée de Ashe Manor, il ajouta :

— C'est vraiment une abomination ! On n'a pas pu l'empêcher de faire ça ?

— Charbonnier est maître chez lui, répondit-elle. Gordon adore son château. Que voulez-vous de plus ?

— C'était, je crois, la demeure de votre famille. Vous trouvez qu'elle est mieux comme ça ?

La question manquait de tact et Luke s'en rendait compte, mais il n'avait pu s'empêcher de la poser. Elle le regarda, l'air amusé.

— Je suis navrée de vous enlever vos illusions, mais, partie d'ici à l'âge de deux ans et demi et ignorant donc ce que pouvait être Ashe Manor avant les embellissements qui lui furent infligés, je ne puis rien regretter.

Riant, elle ajouta :

— La vérité est rarement romanesque !

Il y avait dans la voix une amertume qui le surprit. Il garda le silence, réfléchissant. Il n'était pas facile de se faire une opinion sur Bridget Conway...

Cinq minutes plus tard, ils étaient dans le cabinet de travail du recteur, Alfred Wake, un vieillard petit et voûté, aux yeux bleus pleins de rêve et aux manières courtoises. La visite parut lui faire plaisir, et aussi le surprendre.

Bridget expliqua que Luke écrivait un livre et que Mr Wake devait être en mesure de lui fournir des renseignements précieux. Luke parla ensuite. Très mal à l'aise, au début, et parce qu'il était convaincu que le vieil homme en savait beaucoup plus que lui sur les traditions folkloriques, et parce que Bridget assistait à l'entretien, Luke se sentit un peu rassuré quand il eut compris que Mr Wake s'intéressait surtout aux vestiges de la civilisation romaine. Ses connaissances sur la sorcellerie étaient très limitées. Il s'offrit à conduire Luke sur la colline où la tradition voulait que les sorcières s'assemblaient pour le sabbat.

— Mais c'est, je le crains, tout ce que je pourrai faire pour vous !

Intérieurement très soulagé, Luke s'arrangea pour laisser transparaître une certaine déception et mit la conversation sur les pratiques superstitieuses au chevet des moribonds.

Mr Wake secoua la tête.

— Elles existent, je le sais, mais je serais bien incapable de vous apprendre quoi que ce soit là-dessus ! Mes paroissiens se gardent bien de faire allusion à elles devant moi.

— Naturellement.

Luke jugea qu'il fallait en finir.

— Je crois, ainsi que je l'ai expliqué à miss Conway, que j'arriverai à quelque chose en m'entretenant avec les parents de personnes récemment décédées. Vous serait-il possible de me procurer une liste de ces personnes ?

— Il me semble. Giles, notre sacristain, un brave homme, malheureusement un peu sourd, pourrait vous aider à l'établir... Nous avons eu beaucoup de décès, beaucoup... Un hiver rigoureux, un printemps assez traître... et aussi beaucoup d'accidents... Une période de malchance...

— Ces cycles de mauvaise chance, on les attribue parfois à la présence d'une seule et unique personne.

— Je sais, mais je ne crois pas que ce soit le cas... Parmi nos derniers morts, nous avons eu le docteur Humbleby et la pauvre Lavinia Pinkerton... Un brave homme, le docteur Humbleby...

— Mr Fitzwilliam connaît des amis à lui, dit Bridget.

— Vraiment ? Il sera bien regretté. Il avait beaucoup d'amis.

— Et des ennemis également, dit Luke. Si j'en crois ce que m'ont dit mes amis...

Mr Wake soupira.

— C'était un homme qui ne mâchait pas ses mots et qui manquait de diplomatie... Il n'en faut pas plus pour hérissier les gens... Mais les pauvres l'aimaient bien.

— Une des choses que j'accepte le plus difficilement, déclara Luke, c'est le fait qu'une mort, quelle qu'elle soit, profite toujours à quelqu'un, et je ne veux pas dire au seul point de vue financier.

Mr Wake approuva du chef.

— Je vous comprends, dit-il. La formule « regretté de tous », que nous lisons si souvent, correspond rarement à la réalité. Il est certain que la situation du docteur Thomas sera grandement améliorée du fait de la mort du docteur Humbleby, son associé.

— Comment cela ?

— Thomas est un garçon très capable. Humbleby se plaisait à le répéter, mais je doute qu'il ait ici fort bien réussi. Il était un peu surclassé par Humbleby, qui avait une forte personnalité et auprès duquel il faisait assez terne. Il s'en rendait compte, il en souffrait... et ça n'arrangeait rien. Au contraire ! Ça le rendait nerveux et taciturne. Il a d'ailleurs changé depuis la mort de Humbleby. Il a pris de l'assurance et il serait plus sûr de lui que je n'en serais pas surpris. Je crois qu'il ne voyait pas toujours les choses comme Humbleby. Il a toujours été pour les traitements nouveaux, alors que Humbleby en tenait pour les bonnes vieilles méthodes d'autrefois. C'était une source de conflits... Et il y en avait une autre, d'un caractère plus personnel, dont je ne dirai rien, pour ne pas être accusé de colporter des racontars...

Bridget intervint d'une voix douce :

— Je suis convaincue que ce que vous diriez intéresserait vivement Mr Fitzwilliam.

Mr Wake secoua la tête d'un air de doute, puis reprit, avec un sourire ambigu :

— On en sait toujours trop long sur les affaires de ses voisins. Rose Humbleby est une très jolie fille et il n'est pas étonnant que Geoffrey Thomas se soit épris d'elle. Il ne l'est pas non plus que Humbleby ait vu cela d'un très mauvais œil. Il a fait remarquer à son confrère que Rose était bien trop jeune pour qu'on pût envisager un mariage. Thomas a pris cette fin de non-recevoir assez mal et, depuis lors, les deux hommes se battaient froid. Ce qui n'empêche, je tiens à le dire, que le docteur Thomas a été très affecté de voir Humbleby emporté par la maladie.

— Une septicémie, je crois ?

— Oui, une égratignure qui s'est infectée. La profession de médecin comporte des risques.

— Effectivement.

— Mais je me suis laissé entraîner à bavarder et il me semble que nous avons perdu de vue notre sujet. Nous parlions de la survivance des vieux rites païens qui accompagnent les funérailles et des morts récemment survenues dans le pays. Nous avons perdu Lavinia Pinkerton, une charmante et pieuse personne. Et puis la pauvre petite Amy Gibbs... De ce côté, il y

aurait peut-être quelque chose pour vous, Mr Fitzwilliam. On a pensé qu'il pouvait s'agir d'un suicide, un genre de trépas qui donne parfois lieu à des cérémonies particulières, d'origine fort ancienne. Vous pourriez voir sa tante. Une femme pas très estimable, j'en ai peur, qui n'aimait guère sa nièce, mais qui parle volontiers.

— À retenir, dit Luke.

— Et puis il y a eu Tommy Pierce. Il chantait à l'église, il possédait une magnifique voix de soprano, une voix angélique, mais il était loin d'être un ange, malheureusement, et il avait sur les autres une si mauvaise influence que nous avons dû nous débarrasser de lui. C'était un pauvre gosse et je crois bien qu'on ne l'aimait nulle part. Nous lui avons trouvé un emploi de télégraphiste, à la poste, mais il ne l'a pas gardé. Il a travaillé dans les bureaux de Mr Abbot, mais, là encore, il s'est fait mettre à la porte. Il avait, je crois, fourré son nez dans des papiers confidentiels qu'il n'aurait jamais dû toucher. Il a ensuite été engagé à Ashe Manor comme aide-jardinier – c'est bien cela, n'est-ce pas, miss Conway ? – et lord Whitfield a dû se séparer de lui, à la suite de je ne sais quelle grossière impertinence. J'en ai été navré pour sa mère, une brave femme très méritante. Miss Waynflete a alors songé à lui pour laver les vitres. Lord Whitfield s'est d'abord opposé à ce qu'on l'emploie puis il a fermé les yeux... et, mon Dieu, il est permis de le regretter !

— Pourquoi donc ?

— Parce que c'est en nettoyant les carreaux de la bibliothèque que le pauvre enfant s'est tué. Il était grimpé sur le bord d'une fenêtre, il a fait le clown, du moins je le présume, il a perdu l'équilibre et est tombé. On l'a relevé sans connaissance et il est mort quelques heures plus tard, à l'hôpital.

Intéressé, Luke demanda :

— Quelqu'un a-t-il assisté à sa chute ?

— Non. L'accident s'est produit sur la façade donnant sur le jardin. On pense qu'il était tombé depuis une demi-heure au moins quand on l'a ramassé.

— Qui l'a trouvé ?

— Miss Pinkerton, cette dame dont je vous parlais à l’instant et qui devait elle-même être tuée, ces jours derniers, dans un accident de la rue. Elle avait été autorisée à se rendre dans le jardin pour y prélever quelques boutures. Elle arrive et elle trouve le malheureux Tommy gisant dans une mare de sang, à l’endroit même où il était tombé !

— Une découverte qui a dû lui donner un coup ! dit Luke.

Mentalement, il ajoutait : « Et plus rude encore que vous ne pouvez, *vous*, l’imaginer ! »

Le vieil homme secoua la tête.

— Une jeune vie tranchée net, c’est bien triste ! Tommy avait des défauts, mais peut-être aussi des excuses...

— C’était une sombre brute, dit Bridget, et vous le savez, Mr Wake. Il tourmentait ses petits camarades et martyrisait les chats et les autres animaux qui lui tombaient sous la main...

Mr Wake eut un petit haussement des épaules.

— Je sais, je sais... Mais, ma chère miss Conway, la cruauté n’est pas toujours innée en nous. Elle peut n’être que la manifestation irrésistible d’une intelligence qui ne se développe pas. Si vous admettez qu’un homme peut conserver une mentalité infantile, vous devez admettre également qu’un être de qui le cerveau demeure obscur peut se montrer d’une cruauté inimaginable sans même avoir conscience qu’il est cruel. La brutalité et la stupidité du monde où nous vivons ne s’expliquent guère que comme ça...

Bridget dit d’une voix rauque que Luke ne lui connaissait pas :

— Je vois ce que vous voulez dire, et vous avez probablement raison. Un homme qui est resté un enfant, c’est la chose la plus effrayante qui soit...

Luke la regarda. Elle pensait à quelqu’un, il en avait la conviction absolue. À lord Whitfield ? Il en doutait. Le personnage avait des côtés enfantins, on ne pouvait le nier. Il était ridicule, mais certainement pas effrayant.

Alors, à qui diable pouvait-elle songer ?

CHAPITRE V

VISITE À MISS WAYNFLETE

Comme se parlant à lui-même, Mr Wake prononça encore quelques noms :

— Mrs Rose, le vieux Bell, le petit Elkin, Harry Carter... Je les nomme, mais remarquez que certains ne fréquentaient pas mon église... Mrs Rose et Carter, par exemple... Il a fallu un mois de mars particulièrement dur pour nous enlever le brave Ben Stanbury... Il avait quatre-vingt-douze ans...

— Amy Gibbs est morte en avril, dit Bridget.

— Oui. Pauvre fille !... Une bien tragique méprise...

Luke, levant les yeux, s'aperçut que Bridget l'observait. Elle baissa vivement les paupières. Il pensa avec un peu d'ennui qu'il y avait, à propos d'Amy Gibbs, quelque chose qui lui échappait.

Quand, ayant pris congé de Mr Wake, ils se retrouvèrent dehors, il posa tout de suite la question qui le tracassait :

— Cette Amy Gibbs, qui était-elle au juste ?

La réponse tarda un peu et Luke remarqua que Bridget la donnait comme à regret.

— Amy Gibbs, dit-elle, est la plus mauvaise femme de chambre qu'on ait jamais vu.

— C'est pour cela qu'elle a été renvoyée ?

— Non, mais parce qu'elle restait dehors des heures entières avec un jeune homme. Quand il s'agit de morale, les idées de Gordon sont très nettes et très arriérées. On a le droit de pécher, mais pas avant onze heures du soir, et il ne faut pas que la chose se sache. Il l'a signifié à Amy et elle lui a répondu de façon très impertinente.

— Elle était jolie ?

— Très jolie.

— C'est elle qui a, par erreur, avalé de la peinture pour chapeaux en croyant prendre un sirop contre la toux ?

- Oui.
- C'est insensé !
- Complètement.
- Elle était sotte ?
- Pas du tout ! Très fine, au contraire.

Du coin de l'œil, Luke guettait la jeune fille. Elle parlait d'un ton égal, avec une indifférence affectée qui ne le trompait pas. Il avait l'impression très nette qu'elle ne lui disait pas certaines choses qui l'auraient sans doute vivement intéressé.

Bridget s'arrêta pour parler à un monsieur de haute taille, qui l'avait gratifiée d'un grand coup de chapeau et qui semblait tout heureux de la rencontrer. Ils échangèrent quelques mots, puis Bridget fit les présentations.

— Mon cousin, Mr Fitzwilliam, qui est venu s'installer à Ashe Manor pour écrire un livre... Mr Abbot...

C'était le *solicitor* au service duquel Tommy Pierce avait été pendant quelque temps. Luke l'examina avec curiosité. D'une façon générale, il n'aimait pas les gens de robe, les trouvant trop portés à faire de la politique et leur reprochant, en outre, de ne jamais livrer le fond de leur pensée. Mais Mr Abbot ne ressemblait pas à la majorité de ses confrères. C'était un solide gaillard, qui préférait le veston de tweed à la redingote, et ses manières étaient cordiales. Ses yeux, cernés sur le bord extérieur d'un réseau de rides minuscules, brillaient de malice et d'intelligence.

- C'est un roman que vous écrivez ? demanda-t-il.
- Non, dit Luke. Une étude sur les coutumes de la région...
- Vous avez bien choisi votre secteur. Vous devriez faire par ici des découvertes intéressantes.

— C'est ce qu'on m'a dit... et peut-être pourrez-vous m'être de quelque secours. Ces vieilles coutumes, vous en connaissez probablement quelques-unes...

- J'en doute fort... Il faudra que je réfléchisse...
- Est-ce qu'on croit aux revenants dans le pays ?
- J'avoue que je n'en sais rien.
- Y a-t-il des maisons hantées ?
- Pas que je sache.

— Il y a aussi une curieuse croyance, relative aux enfants qui périssent de mort violente. Si c'est un garçon, il est condamné à marcher pour l'éternité. Les petites filles, elles, échappent à cette malédiction. Bizarre, n'est-ce pas ?

— En effet !... Jamais entendu parler de ça !

Ce n'était pas autrement surprenant, Luke ayant inventé l'histoire de toutes pièces.

— Il y a un cas ici, reprit-il. Celui de ce jeune Tommy qui a travaillé dans votre étude et dont j'ai oublié le nom. J'ai des raisons de penser qu'il y a des gens qui croient qu'il est condamné à marcher jusqu'à la fin des temps.

Le visage naturellement coloré de Mr Abbot devint un peu plus rouge encore.

— Vous voulez parler de Tommy Pierce, cette malfaisante petite fripouille ?

— Il semble n'avoir pas changé dans l'autre monde. Il est vrai que ce ne sont point les honnêtes citoyens, respectueux des lois, qui après leur mort reviennent sur terre pour tourmenter ceux qui leur ont survécu.

— Mais qui l'a vu ?

— C'est bien difficile à déterminer. On vous laisse entendre des choses, mais, quand vous demandez des précisions, on se tait.

— Je me rends compte...

Passant habilement à un autre sujet, Luke poursuivit :

— À vrai dire, il n'y a qu'une personne qui soit en mesure de m'aider, c'est le médecin. Il est en contact avec les familles les plus pauvres et il entend parler. Si quelqu'un sait quelque chose sur les superstitions du pays, les sorts qu'on jette, les fantômes et les philtres d'amour, c'est lui !

— Vous devriez voir Thomas. C'est un charmant garçon et un homme à la page. Bien différent, il faut en convenir, du pauvre vieux Humbleby !

— Lequel, m'a-t-on dit, était plutôt un personnage du passé ?

— C'était surtout l'homme le plus buté que j'aie jamais rencontré. Une véritable tête de mule !

— Vous vous êtes sérieusement empoigné avec lui à propos de l'adduction d'eau, n'est-ce pas ? demanda Bridget.

Les joues d'Abbot s'empourprèrent de nouveau.

— Naturellement ! Il s'élevait toujours contre le progrès. Et la violence de son langage était inadmissible ! Il m'a dit des choses qui m'auraient permis de le traîner en justice !

— Mais, dit doucement Bridget, les avocats se méfient des tribunaux. Ils ne sont pas fous !

Abbot éclata de rire. Sa colère était tombée.

— Bien envoyé, miss Bridget ! Et assez juste. Les juges, nous les pratiquons trop pour ne pas savoir qu'avec eux on n'est jamais trop prudent. Sur quoi, je me sauve ! Si vous croyez que je puis vous être utile, Mr Fitzwilliam, venez me voir !

— Entendu. Et merci !

Ils se séparèrent.

— Si je comprends bien, dit Bridget au bout d'un instant, votre système consiste à affirmer quelque chose et à attendre les réactions de votre interlocuteur ?

— Disons que je plaide le faux pour savoir le vrai...

— C'est ce que j'avais remarqué.

Assez mal à l'aise, Luke se demandait ce qu'il allait dire, mais elle parla de nouveau avant qu'il ne l'eût trouvé.

— Si vous voulez des renseignements sur Amy Gibbs, je connais quelqu'un qui pourrait vous en donner.

— Et qui donc ?

— Miss Waynflete. Elle habite près d'ici. Quand Amy a quitté Ashe Manor, elle s'est placée chez miss Waynflete et c'est chez elle qu'elle est morte.

Un peu surpris par cette offre inattendue, Luke remercia, avec quelque embarras.

Ils traversaient le terrain communal. Bridget tourna la tête vers l'énorme bâtisse que Luke avait remarquée la veille.

— Wych Hall, dit-elle. Aujourd'hui, c'est une bibliothèque.

Tout à côté, il y avait une coquette petite maison qui, avec son perron aux marches d'un blanc éclatant, son marteau de cuivre astiqué à miracle et ses fenêtres parées de rideaux roses, avait l'air d'une maison de poupée.

Bridget mettait le pied sur la première marche quand la porte s'ouvrit devant une femme d'un certain âge, en qui Luke reconnut au premier coup d'œil le type même de la vieille fille

de province. Très mince, vêtue d'un tailleur en tweed, elle portait sur sa blouse de soie crème une broche ornée d'une énorme pierre jaune. Un chapeau de feutre abritait un visage agréable, aux traits réguliers, et derrière son lorgnon, d'assez beaux yeux.

Bridget lui présenta son cousin.

— Il écrit un livre, ajouta-t-elle. Sur les traditions populaires, les rites funéraires, les coutumes... et ce sont les plus macabres qui l'intéressent le plus !

— Mon Dieu ! Mais c'est *très* intéressant !

Miss Waynflete souriait aimablement à Luke. Elle lui rappelait miss Pinkerton.

— J'ai pensé, reprit Bridget, que vous pourriez peut-être lui parler d'Amy...

— D'Amy Gibbs ?

Le regard de miss Waynflete se porta sur Luke. Un court instant, elle réfléchit.

— Soit ! dit-elle, sa décision prise. Entrez ! J'ai des courses à faire, mais elles peuvent attendre. Je sortirai plus tard.

Elle reçut ses visiteurs dans un petit salon vieillot et charmant. Un parfum de lavande flottait dans l'air. Sur le manteau de la cheminée, des bergers et des bergères en porcelaine de Dresde faisaient des grâces. Il y avait sur les murs des aquarelles et des ouvrages de tapisserie, soigneusement encadrés. Les meubles étaient anciens et un ravissant bureau en acajou du XVIII^e siècle faisait oublier la présence d'un horrible et inconfortable canapé datant du temps de la reine Victoria.

Luke et Bridget installés dans des fauteuils, miss Waynflete s'excusa de ne pas avoir de cigarettes à leur offrir.

— Je n'en use pas, expliqua-t-elle. Mais vous pouvez fumer...

Bridget s'empressa de profiter de la permission et alluma une cigarette, sous le regard vaguement réprobateur de Luke.

— Ainsi, dit miss Waynflete, vous voulez que je vous parle de cette pauvre Amy ? Sa mort m'a fait beaucoup de chagrin. Une fin si tragique...

— N'a-t-on pas prétendu qu'il s'agissait d'un suicide ? demanda Luke.

Miss Waynflete secoua la tête.

— On l’a dit, mais c’est une chose que je ne croirai *jamais* ! Elle n’était pas femme à se donner la mort.

— Ce n’était pas dans son caractère ?

— Non. Amy, puisque vous voulez tout savoir sur elle, n’était pas ce qu’on appelle une perle ! Il s’en fallait de beaucoup. Mais aujourd’hui, vous le savez comme moi, on prend qui on trouve. Elle bâclait son travail et n’avait qu’une hâte : en avoir fini pour pouvoir sortir. Que voulez-vous ? Elle était jeune et aujourd’hui les domestiques sont comme ça ! Elles ne se rendent pas compte que leur temps appartient à leur employeur.

Luke approuva d’un mouvement du menton.

— Elle était assez effrontée, assez hardie, poursuivit miss Waynflete. Je le dis à regret, car il ne faut pas médire des morts, mais c’est la vérité. Elle recherchait les compliments, ayant excellente opinion d’elle-même. Mr Ellsworthy, qui tient ici un magasin d’antiquités et qui est un parfait gentleman, fait un peu d’aquarelle et il avait fait d’Amy deux ou trois croquis. Je ne sais quelles idées cela a pu mettre dans la tête de la pauvre fille, mais, à partir de ce moment-là, elle a commencé à ne plus s’entendre du tout avec le jeune homme à qui elle était fiancée, un certain Jim Harvey, qui travaille comme mécanicien chez le garagiste et qui l’aimait beaucoup.

Miss Waynflete garda le silence un instant, puis elle reprit :

— Cette terrible nuit, je ne l’oublierai jamais. Amy traînait un mauvais rhume. Rien d’étonnant, il faut le dire ! Quand on porte de méchants bas de nylon et des souliers dont la semelle est en carton, il n’est pas surprenant qu’on attrape des rhumes ! Elle avait vu le médecin dans l’après-midi.

— Le docteur Humbleby ou le docteur Thomas ?

— Le docteur Thomas. Il lui avait donné un sirop contre la toux. Elle s’était couchée tôt et il devait être environ une heure du matin quand les hurlements qu’elle poussait m’ont réveillée. Je me suis levée et je suis montée à sa chambre, mais je n’ai pu entrer, le verrou étant mis à l’intérieur. Je l’ai appelée, sans obtenir de réponse. J’étais avec la cuisinière et nous ne savions que faire. Nous sommes descendues au rez-de-chaussée et nous avons eu la chance d’entendre passer dans la rue Reed – c’est notre *constable* – qui faisait sa ronde. Nous l’avons appelé et, en

grimpant sur le toit de la remise, qui est derrière la maison, il a pu gagner la fenêtre d'Amy, qui était ouverte, sauter dans la chambre et nous ouvrir la porte. La pauvre enfant respirait encore, mais on ne pouvait plus rien pour elle. Elle est morte à l'hôpital, quelques heures plus tard.

— Empoisonnée par de la... peinture pour chapeaux ?

— Oui, de l'acide oxalique. Le flacon était à peu près de la même taille que son flacon de sirop et il se trouvait sur sa table de nuit, alors que l'autre était sur son lavabo. Elle avait dû, dans le noir, prendre l'un pour l'autre, et cette erreur devait lui coûter la vie. À l'enquête, c'est cette hypothèse qui a été retenue.

Miss Waynflete se tut. Son regard, lumineux d'intelligence, restait fixé sur Luke et il eut l'impression, non pas seulement qu'il restait une partie de l'histoire qu'elle n'avait pas contée, mais aussi qu'elle souhaitait qu'il comprît qu'elle ne disait pas tout.

Il y eut un silence assez gênant. Luke se faisait l'effet d'un comédien qui ne trouve pas sa réplique. D'une voix mal assurée, il dit :

— Et vous ne croyez pas au suicide ?

Miss Waynflete répondit sans hésitation.

— Certainement pas ! Si elle avait voulu se donner la mort, elle aurait acheté une drogue quelconque. Cette bouteille de peinture, elle l'avait peut-être depuis des années. Et puis, je vous le répète, elle n'était pas femme à se tuer.

— Alors, que croyez-vous ?

— Je crois qu'elle a trouvé là une fin bien lamentable.

Luke cherchait à deviner la question que miss Waynflete semblait attendre de lui quand une diversion survint : le miaulement d'un chat qui grattait à la porte.

Miss Waynflete bondit de son siège et alla lui ouvrir. Un magnifique persan orange fit son entrée. Après une halte, durant laquelle il examina les visiteurs d'un air de suprême dédain, il sauta sur le bras du fauteuil de miss Waynflete.

Tout en le caressant, elle lui parlait doucement.

— Wonky Pooh se décide à rentrer ? Où était-il donc passé ?

Ce nom de Wonky Pooh rappelait quelque chose à Luke. Où avait-il entendu parler d'un chat qui s'appelait Wonky Pooh ?

— Bel animal, dit-il. Il y a longtemps que vous l'avez ?

— Non, répondit miss Waynflete. Il appartenait à une vieille amie à moi, miss Pinkerton. La pauvre femme s'est fait écraser par une automobile et je ne pouvais pas laisser Wonky Pooh à des étrangers. Lavina ne l'aurait pas voulu. Elle l'adorait... Il est beau, n'est-ce pas ?

— Très beau !

Luke promena sa main sur le dos de Wonky Pooh.

— Faites attention à ses oreilles ! dit miss Waynflete. Elles lui font mal depuis quelque temps.

Bridget se levait.

— Nous sommes obligés de nous en aller...

Miss Waynflete serra la main de Luke avec cordialité.

— Je compte bien, lui dit-elle, avoir le plaisir de vous revoir bientôt.

— N'en doutez pas !

Luke se retirait sur l'impression que sa visite laissait miss Waynflete tout ensemble intriguée et un peu déçue. Il lui semblait qu'existait entre les deux femmes une sorte d'entente tacite, un accord dont il était exclu. La chose l'ennuyait et il se promit de l'examiner de près.

Miss Waynflete sortit avec eux. Luke s'arrêta, sur la plus haute marche du perron, pour contempler le charmant tableau qui s'offrait à ses yeux : le terrain communal, un tapis de verdure, et plus loin une mare, où s'ébattaient des canards.

— Ravissant, dit-il.

Le visage de miss Waynflete s'éclaira de satisfaction.

— N'est-ce pas ? Rien n'a bougé depuis mon enfance. Nous habitions cette grande maison, qui est devenue la bibliothèque, mais lorsqu'elle est devenue la propriété de mon frère, comme ses moyens ne lui permettaient pas de la conserver, elle a été mise en vente. Un entrepreneur a failli l'acquérir, qui en eût fait on ne sait trop quoi, mais fort heureusement elle est allée à lord Whitfield, qui en a fait une bibliothèque et un musée, tout en la laissant pratiquement telle qu'elle était. Deux fois par semaine, je fais office de bibliothécaire – bénévole, bien entendu – et je ne saurais dire quel plaisir j'éprouve à me retrouver dans cette belle maison, avec la certitude qu'elle ne sera pas victime du

vandalisme d'un quelconque bâtisseur. J'ajoute que nous sommes fort bien installés et que notre petit musée d'histoire locale vaut d'être vu. Il faudra lui rendre visite, Mr Fitzwilliam.

— Soyez assurée, miss Waynflete, que je n'y manquerai pas.

— Nous devons beaucoup à lord Whitfield, qui est le bienfaiteur de Wychwood. Il est seulement dommage qu'il y ait trop de gens qui se refusent à l'admettre.

Discret, Luke s'abstint de poser la question qui lui venait aux lèvres.

— Poursuivez-vous votre enquête sans désespérer ou est-ce que nous retournons à la maison par la rivière ? C'est une gentille promenade.

Luke n'eut pas une seconde d'hésitation. Il ne voulait plus voir personne sous le contrôle de Bridget Conway.

— Rentrons par la rivière ! dit-il.

Ils descendirent la rue principale de Wychwood. Devant le magasin de l'antiquaire, Luke s'arrêta pour examiner les objets qui étaient en montre.

— Voilà une jolie pièce, déclara-t-il. Ce plat d'argent... Il ferait bien l'affaire d'une de mes tantes. J'aimerais savoir ce qu'il coûte.

— On peut toujours le demander.

— Ça ne vous ennuerait pas ? J'adore fureter chez les antiquaires. On trouve encore des occasions, vous savez ?

— Ici, ça m'étonnerait ! dit Bridget d'un ton assez sec. Ellsworthy sait ce que vaut sa marchandise.

Dans le vestibule, assez encombré, deux portes s'ouvraient, à droite et à gauche, qui conduisaient aux magasins. Ils entrèrent dans celui de gauche et Luke avait déjà en main le plat d'argent, objet de ses convoitises prétendues, quand, surgi des sombres profondeurs de la vaste pièce, l'antiquaire vint à eux.

— Quel plaisir de vous voir, miss Conway ! Comment allez-vous ?

— Fort bien. Et vous-même, Mr Ellsworthy ?

Mr Ellsworthy était un homme jeune, distingué, aux manières précieuses et à la démarche sautillante. Il portait un vêtement d'un rouge brun fort élégant, ses longs cheveux noirs

étaient coiffés « à l'artiste » et ses traits avaient quelque chose de féminin. Dès qu'il lui eut été présenté, il accorda à Luke toute son attention.

— C'est une pièce d'argent magnifique, ancienne, et dont je vous garantis la parfaite authenticité. Toutes ces merveilles que j'ai en magasin, je suis navré de me séparer d'elles ! Et pourtant, j'ai toujours rêvé d'avoir une boutique d'antiquaire à la campagne ! Et Wychwood a comblé mes vœux ! L'endroit a du caractère. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Vous êtes un artiste ! dit Bridget.

Ellsworthy se tourna vers elle, ses deux mains ouvertes à hauteur de sa figure.

— Ne dites pas cela, miss Conway, je vous en prie ! Ne me dites pas que je suis un artiste ! Je suis un marchand, et rien d'autre !

— Je me suis pourtant laissé dire que vous faisiez de l'aquarelle, fit remarquer Luke. C'est inexact ?

Ellsworthy joignit les mains.

— Mais qui est-ce qui a pu vous dire cela ? Ce pays est épouvantable ! Et charmant ! On ne peut pas y garder un secret. C'est en quoi il diffère du reste du monde. Ailleurs, le principe, c'est : « Occupez-vous de vos affaires, je m'occupe des miennes ! »... Ici, on a plus d'humanité : on cancanne, on médite de son prochain et la chronique scandaleuse ne chôme jamais ! Pour les connaisseurs, c'est charmant !

Ellsworthy aimait le paradoxe. De ce qu'il venait de dire, Luke ne retint que la question initiale, pour y répondre.

— C'est miss Waynflete qui nous a dit que vous aviez fait plusieurs croquis d'Amy Gibbs.

Ellsworthy fronça le sourcil.

— Vous croyez ?

Il sembla réfléchir.

— Après tout, reprit-il, c'est possible !

Il avait perdu un peu de son assurance.

— C'était une jolie fille, dit Bridget.

Ellsworthy s'était ressaisi.

— C'est votre avis ? Pour moi, je l'ai toujours trouvée assez vulgaire.

Revenant à Luke, il dit :

— Ce plat vous intéresse ?

— J'aimerais d'abord savoir son prix...

Ellsworthy dit un chiffre.

— Je vous remercie, dit Luke, mais, réflexion faite, je crois que je vous le laisserai.

— Croiriez-vous, répondit Ellsworthy, que je suis enchanté chaque fois que je manque une vente ? C'est stupide, n'est-ce pas ? Pourtant, parce que je vois que c'est un objet dont vous avez envie, je vous l'abandonne à une guinée de moins. Après tout, je suis ici pour faire du commerce !

Luke ne se laissa pas convaincre.

— Un singulier personnage, dit-il à Bridget quand ils eurent quitté le magasin. Assez déplaisant !

— Un vilain bonhomme, je suis de votre avis.

— Qu'est-il venu faire ici ?

— Je l'ignore. Il paraît qu'il s'occupe de magie noire...

— Fichtre !... Mais alors, c'est tout à fait le type qui m'intéresse ! J'aurais dû lui parler de ça.

— Vous croyez ?

— Bien sûr ! Il faudra que je revienne le voir.

Bridget ne répondit pas.

Ils sortirent du village et prirent un sentier qui les mena au bord de la rivière. Ils rencontrèrent un homme de petite taille, aux yeux saillants et à la forte moustache. Trois bouledogues gambadaient à ses côtés, qu'il ne cessait d'interpeller.

— Néron, ici !... Nelly, laisse ça !... Laisse ça, j'ai dit !... Auguste, veux-tu bien... ?

Il salua Bridget, regarda Luke avec une évidente curiosité et passa son chemin.

— Le major Horton, j'imagine ? dit Luke.

— Lui-même.

— En somme, ce matin, nous avons rencontré tout le monde ?

— Ou à peu près.

— Tous ces gens-là doivent se demander qui je suis...

— C'est probable. Il est certain, en tout cas, que le major Horton se pose la question.

Luke sourit.

— En ce qui le concerne, lui, on est fixé au premier coup d'œil. On voit tout de suite qu'on a affaire à un militaire en retraite.

— Si on se reposait un peu ? Nous avons tout le temps...

Ils s'assirent sur une souche.

— Oui, reprit Bridget, le major a bien l'air d'un vieux soldat. Et pourtant, il y a un an encore, il filait doux !

— Lui ?

— Mais oui ! Il avait épousé une invraisemblable mégère. C'était elle qui avait l'argent... et elle ne se faisait pas faute de le lui rappeler, et en public encore !

— Pauvre type !

— Lui, il restait avec elle d'une correction parfaite. À sa place, moi, je l'aurais coupée en petits morceaux !

— Je crois comprendre que vous ne l'aimiez pas ?

— Mais personne ne pouvait la voir ! Avec Gordon, elle prenait ses grands airs, moi, elle me traitait comme une gamine. C'est bien simple, elle était impossible avec tout le monde !

— Heureusement, la Providence est intervenue ?

— Il y a un an, à peu près. Une maladie d'estomac. Elle a mené une vie infernale à son mari, au docteur Thomas et à ses deux infirmières, mais elle a fini par mourir. Ce jour-là, les bouledogues eux-mêmes ont repris goût à l'existence !

— C'est intelligent, un chien !

Un silence suivit. Bridget jouait avec un brin d'herbe. Luke regardait la berge d'en face, sans rien voir. Une fois encore, il se demandait ce qu'il était venu faire à Wychwood. Cette enquête qu'il menait, à quoi correspondait-elle ? Avait-elle un sens ? Les faits, où étaient-ils ? Nulle part. Il était le jouet de son imagination. Était-il raisonnable de considérer toutes les personnes qu'il rencontrait comme autant de suspects possibles ? Stupidité et déformation professionnelle. Il avait passé trop d'années dans la police...

Une question de Bridget l'arracha brutalement à ses réflexions.

— Mr Fitzwilliam, pourrais-je savoir exactement ce qui vous a amené ici ?

CHAPITRE VI

PEINTURE POUR CHAPEAUX

Luke était en train d'allumer une cigarette. La question de Bridget le surprit tant qu'il oublia l'allumette qu'il tenait à la main jusqu'au moment où elle lui brûla les doigts. Il la lâcha, avec un juron dont il s'excusa.

— Pardonnez-moi ! Je m'attendais si peu à ce que vous venez de dire...

— Pas possible ?

— Si.

Avec un sourire contraint, il poursuivit :

— Évidemment, mon histoire ne pouvait pas tromper grand monde. Il n'y a pas besoin d'être très intelligent pour deviner que je ne suis pas près d'écrire un livre sur le folklore. Vous ne l'avez pas cru un instant, j'imagine ?

— Pas après vous avoir vu.

— Jusque-là, vous aviez cru à cette fable ?

— Oui.

— Elle ne valait pourtant pas cher. Bien sûr, n'importe qui peut faire un bouquin. Mais que je vienne ici pour écrire et que je me fasse passer pour votre cousin, avouez qu'il y avait de quoi tiquer !

Elle protesta.

— Non. Je m'étais dit que vous étiez sans doute un peu gêné – Jimmy et moi, nous avons des tas d'amis à qui cela arrive – et qu'il avait inventé cette histoire de cousinage pour... ménager votre orgueil.

— Mais, quand je suis arrivé, le luxe de mes vêtements vous a tout de suite fait comprendre que vous n'aviez pas deviné juste ?

Elle sourit.

— Non, ce n'est pas ça.

— Vous avez eu l'impression que j'étais trop bête pour écrire un livre ? Dites-le ! N'ayez pas peur de me vexer !

— Que vous soyez capable d'écrire un livre, je n'en doute pas. Mais pas celui auquel vous prétendiez vous intéresser. Vous n'êtes pas de ceux que le passé préoccupe fort, ni même, je crois, l'avenir. Vous vivez dans le présent...

— Ah ?

Il avait l'air soucieux.

— Et zut ! s'écria-t-il soudain. À cause de vous, depuis mon arrivée ici, je suis sur les nerfs ! Vous paraissez tellement intelligente...

— Je regrette, dit-elle. Comment m'imaginiez-vous donc ?

— Ma foi ! je n'en sais rien.

Elle reprit, très calme :

— Moi, je le sais. Vous pensiez que j'étais une petite fille assez inconsistante, juste assez maligne pour profiter d'une occasion et épouser son patron.

Luke gardait le silence. Souriante, elle ajouta :

— Je vous comprends très bien et je ne vous en veux nullement.

Luke décida de jouer les cyniques.

— Soit ! dit-il. J'admets que vous n'êtes peut-être pas loin de la vérité, mais je tiens à préciser que je n'avais pas beaucoup réfléchi à la question.

— Je vous crois sans peine. Vous n'examinez l'obstacle que quand vous avez le nez dessus.

Luke s'avouait vaincu.

— J'ai été mauvais comédien, voilà tout. Naturellement, lord Whitfield m'a deviné, lui aussi ?

— Lui ? Certainement pas ! Vous lui auriez raconté que vous veniez ici étudier les mœurs des moucheron pour leur consacrer un livre, il aurait trouvé ça très bien ! Il croit ce qu'on veut.

— En attendant, je suis nettoyé !

— Je vous ai gêné, je l'ai bien vu, et ça m'a amusée, j'en ai peur.

— Ça ne m'étonne pas ! Quand une femme est intelligente, elle est généralement cruelle avec délectation.

— En ce bas monde, murmura Bridget, on se distrait comme on peut.

Après un silence, elle reprit :

— Qu'êtes-vous venu faire à Wychwood, Mr Fitzwilliam ?

Luke attendait la question, mais il n'avait pas encore décidé de sa réponse. Il tourna la tête vers la jeune fille. Elle soutint son regard avec une sorte de gravité tranquille qui le surprit.

— Je crois, dit-il, qu'il vaudrait mieux en finir avec les mensonges...

— Je le crois aussi.

— Seulement, la vérité est si bizarre... Puis-je d'abord, vous demander si vous avez, vous, une idée sur les vraies raisons de ma présence ici ?

Elle répondit d'un lent mouvement de tête affirmatif.

— Je pense, dit-elle, que c'est la mort d'Amy Gibbs qui vous a amené à Wychwood.

— C'est donc *pour cela* que chaque fois que son nom venait dans la conversation vous sembliez sur vos gardes ! Ainsi, vous croyez que je suis ici à cause d'Amy Gibbs ?

— Je me trompe ?

— Dans une certaine mesure, non.

Il se tut, réfléchissant. Elle l'observait, sans rien dire.

— La vérité, reprit-il, c'est que je suis venu ici pour enquêter sur une affaire qui n'existe probablement que dans mon imagination. Amy Gibbs est l'un des personnages qui m'intéressent. J'aimerais savoir exactement comment elle est morte.

— Je m'en doutais.

— Mais *pourquoi* ? En quoi sa mort peut-elle vous intéresser, vous ?

— Elle m'intéresse, parce qu'elle ne m'a jamais paru naturelle. C'est pour cela que je vous ai conduit chez miss Waynflete.

— Pourquoi chez elle ?

— Parce que miss Waynflete partage là-dessus mon opinion.

— Ah ?

Luke s'expliquait maintenant l'attitude de miss Waynflete au cours de la visite qu'ils avaient faite à la vieille fille.

— Donc, dit-il, elle pense comme vous qu'il y a, dans la mort d'Amy Gibbs, quelque chose de suspect ?

— Certainement.

— Mais *quoi* ?

— D'abord, la peinture pour chapeaux.

— Cette peinture pour chapeaux, qu'est-ce que c'est ?

— Je vais vous le dire. Il y a une vingtaine d'années, les gens *peignaient* leur chapeau de paille, d'une saison à l'autre, pour suivre la mode du moment. On portait un chapeau rouge et, l'année suivante, on lui donnait un coup de peinture et on avait un chapeau bleu marine. L'année d'après, par le même procédé on s'offrait un chapeau noir. Mais, aujourd'hui, les chapeaux étant relativement moins chers qu'autrefois, ça ne se fait plus guère. Un chapeau démodé, on le jette !

— Même quand on n'est qu'une simple domestique ?

— Je ne vois pas Amy Gibbs peignant ses chapeaux. D'ailleurs, il s'agissait de peinture *rouge*.

— Et alors ?

— Elle était rousse.

— Vous voulez dire qu'elle n'aurait pas porté un chapeau rouge parce qu'elle avait les cheveux roux ?

Bridget acquiesça de la tête.

— Exactement. Quand on a une chevelure carotte, on laisse le rouge aux autres. Un homme peut ne pas voir ça, mais...

Luke coupa la parole à Bridget.

— Très juste ! C'est une chose qui peut échapper à *un homme*. C'est à retenir !

Bridget fronça le sourcil.

— Jimmy a quelques amis à Scotland Yard. Des types assez curieux... Vous ne seriez pas...

Luke ne la laissa pas achever.

— Non, dit-il simplement. Je n'appartiens pas à la police officielle et je ne suis pas non plus un célèbre détective privé, habitant Baker Street, fumant la pipe et jouant du violon. Je suis, comme Jimmy vous l'a dit, un officier de police qui a pris sa retraite, après avoir fait sa carrière en Extrême-Orient. Et, si je suis ici, c'est à cause d'une rencontre, toute fortuite, que j'ai faite dans le train qui me ramenait à Londres.

Un court récit suivit, un bref résumé de sa conversation avec miss Pinkerton et des observations qui, un peu plus tard, l'avaient décidé à se rendre à Wychwood.

— Comme vous le voyez, dit-il en manière de conclusion, il s'agit d'une aventure extravagante. Ce qui n'empêche que je cherche à démasquer un assassin, un homme qui doit vivre à Wychwood et y être entouré de la considération générale. Si miss Pinkerton voyait juste, si vous ne vous trompez pas, si miss Waynflete ne se trompe pas, c'est cet homme qui a tué Amy Gibbs.

— Maintenant, je comprends.

— Le meurtrier pouvait venir de l'extérieur ?

Bridget réfléchit quelques secondes avant de répondre.

— Je le crois, dit-elle. La fenêtre de sa chambre était ouverte. Ce que Reed a fait, un autre pouvait l'avoir fait avant lui. L'affaire demandait un peu d'agilité, rien de plus.

— Il était donc possible de s'introduire chez Amy par la fenêtre ?

— Sans aucun doute. Et ensuite, de substituer au flacon de sirop une fiole de teinture pour chapeaux...

— Dans l'espoir qu'elle ferait exactement ce qu'elle a fait, qu'elle se réveillerait au milieu de la nuit et qu'elle se tromperait de bouteille, donnant à penser ou qu'elle avait commis une tragique méprise, ou qu'elle s'était volontairement donné la mort ?

— C'est exactement ça.

— À l'enquête, on n'a pas examiné la possibilité d'un crime ?

— Non.

— Qu'elle eût de la peinture pour chapeaux, on a trouvé cela tout naturel ?

— Oui.

— Mais, vous, cela vous a étonnée ?

— Oui.

— Et miss Waynflete également ? Vous avez parlé de cela avec elle ?

Bridget eut un vague sourire.

— À vrai dire, non. Nous n'avons pas abordé la question franchement. Le fond de sa pensée, elle ne me l'a pas livré.

J'imagine qu'il lui a semblé qu'il y avait, dans la mort de cette fille, quelque chose de pas normal et qu'elle en est aujourd'hui plus convaincue que jamais. Elle est très intelligente, vous savez ? Elle a fait des études et elle a l'esprit clair. Par ici, c'est peu courant...

— Miss Pinkerton avait les idées assez confuses et c'est pourquoi, au début, son histoire me paraissait abracadabrante.

— Pour moi, je l'ai toujours trouvée fine comme l'ambre ! Vous me dites qu'elle avait cité d'autres noms. Lesquels ?

— Tommy Pierce, j'en suis sûr. Et, probablement Carter, encore que je ne puisse l'affirmer.

— Carter. Tommy Pierce, Amy Gibbs, Humbleby !... Drôle d'assortiment. Ils ne se ressemblaient guère et je ne vois pas pourquoi quelqu'un les aurait tués !

— Revenons à Amy Gibbs ! Quelqu'un avait-il une raison de la supprimer ?

Bridget secoua la tête.

— Je ne crois pas.

— Et Carter ? Au fait, comment est-il mort, celui-là ?

— Il s'est noyé. Il rentrait chez lui, complètement ivre, par une nuit brumeuse. Il devait traverser un petit pont, qui n'est pourvu d'un garde-fou que sur un de ses côtés. On a dit qu'il avait fait un faux pas, qu'il avait glissé...

— Mais quelqu'un *pourrait* très bien l'avoir poussé ?

— Certainement.

— De même que quelqu'un aurait très bien pu provoquer la chute du jeune Tommy ?

— Aucun doute.

— D'où il suit qu'il est prouvé que trois personnes auraient pu être supprimées sans que quiconque ait jamais été soupçonné d'avoir provoqué leur mort.

— Permettez ! Miss Pinkerton a eu des soupçons.

— Heureusement ! Elle ne se méfiait pas, *elle*, de son imagination. Elle n'avait pas peur d'être accusée de dramatiser...

— Elle m'a souvent dit que le monde était méchant.

— Et, naturellement, vous avez souri ?

— D'un air supérieur, vous pensez bien !

— Voyez-vous quelqu'un, à Wychwood, qui ferait un suspect acceptable ? Il n'y a pas ici un personnage qui, lorsque vous le rencontrez, vous donne la chair de poule ?

— Non. Je ne vois autour de moi que des gens très ordinaires, éminemment respectables... et tous sains d'esprit. Vous croyez qu'il s'agit d'un fou ?

— C'est très possible. Mais n'oubliez pas qu'on peut être fou et avoir toutes les apparences de la raison ! Le fou auquel je songe pourrait fort bien diriger une banque...

— Mr Jones ? Je ne le vois pas du tout assassinant quelqu'un !

— Alors, c'est probablement notre homme !

— Autrement dit, ce pourrait être n'importe qui ! Le boucher, le boulanger, l'épicier, le laitier, le cantonnier, un ouvrier agricole quelconque...

— À mon avis, le champ est plus limité.

— Pourquoi donc ?

— Miss Pinkerton m'a parlé du regard étrange que l'assassin posait sur ses futures victimes... J'en ai conclu, à tort peut-être, que l'homme auquel elle songeait appartenait au milieu dans lequel elle vivait. Il est possible que je me trompe...

— Je ne le crois pas. Ces nuances, qu'on saisit dans la conversation, elles sont difficiles à préciser, mais on les sent et elles correspondent à quelque chose.

— Vous savez, dit Luke, que je suis très content de n'avoir plus à feindre avec vous ?

— Vous y gagnerez en naturel. Et j'espère bien vous être de quelque utilité !

— Vraiment ? Vous m'aideriez dans mon enquête ?

— Bien sûr !

— Mais... lord Whitfield ?

— Bien entendu, nous ne lui soufflons pas un mot de tout cela !

— Il ne nous croirait pas ?

— Si ! Il croit tout ce qu'on veut, je vous l'ai déjà dit. Seulement, l'affaire l'emballerait tellement qu'il lâcherait dans le secteur cinq ou six de ses reporters. Il serait ravi !

— Pas moi !

— Aussi est-ce une satisfaction que nous ne lui donnerons pas.

Luke regarda Bridget. Il était sur le point de dire quelque chose, mais il n'en fit rien. Il jeta un coup d'œil sur sa montre-bracelet.

— Vous avez raison, dit Bridget. Il faut rentrer !

Elle se leva. Leurs regards maintenant se fuyaient, comme s'ils étaient gênés l'un et l'autre par ces mots qu'il avait préféré ne pas dire.

Ils rentrèrent sans échanger une parole.

CHAPITRE VII

HYPOTHÈSES

Enfin seul dans sa chambre, après un déjeuner au cours duquel il avait dû donner à Mrs Anstruther des précisions sur la flore des pays où il avait vécu et subir une causerie de lord Whitfield sur lord Whitfield, son sujet préféré, Luke décida de mettre un peu d'ordre dans ses idées.

Il prit une feuille de papier, sur laquelle il nota une suite de noms :

Le docteur Thomas.

Mr Abbot.

Le major Horton.

Mr Ellsworthy.

Mr Wake.

Mr Jones.

Le fiancé d'Amy.

Le boucher, le boulanger, le laitier, etc.

Sur une seconde feuille de papier, il calligraphia le mot *Victimes*, en dessous duquel il écrivit :

Amy Gibbs : empoisonnée.

Tommy Pierce : tombé d'une fenêtre : poussé ?

Harry Carter : tombé d'un pont (drogué ? ivre ?)

Le docteur Humbleby : empoisonnement du sang.

Miss Pinkerton : écrasée par une voiture.

Après réflexion, il ajouta deux noms :

Mrs Rose ?

Le vieux Ben ?

Puis un autre :

Mrs Horton ?

Il relut ses deux listes, fuma un instant, puis reprit son crayon :

Le docteur Thomas. Charges possibles.

En ce qui concerne le docteur Humbleby, mobile évident. Meurtre « scientifique » : infection déterminée par un virus. Amy Gibbs lui a rendu visite l'après-midi même du jour où elle est morte. (Quelque chose entre eux ? Chantage ?)

Tommy Pierce ? Leurs relations ? (Tommy savait-il qu'il y avait quelque chose entre T. et Amy Gibbs ?)

Harry Carter ? Connaissait-il Th. ?

Le docteur Th. était-il à Wychwood le jour où miss Pinkerton s'est rendue à Londres ?

Luke soupira et passa « au suivant ».

Mr Abbot. Charges possibles.

(Se méfier des idées préconçues. Un solicitor peut être un honnête homme.) Sa personnalité : cordial, expansif, etc. Dans un roman, serait un suspect indiqué. Objection : nous ne sommes pas dans un roman, mais dans la vie.

Pour Humhleby. Il avait une excellente raison de le tuer. Les deux hommes étaient dressés l'un contre l'autre. Humbleby tenait A. en échec. Il n'en faut pas plus. Miss Pinkerton aurait fort bien pu être au courant des sentiments qu'ils avaient l'un pour l'autre.

Tommy Pierce ? Il avait fouiné dans les papiers d'Abbot. Avait-il ainsi appris quelque chose qu'il n'aurait pas dû savoir ?

Harry Carter ? Pas de relations connues.

Amy Gibbs ? Pas de relations connues. Abbot aurait pu penser à la peinture pour chapeaux. C'est un homme d'hier.

A. était-il à Wychwood le jour de la mort de miss Pinkerton ?

Il se relut et continua :

Major Horton. Charges possibles.

Pas de relations connues avec Amy Gibbs, Tommy Pierce ou Carter.

La mort de Mrs Horton. Empoisonnement par l'arsenic très vraisemblable. Si hypothèse exacte, les autres meurtres provoqués par chantage ? (N. B. Elle était soignée par Thomas. Thomas suspect ?)

Mr Ellsworthy. Charges possibles.

Sale type. S'intéresse à la magie noire. Vampire ? Connaissait Amy Gibbs. Connaissait-il Tommy Pierce ? Carter ? Humbleby ? Celui-ci ne se serait-il pas avisé que Ells. est peut-être mentalement déséquilibré ? Miss Pinkerton ? Ellsworthy était-il à Wychwood quand elle a été tuée ?

Mr Wake. Charges possibles.

Très improbable. Folie mystique ? Tuant par devoir, parce que c'est sa mission ? Ce genre de clergyman se rencontre dans les romans, mais il ne s'agit pas d'un livre. Carter, Tommy, Amy étaient des personnages peu intéressants. La volonté de Dieu a jugé qu'il valait mieux les appeler ailleurs ?

Mr Jones.

Pas la moindre donnée.

Le fiancé d'Amy.

Avait probablement les meilleures raisons de la tuer, mais hypothèse quand même assez aventurée.

Les autres ?

À laisser tomber, au moins pour le moment.

Luke relut ce qu'il avait écrit, hocha la tête et dit à mi-voix :

— Absurde ! Pour ce genre de résumé, je ne suis pas de la force d'Euclide !

Il déchira ses notes et les brûla.

CHAPITRE VIII

LE DOCTEUR THOMAS

Le docteur Thomas se renversa dans son fauteuil et passa dans son épaisse chevelure une main longue et soignée. C'était un homme d'une trentaine d'années, mais qui paraissait à peine en avoir vingt. Sa toison rebelle au peigne, ses joues roses et fraîches et l'expression un peu étonnée de son visage lui conféraient l'air d'un collégien. Ce qui ne l'empêchait pas de connaître son métier. Examinant le genou de Luke, il avait confirmé sans hésitation le diagnostic porté, la semaine précédente, par un éminent spécialiste de Harley Street : un peu de rhumatisme.

— Vous me rassurez, dit Luke, et je suis bien content de savoir qu'un traitement par l'électricité suffira. Devenir infirme à mon âge, ça m'aurait ennuyé !

Le docteur Thomas sourit.

— Soyez tranquille, Mr Fitzwilliam, vous n'avez rien à craindre de ce côté-là !

— Je m'en réjouis. Je pensais consulter un spécialiste, mais j'ai maintenant l'impression que ce serait tout à fait inutile.

— L'opinion d'un maître est toujours intéressante à connaître. Si cela doit...

— Non, non, docteur ! Je vous fais confiance.

— En toute sincérité, je vous le répète, vous n'avez pas à vous inquiéter. Suivez mes prescriptions et tout ira bien !

— J'ai plaisir à vous l'entendre dire. J'avais peur de faire de l'arthrite et je me voyais déjà tout tordu et incapable de bouger.

Le docteur Thomas sourit de nouveau d'un air indulgent.

— Un malade s'alarme toujours vite, poursuivit Luke, vous avez dû le constater bien des fois. Je me dis souvent qu'il n'y a pas tellement de différence entre un médecin et un sorcier !

— En ce sens qu'il n'y a que la foi qui sauve ?

— Exactement. Quand les gens parlent du médecin, c'est toujours avec respect !

Le docteur Thomas leva les yeux au plafond.

— Dommage que mes clients fassent exception !

Changeant de ton, il ajouta :

— Vous écrivez un livre sur la sorcellerie, je crois, Mr Fitzwilliam ?

Luke feignit la surprise, avec peut-être un peu d'exagération.

— Comment le savez-vous ?

La question semblait amuser le docteur Thomas.

— Mon cher monsieur, répondit-il, dans une petite agglomération comme celle-ci les nouvelles se propagent rapidement. Il y en a si peu !

— Aussi a-t-on sans doute quelque tendance à les amplifier ! Vous ne tarderez pas à apprendre que j'évoque les esprits !

— Vous ne croyez pas si bien dire !

— Comment cela ?

— Le bruit court que vous avez fait allusion au fantôme de Tommy Pierce.

— Pierce ?... C'est ce garçon qui est tombé d'une fenêtre ?

— Oui.

— Je me demande bien... Évidemment, j'ai parlé de lui avec le *solicitor*, Mr... Comment s'appelle-t-il ?... Abbot...

— C'est lui, effectivement, qui fait circuler cette histoire.

— Vous n'allez pas me dire que, depuis notre conversation, il croit aux revenants ?

— Vous, vous y croyez ?

— À la façon dont vous posez la question, docteur, je vois que, vous, vous n'y croyez pas. Pour ma part, je ne serais pas si affirmatif. Je ne crois pas aux revenants, mais certains phénomènes m'intriguent, qui sont généralement observés après des morts survenues subitement, des morts violentes souvent. Et certaines superstitions m'intéressent, comme celle qui prétend qu'un homme assassiné ne peut reposer en paix dans sa tombe ou que le sang d'un individu poignardé se met à couler si son meurtrier vient à le toucher. Ces croyances populaires, j'aimerais savoir d'où elles viennent.

— Une étude difficile !

— Plus encore que vous ne pouvez supposer ! Des assassins, on n'en rencontre pas tellement. Je doute fort par exemple, qu'il y en ait ici...

Luke, sans en avoir l'air, guettait les réactions de son interlocuteur. Mais le docteur Thomas restait calme et souriant.

— Il est certain, dit-il, que le dernier assassinat commis à Wychwood remonte à bien des années. Il n'y en a pas eu depuis que je suis dans le pays.

— À moins que quelqu'un n'ait provoqué la chute du jeune Tommy je-ne-sais-plus-comment.

Luke avait prononcé la phrase en riant. Le médecin se contenta de sourire.

— Ce garnement, il y a bien des gens qui lui auraient volontiers tordu le cou, mais rêver d'un crime est une chose et le commettre en est une autre !

— Évidemment ! En la circonstance, si je m'en rapporte à ce qui m'a été dit, l'assassin aurait rendu un fier service à la collectivité.

— C'est incontestable.

— Il est sûr, reprit Luke, que la société se trouverait fort bien de quelques meurtres judicieusement choisis. J'admettrais sans difficulté qu'on administrât un cognac empoisonné au vieux raseur qui, au club, a toujours une histoire à vous raconter et la vie serait beaucoup plus supportable si on pouvait supprimer les femmes qui déchirent à belles dents leurs meilleures amies, les vieilles filles rancieuses qui médisent de tout le monde et les fossiles hostiles à tout progrès !

Le docteur Thomas souriait.

— En somme, vous seriez pour l'assassinat en série ?

— Disons pour l'élimination rationnelle de certains éléments indésirables. Vous ne croyez pas que la société y gagnerait ?

— Sans aucun doute.

— Vous plaisantez, dit Luke, mais, moi, je parle sérieusement. L'Anglais moyen a le respect de la vie humaine. C'est un point de vue que je ne partage pas. Pour moi, quiconque fait obstacle au progrès doit disparaître !

Le docteur Thomas se passa la main sur la nuque.

— Soit ! Mais qui jugera que celui-ci doit être sauvé et cet autre condamné ?

— Je reconnais que là réside la difficulté.

— Les catholiques estimeront qu'un militant communiste n'est d'aucune utilité sur terre et les communistes considéreront qu'un prêtre est un individu nocif. Le pacifiste sera pour la suppression du soldat, *et cætera, et cætera...*

— On pourrait trouver un arbitre impartial. Un esprit scientifique, sans idées préconçues... Un médecin, par exemple. Vous ne pensez pas que vous seriez un juge tout indiqué ?

— Pour décider de qui est indigne de vivre ?

— Oui.

Le docteur Thomas secoua la tête.

— Mon métier consiste justement à faire ce que je puis pour maintenir les gens en vie. Je n'y réussis pas toujours...

Luke balaya l'objection du geste.

— Prenons le cas de ce Carter...

Le médecin fronça le sourcil.

— Carter ? Le patron du « Seven Stars » ?

— Oui. Je ne l'ai pas connu, mais ma cousine, miss Conway, m'a parlé de lui. Le bonhomme ne valait pas cher.

— Je vous l'accorde. Il buvait, il battait sa femme, il maltraitait sa fille et, très querelleur, il s'était disputé avec tout le village.

— Le monde ne se trouve pas plus mal de l'avoir perdu, vous en convenez ?

— On peut le soutenir.

— Alors, n'est-on pas fondé à dire que si quelqu'un l'a poussé dans la rivière, au lieu d'attendre qu'il y tombe sans l'aide de personne, ce quelqu'un a rendu un signalé service à la société ?

Le docteur Thomas laissa la question sans réponse et, d'un ton assez sec, demanda :

— Ces méthodes que vous préconisez, vous les avez appliquées en Orient ?

Luke rit doucement.

— Non, je ne suis qu'un théoricien.

— Je m'en doutais. Vous n'avez pas l'étoffe d'un assassin.

— Et pourquoi donc ? Je vous ai pourtant exposé mes vues de la façon la plus nette.

— Justement.

— Vous voulez dire que si j'étais homme à prendre la justice entre mes mains, je garderais mes idées pour moi ?

— C'est mon avis.

— Et si c'est plus fort que moi ? Si je ne puis m'empêcher de les faire connaître ?

— Même dans ce cas, le souci de votre sécurité personnelle vous pousserait à la discrétion.

— Autrement dit, quand vous cherchez un assassin, surveillez de préférence les gens aimables et doux, ceux dont on assure qu'ils ne feraient pas de mal à une mouche ?

— La formule est un peu exagérée, mais il y a du vrai là-dedans...

Un silence suivit, que Luke rompit.

— Vous est-il jamais arrivé, docteur, de vous trouver en présence d'un homme de qui vous avez pensé qu'il était ou pouvait devenir un assassin ?

Le docteur Thomas n'essaya pas de dissimuler son étonnement. Quelle singulière question !

— Vous croyez ? Un médecin est appelé à rencontrer dans sa clientèle des gens extraordinaires. Il peut fort bien discerner chez un de ses malades les signes avant-coureurs de la folie homicide, par exemple, et cela bien longtemps avant qu'ils ne soient manifestes...

Le docteur Thomas répondit avec un peu d'agacement.

— Vous parlez de ces choses en profane. Pour vous, la folie homicide, c'est l'homme qui court dans la rue, un couteau au poing et l'écume à la bouche. Dans la réalité, il en va tout autrement et le malheureux que sa folie contraindra à tuer peut avoir toutes les apparences de la raison. Rien ne le signale à l'attention. Souvent, c'est un timide, qui prend peur facilement et qui vous dira qu'il a des ennemis. Il est calme et il vous semblera inoffensif.

— Vraiment ?

— Mais oui. La plupart du temps, il tuera en se croyant en état de légitime défense. Naturellement, il y a aussi quantité d'assassins qui sont aussi sains d'esprit que vous et moi.

— Vous m'effrayez ! Supposez que, d'ici quelque temps, vous découvriez que j'ai cinq ou six meurtres à mon actif !

Le docteur Thomas sourit.

— L'hypothèse me paraît bien improbable, Mr Fitzwilliam.

— Merci. Je vous retournerai le compliment. Je ne crois pas, quant à moi, que vous ayez cinq ou six cadavres sur la conscience.

— Naturellement, vous négligez les erreurs que j'ai pu commettre dans l'exercice de ma profession...

Les deux hommes rirent ensemble, puis Luke se leva pour prendre congé.

— Je vous ai fait perdre du temps...

Le médecin protesta.

— Du tout ! Je ne suis pas très pris. Les indigènes se portent bien et j'ai été heureux de bavarder avec quelqu'un du dehors.

— Je me demandais...

Luke se tut brusquement.

— Vous vous demandiez ?...

— En m'envoyant à vous, miss Conway m'a fait de vous le plus vif éloge. Je me demandais si vous ne vous trouviez pas ici un peu... enterré ?

— La médecine générale est un excellent apprentissage. Elle permet d'acquérir de l'expérience.

— Mais vous n'allez pas rester ici jusqu'à la fin de vos jours ? Votre défunt collègue Humbleby pouvait se contenter d'exercer dans un village, mais il n'avait pas d'ambition, m'a-t-on dit. Il a été ici très longtemps, je crois ?

— Il y a pratiquement passé sa vie entière.

— Un brave homme, il paraît, mais pas du tout dans le mouvement ?

— Il était de caractère assez difficile. Il se méfiait des nouveautés, mais c'était un très bon médecin d'autrefois...

— Il a laissé une fille, je crois ? Très jolie, paraît-il ?

Ces dernières phrases lancées sur le mode badin, Luke eut la satisfaction de constater qu'elles faisaient rougir le docteur

Thomas. Le médecin balbutia un « oui » embarrassé. Luke était ravi : l'idée qu'il allait pouvoir rayer le docteur Thomas de la liste de ses suspects lui était agréable.

Son teint revenu à sa couleur naturelle, le docteur Thomas allait à sa bibliothèque.

— Nous parlions de crimes. Je vais vous prêter un livre qui vous intéressera. C'est une traduction de l'allemand : *Crime et infériorité*, de Kreuzhammer.

— Je le lirai avec plaisir...

— Certaines de ses vues sont surprenantes et assez discutables, mais elles valent d'être examinées. Je vous recommande, en particulier, les chapitres concernant Menzheld, « le boucher de Francfort », et Anna Helm, la nourrice qui assassinait les bébés confiés à sa garde...

— Autant que je me souviene, dit Luke, elle en avait tué une douzaine quand on s'est enfin décidé à s'occuper d'elle ?

— C'est exact. Elle adorait les enfants et elle pleurait de vraies larmes, paraît-il, à la mort de chacun de ceux qu'elle appelait ses « petits ». La psychologie des gens est extraordinaire !

Luke avait mis le livre sous son bras.

— Ce qui est moins extraordinaire, dit-il, c'est qu'on puisse commettre douze meurtres avant d'être seulement inquiété !

Ils étaient sur le pas de la porte.

— Croyez-vous que ce soit si extraordinaire ? demanda le docteur Thomas. C'est si facile !

— De rester impuni ?

— Mais oui !

Souriant le médecin ajouta :

— Il suffit d'être prudent et de faire attention, c'est tout ! Un assassin intelligent s'arrange pour éviter les erreurs. Il n'y a pas d'autre secret !

Les deux hommes échangèrent une poignée de main et le docteur Thomas rentra chez lui.

Luke descendit lentement les degrés du perron. Il ne savait que penser. Durant toute la conversation, il avait eu l'impression d'être un homme fait discutant avec un adolescent qui a encore beaucoup à apprendre. Les derniers propos du

médecin et le sourire supérieur qui les accompagnait, tout cela amenait Luke à se demander maintenant s'il n'avait pas été dupe d'un adroit comédien et si ce n'était pas lui qui, auprès de Thomas, était « un enfant ».

CHAPITRE IX

Mrs PIERCE PARLE

Dans la petite boutique de High Street, Luke venait d'acheter une boîte de cigarettes et le dernier numéro de *Good Cheer*, la revue hebdomadaire qui assurait à lord Whitfield la plus large partie de ses coquets revenus. Il ouvrit le magazine à la page du concours de pronostics ouvert à l'occasion des championnats de football et constata, avec un dépit qui se traduisit par une sorte de grognement, qu'il s'en était fallu de très peu qu'il ne gagnât cent vingt livres sterling. Mrs Pierce lui dit qu'elle comprenait ses sentiments ; des déceptions de ce genre, Mr Pierce, son époux, en éprouvait souvent. La glace ainsi rompue, il était facile à Luke de prolonger la conversation.

— Mon mari s'intéresse énormément au football, dit Mrs Pierce. Les résultats des matches c'est la première chose qu'il regarde, quand il ouvre le journal. Déçu, comme je vous disais, il l'est souvent ! Mais tout le monde ne peut pas gagner, n'est-ce pas ? Et on ne peut pas forcer la chance !

Luke affirma avec conviction que c'était là une vérité indiscutable. Il ajouta, autre évidence, qu'un ennui ne venait jamais seul.

— À qui le dites-vous ! s'écria Mrs Pierce. Quand une femme a, comme moi, un mari et huit enfants, les embêtements, elle sait ce que c'est.

— Vous avez huit enfants vivants ?

— Non, six seulement. J'en ai enterré deux, dont un pas plus tard que le mois dernier.

— C'est bien triste...

— Comme vous dites ! La mort de mon pauvre Tommy m'a donné un coup. Pendant quelque temps, j'ai été sans pouvoir m'y faire. Je m'attendais si peu, n'est-ce pas ? C'est comme ma petite chérie... Emma Jane, qu'elle s'appelait. Un amour

d'enfant ! On me disait bien que je ne l'élèverais pas, qu'elle était trop belle pour rester sur terre, mais est-ce qu'on croit ces choses-là ? Et, pourtant, c'était la vraie vérité ! Dieu l'a rappelée à Lui...

Luke accorda une phrase émue à la mignonne Emma Jane et remit la conversation sur Tommy.

— Vous disiez que votre fils est mort le mois dernier. Un accident ?

— Oui. Il nettoyait les vitres de la bibliothèque, au premier étage. Il a perdu l'équilibre et il est tombé...

Mrs Pierce ajouta de multiples détails que Luke écouta avec patience, avant de dire :

— N'a-t-on pas raconté qu'il faisait le fou sur le bord de la fenêtre ?

Mrs Pierce déclara qu'il était bien difficile d'empêcher les garçons de se comporter en garçons.

— C'est ce que j'ai expliqué au major Horton...

— Au major Horton ?

— Oui, vous savez, le monsieur aux dogues. Après l'accident, il m'a dit qu'il lui était arrivé de voir mon Tommy faire des imprudences quand il lavait les carreaux. Une seconde d'inattention, un moment de surprise, et il tombait. Il était turbulent, c'était son grand défaut. Il m'a donné bien du tracass, mais tous les gosses sont pareils... et il n'avait pas mauvais fond.

— J'en suis persuadé. Malheureusement, quand elles jugent les enfants, les grandes personnes ne se souviennent pas toujours qu'elles ont été jeunes, elles aussi !

Mrs Pierce poussa un profond soupir.

— C'est bien vrai, ça monsieur ! Et il y a ici un homme, dont je ne dirai pas le nom, qui aurait vraiment pu être moins dur avec mon pauvre Tommy qu'il ne l'a été !

Luke eut un sourire indulgent.

— Il avait joué un tour à son patron ?

Mrs Pierce ne demandait qu'à parler.

— C'était un gamin !... Il faisait admirablement les imitations. Nous nous tordions de rire quand il singeait Mr Ellsworthy, qui a le magasin d'antiquités, ou Mr Hobbs, le bedeau, ou encore lord Whitfield. Un jour, il était en train

d'imiter lord Whitfield devant les deux aides-jardiniers, qui se tenaient les côtes, quand lord Whitfield est arrivé. Naturellement, Tommy a été mis à la porte illico. C'était normal... Mais lord Whitfield ne lui en a pas voulu et il a même aidé mon Tommy à retrouver un emploi.

— Alors que d'autres se sont montrés moins magnanimes ?

— Malheureusement ! Je ne nomme personne. Mais j'avoue que je n'aurais jamais cru ça de Mr Abbot, qui est un homme courtois et qui a toujours le mot pour rire.

— Tommy a eu des difficultés avec lui ?

— Il ne voulait pas faire mal, j'en suis sûre... Après tout, quand des papiers ne doivent pas être lus, on ne les laisse pas traîner sur une table ! Ce n'est pas vrai ?

— C'est absolument mon avis ! Ses documents confidentiels, un *solicitor* les garde dans son coffre. Il est là pour ça !

— C'est ce que je dis et Mr Pierce dit comme moi. D'ailleurs, Tommy n'avait pu en lire que quelques lignes...

— C'était... un testament ?

Luke avait posé la question sans espérer une réponse. Elle, vint pourtant, immédiate.

— Oh ! non. Il ne s'agissait de rien d'important. C'était une lettre d'une dame... et Tommy n'a même pas pu nous dire laquelle. Il n'y avait vraiment pas de quoi faire une histoire !

— Mr Abbot doit être un homme fort sévère...

— À le voir, on ne le croirait pas hein ? Il est aimable et il plaisante volontiers. Mais c'est un monsieur pas facile et ce qui le prouve bien, c'est qu'il était à couteaux tirés avec le docteur Humbleby quand le pauvre homme est mort. Ça doit lui être resté sur la conscience, à Mr Abbot. Maintenant que le docteur Humbleby n'est plus, il ne peut pas aller lui dire qu'il ne pensait pas tout ce qu'il lui a dit !

Luke approuvait de la tête.

— Très juste... La coïncidence est curieuse, n'est-ce pas ? Mr Abbot échange des propos extrêmement violents avec le docteur Humbleby, et le docteur Humbleby meurt ! Il traite Tommy durement, et votre Tommy meurt peu après. J'imagine que cette double et pénible expérience l'incitera à se montrer à l'avenir plus indulgent envers son prochain.

— Et vous oubliez Harry Carter ! Mr Abbot s'était disputé avec lui huit jours avant qu'il ne se noie... Il est vrai que dans cette affaire-là, on ne peut rien reprocher à Mr Abbot. Les torts n'étaient pas de son côté. Carter était complètement ivre quand il est allé chez Mr Abbot pour l'insulter et lui dire des choses qui ne sont pas à dire. La pauvre Mrs Carter avait bien du mérite. Elle en a enduré, la malheureuse !

— Il a laissé une fille, n'est-ce pas ?

— Oui. Quant à ce qu'on dit d'elle, ne comptez pas sur moi pour le répéter !

C'était presque une promesse. Luke ne dit mot Mrs Pierce ne le fit pas attendre.

— Pour moi, il y avait là-dedans beaucoup moins qu'on en a raconté. Lucy Carter est une jolie fille, dans son genre, et s'ils avaient été du même monde, on n'aurait pas jaser. Mais on a cancané... et Carter est allé tout droit chez Mr Abbot pour faire la scène que je viens de vous dire.

Le propos manquait de clarté, mais son sens général était pourtant assez net.

— Je croirais volontiers, dit Luke, que Mr Abbot est homme à apprécier les charmes d'une belle enfant.

— Tous les messieurs sont un peu comme ça, répondit Mrs Pierce. Avec les jeunesses, ils ont le compliment facile. Pour eux, ça ne tire pas à conséquence. Seulement ça fait causer. Surtout dans un petit pays comme ici...

— Un endroit charmant, que le progrès n'a point gâté...

— Tous les artistes qui viennent ici disent ça, mais, moi, je trouve que nous sommes quand même rudement en retard ! On ne construit plus ici, autant dire ! Allez à Ashevale, c'est pas pareil, vous verrez ! Là-bas, au moins, il y a de belles villas, toutes neuves. Des merveilles !

Luke fit remarquer que Wychvyood pouvait s'enorgueillir d'un magnifique institut, de construction toute récente.

— Il paraît qu'il est très beau, dit Mrs Pierce sans enthousiasme. Moi, je veux bien ! Notez que je reconnais que lord Whitfield fait beaucoup pour le pays. Il est plein de bonnes intentions, tout le monde en convient.

Luke sourit.

— Mais ses efforts ne sont pas toujours couronnés de succès ?

— Que voulez-vous, monsieur ? Ce n'est pas un aristocrate, il aura beau faire ! Miss Waynflete est de bonne bourgeoisie. Miss Conway également. Mais lui ? Son père avait sa boutique à deux pas d'ici et ma mère se souvient d'avoir vu le jeune Gordon Ragg servir les clients. Aujourd'hui, il est lord et il est riche, c'est entendu ! N'empêche qu'il sort du peuple ! C'est pas vrai ?

— Incontestablement.

— Je ne devrais pas vous dire ça, étant donné que vous êtes à Ashe Manor pour écrire un livre, à ce qu'il paraît. Mais vous, ce n'est pas pareil ! Vous êtes un cousin de miss Bridget... et nous serons tous bien content quand ce sera elle qui commandera au manoir... Comme faisaient ses parents !

— Bien sûr, dit Luke.

Il sortit là-dessus, un peu précipitamment. Il se le reprocha. Il était à Wychwood pour y mener une enquête, pour y démasquer un assassin. Bridget ne l'intéressait en rien, elle pouvait bien épouser qui elle voulait ! La chose ne le regardait pas.

Tout en marchant il essaya de mettre ses idées en ordre.

« Abbot, songeait-il. Que puis-je retenir contre lui ? Il a été en relation avec trois des victimes : il s'est disputé avec Humbleby, disputé avec Carter, disputé avec Tommy Pierce, et tous trois sont morts. *Quid* d'Amy Gibbs ? Et de cette lettre que le jeune Tommy n'aurait pas dû lire ? N'est-il pas possible qu'il ait su qui l'avait écrite et qu'il ne l'ait pas dit à sa mère ? Pourquoi pas ? Dans ce cas, on peut penser que Abbot aurait jugé indispensable de le réduire au silence. Ce n'est qu'une hypothèse, mais elle ne doit pas être perdue de vue. »

Il pressa le pas, soudain mal à l'aise.

« Ce satané village me tape sur les nerfs. Il semble calme, tranquille, souriant... et, pourtant, on y tue ! À moins que je ne déraile, ce qui est très possible ! Qui sait si la vieille Pinkerton n'était pas tout bonnement une toquée ? Je vois peut-être de sombres drames là où il n'y a que de simples coïncidences !

Il s'arrêta pour jeter un coup d'œil derrière lui ; la rue était là, silencieuse, avec ses maisons paisibles.

— Mais oui, dit-il à mi-voix, ces crimes, je les ai rêvés !

Se remettant en route, il leva les yeux vers Ashe Ridge, la haute colline qui dominait le village. C'était là que se réunissaient les sorcières...

De nouveau, il s'arrêta brusquement. Sur les pentes d'Ashe Ridge, il venait de reconnaître deux silhouettes. C'étaient Bridget et Ellsworthy. Il parlait, avec de grands gestes. Elle l'écoutait, sa chevelure flottant au vent. Longuement, il la regarda, en proie à des sentiments divers qu'il analysait mal.

Il n'était pas loin de penser que Bridget l'avait ensorcelé...

CHAPITRE X

ROSE HUMBLEBY

Entendant du bruit derrière lui, il se retourna vivement, pour se trouver face à face avec une jeune fille. Elle était d'une beauté remarquable, avec de magnifiques cheveux bruns, dont les boucles lui tombaient sur les oreilles, et de grands yeux bleu sombre.

Rougissant, elle dit :

— Mr Fitzwilliam ?

— Lui-même.

— Je m'appelle Rose Humbleby. Bridget m'a dit que... vous connaissiez des gens qui ont connu mon père.

Assez embarrassé, Luke répondit tant bien que mal.

— À vrai dire, ils l'avaient connu jeune homme, bien avant son mariage.

— Ah !

Elle semblait déçue. Pourtant, elle n'abandonna pas la conversation.

— Vous écrirez un livre, je crois ?

— Oui. Sur les superstitions locales.

— C'est très intéressant !

— Peut-être, mais mon bouquin sera terriblement ennuyeux.

— Je suis bien sûre du contraire !

Luke sourit.

— Il y a des gens qui, lorsqu'ils traitent un sujet, ont le génie de le rendre insipide. Malheureusement, je crois bien que je suis de ceux-là !

— Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

— C'est une idée que j'ai. Et plus je vais, plus j'ai la certitude que je ne me trompe pas !

— Et si, au contraire, vous étiez de ceux qui rendent passionnants les sujets les plus inintéressants ?

— Voilà une supposition très bienveillante et je vous remercie de l'avoir faite !

Elle sourit.

— Vous croyez à la sorcellerie ? reprit-elle.

— C'est une question délicate. On peut écrire sur une chose à laquelle on ne croit pas.

— Oui, bien sûr.

Elle ne paraissait pas convaincue. Il reprit :

— Et vous, vous y croyez ?

Elle eut un instant d'hésitation.

— Non, dit-elle enfin. Seulement, je crois qu'il y a des choses qui arrivent en série.

— C'est-à-dire ?

— Je crois qu'il y a des périodes de chance et des périodes de malchance. Il me semble, par exemple, que Wychwood, depuis quelque temps, traverse une mauvaise passe. Mon père est mort, miss Pinkerton s'est fait écraser, le jeune Pierce est tombé d'une fenêtre... Je commence à croire que je déteste Wychwood et qu'*il faut* que je m'en aille !

Elle s'était animée en parlant. Luke la regardait, songeur.

— Vous avez vraiment cette impression ?

— C'est idiot, je sais bien ! Mais qu'y puis-je ? La mort de papa a été si brutale, si soudaine... Ensuite, c'est miss Pinkerton qui est partie. Elle m'avait dit...

Rose Humbleby se tut.

— Qu'est-ce qu'elle vous avait dit ? Je l'avais rencontrée. C'était une charmante petite vieille. Elle me rappelait une tante à moi...

— Vous la connaissiez ?

Le visage de Rose s'éclaira. Elle poursuivit :

— Je l'adorais et elle aimait bien papa. Mais je me demande si elle n'avait pas le don de double vue...

— Pourquoi donc ?

— Parce que, si bizarre que cela puisse vous sembler, on aurait dit qu'elle avait peur qu'il n'arrive quelque chose à papa. Elle semblait redouter pour lui un accident. Le jour où elle est allée à Londres, c'était pareil ! Elle était comme inquiète. Si vous l'aviez vue, vous auriez cru, comme moi, qu'elle *savait* qu'il

allait lui arriver quelque chose. Ça ne vous paraît pas surprenant, ça ?

— On peut avoir un pressentiment. Il n'y a rien de surnaturel là-dedans.

— C'est possible. Quand même, ça m'inquiète...

Luke essaya de la rassurer.

— Il ne faut pas. Tout cela, c'est du passé ! C'est l'avenir qu'il faut regarder !

— Je sais. Seulement, il y a autre chose...

Elle hésita avant d'ajouter :

— Et c'est de votre cousine qu'il s'agit.

— De Bridget ?

— Oui. Miss Pinkerton me posait toutes sortes de questions sur Bridget et je crois que, pour elle aussi, elle redoutait quelque chose...

Luke tourna la tête vers Ashe Ridge, en proie à une angoisse confuse dont il eût été bien en peine de préciser la raison. Bridget était là-haut, seule avec cet Ellsworthy, de qui les longues mains verdâtres avaient quelque chose de cadavérique. Il haussa les épaules. Ellsworthy ! Il rêvait. Le bonhomme était un inoffensif esthète qui s'amusait à jouer à l'antiquaire.

Comme devinant ses pensées. Rose demanda :

— Il vous est sympathique, Mr Ellsworthy ?

— Absolument pas.

— Geoffrey... le docteur Thomas est comme vous, il ne l'aime pas.

— Et vous ?

— Moi, il me fait peur. Vous savez qu'on raconte sur lui des choses horribles ? Il paraît qu'il a organisé une cérémonie étrange dans la prairie des Sorcières. Il avait fait venir de Londres des gens bizarres, des amis à lui... Et Tommy Pierce était dans l'affaire !

— Tommy Pierce ?

— Oui. En surplis et robe rouge !

— Ça s'est passé il y a longtemps ?

— Il y a quelques mois. En mars, si je me souviens bien.

— On dirait que ce Tommy Pierce a été mêlé à tous les événements du village ?

— Il fourrait son nez partout. Il voulait être au courant de tout !

— Je me suis laissé dire que son indiscrétion avait fini par lui jouer de vilains tours.

— C'était un garnement impossible. Il adorait couper les abeilles en deux et attacher des casseroles à la queue des chiens.

— On n'a pas dû le regretter beaucoup !

— Vous pouvez le dire ! Il a bien fait souffrir sa pauvre mère.

— J'ai cru comprendre qu'il lui restait cinq enfants pour la consoler.

— Vous l'avez vue ? Elle parle beaucoup, hein ?

— Je lui ai acheté une boîte de cigarettes et elle m'a raconté l'histoire du village.

Rose hocha la tête.

— C'est ce qu'il y a de terrible dans un endroit comme celui-ci. Tout le monde sait tout sur tout le monde !

— Ne croyez pas ça !

Répondant au regard interrogateur de la jeune fille, Luke ajouta :

— Il n'y a pas un homme sur terre qui sache la vérité entière sur un de ses semblables.

Le visage de Rose s'était assombri. Il ajouta :

— Et c'est vrai même pour nos proches, même pour les gens que nous aimons le mieux !

— Même pour...

Elle n'acheva pas sa phrase.

— Vous devez avoir raison, Mr Fitzwilliam, reprit-elle. Mais vous ne devriez pas dire des choses comme ça...

— Elles vous effraient ?

Elle répondit oui d'un lent mouvement de tête.

— Il faut que je me sauve, dit-elle ensuite. Si vous n'avez rien de mieux à faire, vous ferez certainement plaisir à maman en lui rendant visite. Elle serait si heureuse de voir quelqu'un qui a connu de vieux amis de papa !

Luke la regarda s'éloigner. Elle marchait la tête baissée, comme écrasée par quelque fardeau trop lourd pour ses frêles épaules. Il eût voulu la protéger, la défendre...

La défendre ? Mais contre qui ? Il se posa la question, pour se dire tout aussitôt qu'elle était ridicule. Sans doute, Rose Humbleby avait perdu son père récemment, mais sa mère lui restait et elle était fiancée à un jeune homme parfaitement capable de la protéger, si besoin était. Alors ? Luke se reprocha ses sentiments romanesques. Ils dataient.

Il s'était remis en route, absorbé dans ses pensées, quand, levant la tête, il aperçut Mr Ellsworthy arrivant au bas du sentier qui descendait d'Ashe Ridge. L'homme marchait, les yeux au sol, souriant d'un sourire déplaisant, auquel Luke appliqua sans hésiter l'épithète de diabolique. Luke fit halte et Ellsworthy ne s'avisa de sa présence que lorsqu'il fut à un mètre de lui. Ellsworthy ne le reconnut pas tout de suite, mais le sourire disparut de son visage instantanément. Les bonjours échangés, Luke demanda :

— Vous êtes allé admirer les beautés de la Nature ?

Mr Ellsworthy esquaissa de ses longues mains pâles un geste de défense.

— Grands dieux, non ! J'ai horreur de la Nature ! Elle est sottre et dépourvue d'imagination. Je tiens qu'on ne jouit de la vie que lorsqu'on est parvenu à mettre la Nature à sa véritable place.

— Et comment y arrive-t-on ?

— Par différents moyens. Dans un petit pays charmant comme celui-ci, on peut très bien, Mr Fitzwilliam, se procurer de fort agréables distractions. Question de dons... et de flair. Pour ma part, je profite de l'existence !

— Moi aussi !

— *Mens sana in corpore sano* ? dit Mr Ellsworthy d'un ton ironique. Je ne doute pas que ce ne soit là une de vos maximes favorites.

— Il en est de pires !

— Je vous plains. Rien de plus ennuyeux que la raison. Il faut être fou... Un peu pervers, un peu compliqué, on voit la vie sous un angle tellement plus intéressant !

Luke se contenta de sourire, sans répondre.

— Mais, reprit Ellsworthy, je ne voudrais pas vous retenir ! Je vous laisse. Vous prenez de l'exercice et l'exercice est une excellente chose, on l'apprend dans toutes les écoles !

— Très juste ! dit Luke.

Il salua Ellsworthy d'un mouvement de tête assez sec et reprit sa promenade.

« Il faut, songeait-il, que je me méfie de mon imagination. Cet Ellsworthy, tout bien considéré, n'est qu'un prétentieux imbécile ! »

Il fronça le sourcil. Un prétentieux imbécile ? Alors, que signifiait ce sourire triomphant qu'il lui avait vu, ce sourire qui s'était évanoui d'un coup au moment où le personnage s'était aperçu qu'il n'était pas seul ? Brusquement, Luke pensa à Bridget. Elle avait gravi les pentes d'Ashe Ridge en compagnie d'Ellsworthy. À la descente, il était seul. Inquiet, Luke pressa le pas.

Le soleil, qui s'était montré tandis qu'il parlait avec Rose Humbleby, avait disparu. Le ciel était gris et menaçant, de courtes rafales de vent soufflaient par instants. Luke tourna le coin d'une rue. Il voyait devant lui, à quelque distance, une grande prairie dont on lui avait dit le nom : la prairie des Sorcières. C'était là, d'après la légende, qu'elles s'assemblaient pour le sabbat...

Luke la scruta du regard et se sentit rassuré : il venait d'apercevoir Bridget. Elle était assise, adossée à une roche, la tête dans ses mains. Vivement, il alla à elle.

— Bridget ?

Lentement, elle leva la tête vers lui. L'expression de son visage le frappa. Elle avait l'air égaré de quelqu'un qui, s'arrachant au monde de ses songes, éprouve quelque difficulté à redescendre sur terre.

— Il ne vous est rien arrivé ?

Il avait posé la question presque malgré lui. Elle n'y répondit qu'après de longues secondes.

— Non, dit-elle enfin. Pourquoi me serait-il arrivé quelque chose ?

Il y avait dans la voix comme de l'hostilité.

— Je n'en sais fichtre rien ! s'écria-t-il. J'étais un peu inquiet, voilà tout !

— Pourquoi ?

— Probablement, je pense, parce que je vis dans une atmosphère de drame qui me fait perdre le sens des réalités. Que je ne vous voie pas pendant une heure ou deux et je me figure que je vais vous retrouver dans un fossé, à l'état de cadavre ! Dans les livres, ça se passe comme ça !

— On ne tue jamais l'héroïne.

— Non, mais...

Il s'arrêta juste à temps.

— Qu'alliez-vous dire ? demanda-t-elle.

— Rien.

Il ne pouvait pas répondre autrement. Pouvait-il dire à une belle jeune fille qu'elle n'était pas l'héroïne de l'aventure, qu'elle ne jouait dans celle-ci qu'un tout petit rôle ?

— L'héroïne, reprit-elle, on l'enlève, on la séquestre, on la laisse pour morte ici ou là, elle est toujours en danger, mais on ne la tue pas !

— Et elle ne disparaît même pas !

Il regarda autour de lui.

— Ainsi, dit-il, nous sommes dans la prairie des Sorcières ?

— Exactement.

Souriant, il ajouta :

— Il ne vous manque qu'un manche à balai !

— Vous êtes trop gentil. Mr Ellsworthy m'a dit à peu près la même chose.

— Je viens de le rencontrer.

— Vous lui avez parlé ?

— Oui. Je crois bien qu'il a fait ce qu'il a pu pour m'être désagréable.

— Il y a réussi ?

— Ses méthodes sont assez enfantines...

Après un silence, il reprit :

— C'est un drôle de bonhomme. Il y a des minutes où on se dit qu'il est tout simplement un pauvre type et il y en a d'autres où on se demande s'il n'est pas tout autre chose.

— Vous avez eu cette impression, vous aussi ?

— C'est la vôtre ?

— Oui.

Luke attendit. Elle poursuivit :

— Il y a chez lui quelque chose de bizarre... La nuit dernière, au cours d'une insomnie, j'ai longuement réfléchi à ce qu'il s'est passé ici, me disant que, s'il y a un assassin dans le pays, *je devrais* trouver qui il est... Et je suis arrivée à cette conclusion que s'il existe, cet assassin, *ce ne peut être qu'un fou !*

Songeant aux propos que lui avait tenus le docteur Thomas, Luke dit :

— Vous ne croyez pas qu'un assassin peut être aussi sain d'esprit que nous le sommes, vous et moi ?

— Pas un assassin comme celui-là ! Et c'est justement parce que nous devons avoir affaire à un fou que j'en suis venue à penser à Ellsworthy ! Il est le seul dans le pays à ne pas être... normal. Il est bizarre, ça ne se discute pas !

Luke ne semblait pas convaincu.

— Des gens comme lui, il y en a des masses. Ils sont blasés, poseurs, mais généralement inoffensifs.

— Vous avez remarqué ses mains ? Elles sont horribles !

— C'est mon avis.

— Elles ne sont pas blanches, elles sont vertes !

— Ou, du moins, elles le paraissent. Mais on ne condamne pas quelqu'un sur la couleur de sa peau !

— Je reconnais qu'il faut des preuves.

— Et des preuves, c'est justement ce que nous n'avons pas ! L'assassin est peut-être fou, mais il fait attention à ce qu'il fait. Il est *prudent*.

— J'ai travaillé pour vous.

— Pour moi ?

— Oui. J'ai pensé que je pourrais peut-être tirer quelque chose d'Ellsworthy. J'ai appris quelques petites choses.

— Dites vite !

— J'ai cru comprendre qu'il a un certain nombre d'amis, qui forment avec lui une bande assez peu sympathique. Ils viennent ici de temps à autre, à l'occasion de manifestations plutôt... curieuses.

— Ce qu'on appelle « des orgies sans nom » ?

— En tout cas, des orgies.

— Du genre « messes noires », célébration du culte de Satan et danses obscènes ?

— C'est ce que j'ai cru comprendre.

— J'ai appris quelque chose là-dessus, moi aussi. Je puis vous dire que le jeune Tommy Pierce a assisté à une de ces... cérémonies. Il en était en surplis et robe rouge.

— Ainsi, il était au courant ?

— Sans aucun doute. Et c'est peut-être à cause de cela qu'il est mort.

— Vous voulez dire qu'il aurait parlé ?

— Oui. Ou essayé d'un petit chantage...

Bridget resta silencieuse un instant.

— Évidemment, reprit-elle, tout cela paraît invraisemblable, mais quand on connaît Ellsworthy...

— C'est bien mon avis.

— Nous savons, en tout cas, qu'il aurait pu avoir des raisons de supprimer deux des victimes : Tommy Pierce et Amy Gibbs.

— *Quid* de Carter et de Humbleby ?

— Pour eux, on ne peut encore rien dire.

— Pour Carter, soit. Pour Humbleby, je verrais un mobile, à la rigueur. Comme médecin, il aurait pu s'apercevoir que le type était fou...

— C'est possible, en effet.

Riant, Bridget ajouta :

— Quoi qu'il en soit, j'ai magnifiquement joué la comédie. Il paraît que je suis douée de facultés psychiques peu communes et « on » m'a écoutée avec un intérêt non dissimulé quand j'ai raconté qu'une de mes lointaines aïeules avait failli être brûlée vive comme sorcière. J'ai idée que je serai invitée à la prochaine réunion des Jeux Sataniques...

— Soyez prudente, Bridget, je vous en supplie !

Elle le regarda avec surprise. Se levant, il reprit :

— Je viens de bavarder avec la fille de Humbleby. Nous avons parlé de miss Pinkerton. Elle m'a dit que miss Pinkerton se faisait beaucoup de souci à votre sujet.

Bridget, qui était en train de se mettre debout, s'immobilisa soudain.

- À mon sujet ?
 - C'est ce que m'a dit Rose Humbleby.
 - Elle a dit ça ?
 - Oui.
 - A-t-elle ajouté autre chose ?
 - Non.
 - Vous en êtes sûr ?
 - Absolument.
 - Ah !
 - Miss Pinkerton se tracassait au sujet de Humbleby. *Il est mort.* Nous savons maintenant que vous lui donniez, *vous aussi*, des raisons d'être inquiète...
- Bridget était debout. Riant, elle secoua sa lourde chevelure brune et, coupant la parole à son « cousin » elle dit :
- Rassurez-vous ! Le diable sait veiller sur les siens.

CHAPITRE XI

LA VIE PRIVÉE DU MAJOR HORTON

Luke était assis dans le bureau du directeur de la banque.

— Eh bien ! dit-il, se renversant dans son fauteuil, voilà qui est parfait. Je suis seulement désolé de vous avoir fait perdre un temps que je sais précieux.

Mr Jones, sur la bonne figure ronde duquel voltigeait un sourire, le rassura.

— N'ayez aucun remords, Mr Fitzwilliam ! Vivant dans un endroit retiré, nous sommes toujours heureux d'une visite.

— Le pays est plein d'attrait. Avec ses vieilles traditions, ses croyances...

Mr Jones soupira et dit qu'il était temps que l'instruction fît reculer la superstition, encore vivace dans les campagnes. Luke protesta qu'on faisait peut-être, de nos jours, trop largement crédit à l'instruction. La déclaration surprit Mr Jones et le choqua un peu.

— Lord Whitfield, dit-il, peut être considéré comme le bienfaiteur du village. Se rendant compte de ce qui lui a manqué quand il était enfant, il a décidé que les jeunes d'aujourd'hui bénéficieraient des avantages que la vie lui refusa au départ.

— Ce qui ne l'a pas empêché d'amasser une fortune considérable.

— Il était habile, très habile...

— Et il a eu de la chance !

Le propos avait fait froncer le sourcil à Mr Jones mais Luke poursuivit :

— Car ce qui compte surtout, c'est la chance ! Prenez l'exemple d'un assassin ! Il tue et il n'est pas inquiété. Croyez-

vous qu'il le doive à son habileté ? Pour moi, j'en doute fort. Il le doit à la chance.

Mr Jones convint que c'était vrai dans la plupart des cas.

— Autre exemple, reprit Luke. Carter, ce cabaretier d'ici qui s'est noyé. Il rentrait ivre six soirs par semaine. Jamais d'accident. Une nuit, il fait un faux pas et ce faux pas lui coûte la vie. Malchance...

— Et chance pour d'autres.

— Comment cela ?

— Je songe à sa femme et à sa fille.

— C'est juste !

On frappa à la porte. Un employé entra, qui portait des papiers. Luke lui donna un double spécimen de sa signature et reçut en échange un carnet de chèques qu'il glissa dans la poche de son veston. Se levant, il dit :

— Voilà qui est réglé ! J'ai eu un coup de veine, cette année, au Derby. Vous ne jouez pas ?

Mr Jones avoua en souriant qu'il ne pariait jamais. Son épouse avait des opinions très arrêtées sur l'encouragement de la race chevaline.

— De sorte que vous n'êtes pas allé au Derby ?

— Eh ! non.

— Personne d'ici n'y est allé ?

— Si. Le major Horton, qui est un enragé turfiste. Et, ce jour-là, Mr Abbot se donne congé. Mais je ne crois pas qu'il ait touché le gagnant.

— Bien peu de gens l'avaient joué !

Luke prit congé et, sortant de la banque, alluma une cigarette. Il lui semblait qu'il pouvait rayer le nom de Mr Jones de la liste des suspects : le directeur de la banque n'avait pas bronché aux questions que Luke avait préparées pour l'éprouver, et, enfin, il ne s'était pas absenté le jour du Derby. Malgré cela, Luke estimait n'avoir pas perdu son temps, la conversation lui ayant appris que, ce jour-là, le major Horton et Mr Abbot n'étaient pas à Wychwood. Ils auraient donc pu, l'un comme l'autre, se trouver à Londres au moment où miss Pinkerton se faisait écraser.

Sans soupçonner le docteur Thomas, Luke aurait été assez satisfait de pouvoir affirmer que le médecin était à Wychwood ce jour-là. Il se promit de vérifier le point. Et Ellsworthy ? Était-il à Wychwood le jour du Derby ? Si oui, il y avait moins de chances qu'il pût être l'assassin. À moins que miss Pinkerton n'eût vraiment été victime d'un accident. Mais cela, Luke se refusait à le croire. La mort de la vieille demoiselle arrangerait trop bien les affaires du meurtrier...

Luke monta dans sa voiture, qu'il avait laissée au bord du trottoir, et se rendit au Pipwell's Garage, à l'extrémité de High Street. Il fut reçu par un jeune mécanicien au visage sympathique, encore que semé de taches de rousseur, à qui il expliqua qu'il avait quelques ennuis avec ses bougies. Le capot levé, les deux hommes échangeaient des propos rigoureusement techniques quand, du fond du garage, une voix appela :

— Jim ! Tu veux venir une seconde ?

Le mécanicien s'éclipsa.

Jim. C'était bien Jim Harvey, l'amoureux d'Amy Gibbs. Il revint peu après, s'excusa et, après un nouveau coup d'œil au moteur, expliqua à Luke que la réparation ne pouvait être faite tout de suite. Luke décida de laisser sa voiture au garage. Au moment de partir, sans avoir l'air d'attacher à la question la moindre importance, il demanda au mécanicien s'il avait été heureux au Derby.

— Non, monsieur, répondit Jim. J'avais joué *Clarigold*.

— Les gens qui ont songé à *Jujube II* ne devaient pas être nombreux !

— Forcément, monsieur ! Aucun journal ne l'avait donné...

Luke secoua la tête.

— Aux courses, on perd plus souvent qu'on ne gagne. Vous avez déjà vu courir le Derby ?

— Jamais, monsieur. Je voudrais bien et, cette année, j'avais demandé ma journée pour aller à Epsom avec un prix réduit, mais le patron n'a pas marché. Il faut dire qu'il avait besoin de moi, vu que ce n'était pas le boulot qui manquait ce jour-là...

Luke s'en alla. Jim Harvey, lui aussi, devait disparaître de la liste des suspects. On l'imaginait mal dans le rôle du mystérieux

assassin et ce n'était certainement pas lui qui conduisait le véhicule qui avait renversé miss Pinkerton.

Rentrant par le bord de l'eau, Luke rencontra de nouveau le major Horton, toujours accompagné de ses chiens. Horton salua Luke et, cette fois, l'aborda.

— Vous m'excuserez... Mr Fitzwilliam, je crois ?

— Moi-même.

— Je suis le major Horton... et nous devons nous voir demain à Ashe Manor, miss Conway m'ayant très gentiment invité à venir jouer au tennis. Elle est votre cousine, si je ne me trompe ?

— Exactement.

— Je me disais...

Le major laissa sa phrase en suspens pour s'occuper de deux de ses dogues qui semblaient sur le point de se jeter sur un vague corniaud. Il les rappela :

— Néron ! Auguste ! Ici !

Les bêtes obéirent en grondant. Luke, cependant, caressait Nelly, qui levait vers lui de bons yeux intelligents.

— Elle est très affectueuse, dit le major. Moi, j'adore les bouledogues. J'en ai toujours eu. Je les préfère à toutes les autres races. J'habite à deux pas. Puis-je vous offrir un verre ?

Luke accepta et les deux hommes se remirent en route côte à côte. Le major célébrait la gloire du bouledogue, le plus beau chien du monde, et quand ils arrivèrent à la grille de la villa, Luke n'ignorait rien des prix décernés à Nelly, des triomphes remportés par Néron dans les expositions et de l'injustice dont Auguste avait été victime, le jour où un jury imbécile ne lui avait accordé qu'une mention honorable.

Horton poussa la porte, qui n'était pas fermée, et conduisit Luke dans son bureau sur les murs duquel couraient des rayons chargés de livres. Une odeur de chien flottait dans la pièce. Tandis que le major emplissait les verres, Luke regarda autour de lui. Il remarqua des photos de chiens, des trophées en argent sur la cheminée et sur les meubles, deux fauteuils confortables et fatigués, des magazines, parmi lesquels *Field* et *Country Life*, et, en bonne place, un portrait à l'huile.

— Ma défunte épouse, dit le major. Une femme remarquable... Le visage a du caractère, n'est-ce pas ?

— Beaucoup, déclara Luke avec une conviction suffisante.

Mrs Horton était représentée dans une robe de satin rouge, un bouquet de muguet à la main. Ses cheveux noirs étaient séparés par une raie médiane parfaitement tracée et elle gardait les lèvres serrées l'une contre l'autre. Le regard était d'une froideur glacée.

— Une femme remarquable, répéta le major, présentant un verre à son hôte. Elle est morte il y a un peu plus d'un an. Depuis, je ne suis plus le même.

— Vraiment ? dit Luke, qui ne savait trop que répondre.

Le major désigna les fauteuils du geste.

— Asseyez-vous !

Il donna l'exemple, s'installa dans un fauteuil, avala une gorgée de whisky et reprit :

— Non, je ne suis plus le même...

— Elle vous manque ?

Horton hocha la tête d'un air sombre.

— L'homme a besoin d'une femme pour le stimuler. Si elle vient à disparaître, il se laisse aller, il s'abandonne...

— Mais...

— Mon garçon, je sais ce que je dis ! Je ne prétends pas, notez bien, que le mariage n'est pas dur à supporter au début. Il l'est, incontestablement. On n'a pas l'impression d'être son maître. Seulement, on s'y fait vite. Question de discipline.

Luke se dit que le major semblait envisager le mariage comme une campagne militaire, mais garda sa réflexion pour lui.

— Les femmes ne valent pas cher, poursuivit Horton. D'une façon générale, elles ne sont jamais contentes. Mais, sapristi, il n'y a encore qu'elles pour maintenir un homme en selle !... Vous êtes marié ?

— Non.

— Vous y viendrez !... Et, vous verrez, le mariage a du bon !

— Il est toujours réconfortant d'entendre dire ça, fit remarquer Luke. Surtout à une époque où l'on a le divorce facile...

— Les jeunes d'aujourd'hui m'écœurent ! Ils n'ont aucune force de caractère, aucune endurance.

Le major avait décidément une bien singulière conception de la vie conjugale.

— Remarquez, reprit-il, que Lydia était une femme comme on n'en rencontre pas une sur mille ! Elle savait se faire respecter...

— Ah !

— Elle ne supportait pas qu'on lui manquât. Quand elle vous regardait d'une certaine façon on n'insistait pas ! Ces petites propres à rien qui se prétendent domestiques, bien qu'elles ne sachent rien faire, et qui se permettent toutes les insolences, Lydia les remettait à leur place, comme personne ! Si je vous disais qu'en une seule année nous avons vu se succéder ici quinze domestiques, cuisinières et bonnes ? Quinze !

Luke, qui avait quelque peine à considérer que ce fût là une preuve des capacités de Mrs Horton à diriger une maison, murmura entre ses dents une approbation indistincte.

— Oui, reprit le major, quand elles ne faisaient pas l'affaire, elle les prenait par la peau du cou et les jetait dehors. Allez ouste !

— Et c'était toujours comme ça ?

— Toujours. Sauf quand elles s'en allaient d'elles-mêmes. Alors, elle disait : « Parfait ! Bon débarras ! »

— Excellente formule. Mais cette méthode ne vous a pas parfois mis dans l'embarras ?

Horton eut un haussement d'épaules.

— Bah ! Il m'a fallu quelquefois mettre la main à la pâte. Et après ? Je ne suis pas mauvais cuisinier, je ne crains personne pour allumer un feu et, si je n'adore pas faire la lessive, quand il faut la faire, j'en prends mon parti. Je ne suis pas de ces types qui refusent de donner un coup de main à leur femme... et je dois reconnaître que Lydia ne pouvait rien faire dans son ménage.

— Elle manquait de forces ?

Horton poussa un soupir discret.

— Elle avait une volonté extraordinaire. Jamais elle ne s'avouait vaincue. Et ce qu'elle a pu souffrir, c'est inimaginable !

Les médecins n'ont rien fait pour la soulager. Ces brutes ne comprennent que la douleur physique. Dès qu'une maladie échappe à la classification habituelle, ils sont dépassés ! Et dire qu'il y a des gens, par exemple, pour penser que Humbleby était un bon médecin !

— Ce n'est pas votre avis ?

— Il était ignare. Il ne savait rien des découvertes de ces dernières années et il ne devait jamais avoir entendu parler de neurasthénie. Les oreillons, la grippe, il connaissait. Mais sa science s'arrêtait là ! J'ai fini par avoir avec lui une sévère empoignade. Il ne comprenait rien à la maladie de Lydia, je le lui ai dit sans mâcher mes mots, et il l'a pris fort mal. Il est parti, vexé, en me disant que je ne le reverrais plus et que je pouvais faire appel à un de ses confrères. C'est ce que j'ai fait. Thomas a soigné ma femme.

— Vous le préféreriez à Humbleby ?

— Certainement. Si quelqu'un pouvait sauver Lydia, c'était lui. De fait, durant un certain temps, sa santé s'est améliorée. Puis, brusquement, il y a eu une rechute...

— Elle souffrait beaucoup ?

— Énormément. Si quelqu'un a souffert le martyre, c'est bien elle ! Et elle était soignée par deux infirmières de l'hôpital qui étaient à peu près aussi aimables que des portes de prison ! Pauvre femme !

Le major vida son verre, secoua tristement la tête et poursuivit :

— Ne me parlez pas des infirmières ! Ce sont des êtres qui n'ont pas de cœur. Lydia ne cessait de répéter qu'elles l'empoisonnaient... Les malades ont souvent de ces idées-là, à ce que m'a dit le docteur Thomas... Ce n'était pas vrai, mais ces femmes la détestaient, j'en suis persuadé.

— J'imagine que Mrs Horton avait beaucoup d'amies à Wychwood ?

— Naturellement, répondit le major comme à contrecœur. Whitfield, qui a des serres, lui envoyait du raisin et des pêches, et toutes les vieilles chouettes du village venaient lui tenir compagnie, Honoria Waynflete et Lavinia Pinkerton en tête.

— Miss Pinkerton venait souvent ?

— Oui, une brave femme et elle se faisait beaucoup de souci pour Lydia. Elle voulait savoir quel régime elle suivait, quels médicaments elle prenait. C'était très gentil de sa part, notez bien, mais à la longue bien agaçant !

— Je vous comprends.

— La vérité, poursuit Horton, c'est que nous sommes ici dans un pays où il y a trop de femmes et où on a un mal du diable pour trouver un partenaire pour jouer au golf !

— Pourtant, ce jeune antiquaire...

Le major ricana.

— Lui ? Il ne joue pas au golf. C'est trop rude pour lui !

— Il y a longtemps qu'il habite Wychwood ?

— Il doit y avoir deux ans. Personnellement, je ne peux pas le voir. Mais Lydia, elle, l'aimait assez. Quand il s'agit de juger les hommes, les femmes se trompent souvent. Elle a même insisté pour prendre je ne sais quel remède de charlatan qu'il lui avait recommandé, une saleté présentée dans un flacon de verre rouge, couvert de signes du Zodiaque ! Il paraît que c'était fabriqué avec des herbes cueillies à la pleine lune. Grotesque, hein ? Seulement, ces histoires-là, les femmes les avalent...

Riant, il ajouta :

— Et « avaler » est le mot qui convient !

Changeant le sujet de la conversation, en toute tranquillité, car il était sûr que le major ne s'en apercevrait même pas, Luke dit :

— Que pensez-vous d'Abbot ? C'est un bon juriste ? J'aurais un conseil à lui demander et c'est pourquoi je vous pose la question.

— On le dit assez fort, répondit Hortou, mais je n'en sais pas plus. Nous avons eu une sévère discussion et je ne l'ai pas revu depuis le jour où il est venu ici pour rédiger le testament de ma femme, peu avant qu'elle ne disparût. Je le tiens pour un vaniteux personnage, mais cela ne lui retire rien de ses qualités professionnelles.

— Évidemment. Je croirais volontiers qu'il a mauvais caractère. Il a l'air, d'après ce que j'ai entendu dire, de s'être disputé avec pas mal de gens !

— Il est terriblement susceptible. On dirait qu'il se prend pour Dieu le Père et qu'on lui manque chaque fois qu'on n'est pas de son avis. Vous avez entendu parler de sa dispute avec Humbleby ?

— Ils se sont disputés ?

— Et comment !... Remarquez que cela ne m'a pas étonné ! Humbleby était têtu comme une mule.

— Il a eu une triste fin.

— C'est vrai. Mais pourquoi n'a-t-il pas pris au début les soins élémentaires qui s'imposaient ? L'empoisonnement du sang, c'est dangereux et on le sait ! Quand on se coupe, on badigeonne la blessure avec de la teinture d'iode. C'est ce que je fais ! Simple précaution. Et il était médecin ! Il y a vraiment de quoi rire !

Luke n'en était pas tellement convaincu. Il regarda sa montre et se leva.

— Le déjeuner vous appelle ? dit Horton. Je ne veux pas vous mettre en retard. Je suis ravi d'avoir bavardé avec vous. Il faudra revenir me voir. On m'a dit que vous écriviez un livre. Sur les croyances populaires, les superstitions, je crois ?

— Oui. Je...

Le major ne laissa pas Luke continuer.

— C'est un vaste sujet, sur lequel j'aurais des choses intéressantes à vous dire. Quand j'étais aux Indes...

Luke ne sortit qu'une dizaine de minutes plus tard, après avoir entendu, avec une patience méritoire, quelques-unes des histoires de fakir appartenant au répertoire habituel des officiers en retraite qui ont servi aux colonies. Il ne savait trop quelles conclusions tirer de la conversation. Le major avait l'air de regretter sa femme, tout en étant le premier à reconnaître qu'elle était très autoritaire et de caractère difficile.

Toute la question était de savoir s'il était sincère ou s'il jouait la comédie.

CHAPITRE XII

PASSES D'ARMES

Pour jouer au tennis, on eut, le lendemain, un temps idéal. Lord Whitfield, d'excellente humeur, recevait ses invités avec un visible plaisir. Il fit plusieurs fois allusion à ses humbles origines. Les joueurs étaient huit en tout : lord Whitfield, Bridget, Luke, Rose Humbleby, Mr Abbot, le docteur Thomas, le major Horton et Hetty Jones, une jeune femme rieuse qui était la fille du directeur de la banque.

Pour le second set de l'après-midi, Luke se trouva associé à Bridget pour jouer contre lord Whitfield et Rose Humbleby. Bonne joueuse, possédant un remarquable coup droit, Rose, qui avait triomphé dans maints tournois de comtés, réussit à parer aux déficiences de Whitfield, menant, presque seule, la vie dure à Luke et à Bridget, de qui le tennis était d'une honnête moyenne, sans plus. Ils étaient à trois jeux partout quand Luke, soudain fort brillant et bien secondé par Bridget, plaça quelques balles heureuses, menant bientôt par 5-3.

Sur quoi, lord Whitfield commença à se montrer mauvais perdant. Il refusa une balle incontestablement « bonne », s'éleva contre une faute de pied de Bridget qui n'existait que dans son imagination, bref, se comporta comme un enfant insupportable, avec ce résultat que Bridget, énervée, se mit à commettre maladresse sur maladresse, erreur sur erreur. Les deux équipes se retrouvèrent à égalité et, sur une double faute de Bridget, le set fut perdu.

Elle s'excusa auprès de Luke.

— Désolée ! J'étais désemparée...

C'était assez vrai. Elle avait donné ses derniers coups de raquette comme au hasard, incapable, semblait-il, de reprendre une balle ou de l'envoyer ailleurs que dans le filet. Finalement, lord Whitfield et sa partenaire l'emportèrent par huit jeux à six.

Après une assez longue discussion sur la composition des équipes qui disputeraient le set suivant, Rose Humbleby se retrouva sur le court, associée à Mr Abbot, contre miss Jones et le docteur Thomas.

Épongeant son front en sueur, lord Whitfield, son sourire retrouvé et sa bonne humeur revenue, s'assit à l'ombre, près du major Horton, pour s'entretenir avec lui de la campagne patriotique qu'un de ses journaux venait de commencer dans une série d'articles, intitulée : *L'Angleterre est-elle prête ?*

— Si vous me montriez le potager ? dit Luke à Bridget.

— Le potager ? Pourquoi ?

— J'ai envie de voir des choux.

— Des petits pois ne feraient pas l'affaire ?

— Va pour les petits pois !

Ils gagnèrent le potager, calme et tranquille, derrière les hauts murs qui le protégeaient. Les jardiniers, qui avaient congé le samedi après-midi, étaient absents.

— Voici vos petits pois ! dit Bridget.

Luke ne leur accorda même pas un regard.

— Pourquoi diable leur avez-vous abandonné ce set ? demanda-t-il.

Elle haussa les sourcils de façon à peine perceptible.

— Je suis navrée. Je ne savais plus ce que je faisais. D'ailleurs, je joue très mal.

— Pas si mal que ça ! Cette double faute n'aurait pas trompé un enfant de dix ans et vous avez raté des balles vraiment trop faciles.

— C'est bien la preuve que je joue très mal. Si je jouais mieux, vous n'auriez rien vu ! Mais il suffit que je veuille mettre une balle dehors pour qu'elle arrive juste sur la ligne et que tout reste à recommencer !

— Ainsi, vous reconnaissez...

— Évidemment, mon cher Watson !

— Mais pourquoi ?

— Non moins évident, j'aurais cru. Gordon n'aime pas perdre.

— Vraiment ? Et si, par hasard, j'avais voulu gagner, moi ?

— Ce n'est pas du tout pareil.

— Je ne comprends pas.

— C'est tout simple. Il est de bonne politique de ne pas indisposer qui représente pour vous le vivre et le couvert Gordon, pour moi, c'est le vivre et le couvert. Voilà !

Luke prit une longue inspiration, puis il explosa.

— Mais pourquoi fichtre allez-vous épouser cet absurde petit bonhomme ?

Elle sourit.

— Parce que, tant que je serai sa secrétaire, je gagnerai six livres sterling par semaine, alors que ma situation sera toute différente quand je serai sa femme. Il me reconnaîtra une fortune personnelle de cent mille livres et j'aurai des perles, des diamants, des bijoux et des avantages, divers et multiples, dont je vous épargnerai l'énumération.

— Avec, aussi, des obligations nouvelles.

— Ne pensez-vous pas, dit-elle d'un ton calme, que vous faites un monde d'une chose à la vérité toute simple ? Je ne serai pas l'esclave de Gordon, rassurez-vous ! Comme vous avez dû vous en rendre compte, Gordon est un grand enfant. Ce qu'il lui faut, c'est moins une épouse qu'une mère. Malheureusement, il a perdu la sienne quand il avait quatre ans. Aujourd'hui, il a besoin d'avoir près de lui quelqu'un devant qui faire l'important, quelqu'un qui lui répétera qu'il est un homme de valeur, quelqu'un, enfin, qui consentira à écouter, à longueur de jour, lord Whitfield traiter de son sujet favori : lord Whitfield.

— Vous êtes sévère !

— J'ai les pieds sur terre, voilà tout. Je vois les choses comme elles sont. Je suis une jeune femme assez intelligente, pas très jolie et sans fortune. J'entends rester honnête. Ma vie avec Gordon, quand je serai sa femme, ne différera guère de celle que je mène près de lui actuellement. Je ne lui donne pas un an pour oublier de m'embrasser avant d'aller se coucher. La seule différence sensible, ce sera mes appointements.

Ils se regardèrent, comme se défiant des yeux. Bridget ricana.

— Allez-y ! Faites-moi de la morale ! Tous ces vieux clichés bourgeois que vous avez sur le bout de la langue, libérez-les ! Dites-moi que je me vends ! C'est bien comme ça qu'on dit ?

— Vous êtes cynique.

— Ça vaut mieux que d'être folle !

— Vous croyez ?

— J'ai des raisons d'en être sûre.

— Vous m'étonnez.

— C'est pourtant comme ça ! Folle d'un homme, je l'ai été ! Vous n'avez pas connu Johnnie Cornish ? J'ai été sa fiancée pendant trois ans. Je l'adorais. À en avoir mal. En fin de compte, il m'a gentiment laissé tomber pour épouser une veuve sur le retour, qui possédait trois mentons et trente mille livres sterling de rentes. Une expérience comme celle-là, ça vous guérit des romans d'amour !

Un silence suivit, long et pesant. Bridge ! le rompit.

— J'espère, dit-elle d'une voix assez mal assurée, que vous comprenez maintenant que vous n'aviez pas le droit de me parler comme vous l'avez fait. Vous êtes l'hôte de Gordon ! Vous devez le respecter.

Luke s'était ressaisi.

— Vous vous servez de clichés, vous aussi ?

Elle rougit.

— Cliché ou non, c'est la vérité.

— J'en doute. Ce que j'ai dit, j'avais le droit de le dire.

— C'est faux !

Il la regarda. Il était très pâle.

— Ce droit, *je l'ai*. J'ai le droit de m'intéresser à vous jusqu'à... Comment avez-vous dit ?... Jusqu'à en avoir mal.

Elle recula d'un pas.

— C'est drôle, hein ? Vous devriez rire ! Je viens ici pour chercher je ne sais quel assassin, je vous rencontre et il n'en faut pas plus pour que je tombe amoureux de vous ! Ridicule, n'est-ce pas ? Vous m'avez ensorcelé ! Ça ne s'explique pas, ça se constate. Il me semble que si vous me disiez de me transformer en grenouille, deux secondes plus tard, vous me verriez sautiller dans l'herbe, devenu grenouille bel et bien !

Il se rapprocha d'elle.

— Je vous aime, Bridget Conway, plus que je ne saurais le dire. Et, vous aimant plus que je ne saurais dire, je ne puis vous voir de gaieté de cœur prête à épouser un prétentieux pot à tabac qui pique une colère quand il perd un set au tennis !

— Et que voulez-vous donc que je fasse ?

— Je vous suggérerais bien de m'épouser, mais j'ai idée que ça vous ferait rire.

— Vous n'êtes pas sot.

— Compris. Maintenant que nous savons où nous en sommes, si nous retournions vers le court ? Peut-être aurai-je la chance, cette fois, de trouver une partenaire qui jouera pour gagner !

— Encore ! dit-elle en riant. Je finirai par croire que vous êtes aussi mauvais perdant que Gordon.

Il lui posa les deux mains sur les épaules.

— Vous êtes terrible. Bridget !

— Je crois bien, Luke, que, malgré votre grande passion pour moi, je ne vous suis guère sympathique.

— Je vous déteste.

Elle le regarda dans les yeux.

— Quand vous êtes rentré en Angleterre, vous aviez l'intention de vous marier ?

— Oui.

— Mais pas avec quelqu'un comme moi ?

— Certainement pas !

— Je vous crois. La jeune fille qu'il vous faut, je la vois.

— Vous êtes très forte.

— Il vous faut une bonne petite fille, très Anglaise, aimant la campagne et les animaux... Vous devez vous la représenter vêtue de tweed et assise près d'un feu de bois, dans une grande salle rustique...

— Le tableau ne me déplaît pas.

— J'en suis bien sûre. Nous retournons au tennis ? On vous donnera Rose Humbleby comme partenaire. Avec elle, vous avez gagné d'avance.

— Étant vieux jeu, je ne réponds pas. Je veux vous laisser le dernier mot.

Ils se regardèrent un moment encore, sans parler, puis lentement Luke retira ses mains des épaules de Bridget. Ils sentaient l'un comme l'autre, le sentiment qu'ils n'avaient pas tout dit, mais les mots qui eussent pu être dits, aucun d'eux ne les prononça.

— Allons ! dit Bridget.

Ils rejoignirent les autres comme le set s'achevait. Rose, fatiguée, ne voulant absolument pas en jouer un autre, Bridget dut renoncer à l'associer à Luke pour une rencontre qui les eût opposés à une équipe formée par miss Jones et le major Horton. On se contenta finalement d'un double-messieurs.

Après quoi, on prit le thé. Conversant avec le docteur Thomas, lord Whitfield, pénétré de son importance, lui dit avoir été prodigieusement intéressé par une récente visite qu'il avait faite aux laboratoires Wellerman-Kreitz.

— Ces gens-là, expliqua-t-il, poursuivent des recherches qu'on peut considérer comme capitales pour l'avenir de l'humanité et j'ai à cœur de me tenir au courant de leurs dernières découvertes. Responsable devant ma propre conscience de tout ce qui s'imprime dans mes journaux, je n'oublie pas que l'âge que nous vivons est celui de la Science. Il faut qu'elle pénètre les masses !

Le docteur Thomas eut un discret haussement des épaules.

— Un peu de science peut faire beaucoup de mal !

— La science doit être dans tous les foyers, répliqua lord Whitfield. C'est par Wellerman en personne que j'ai été piloté dans les laboratoires. Je l'avais supplié de me confier à un de ses sous-fifres, mais il n'a rien voulu entendre.

— C'est bien normal ! dit Luke.

Lord Whitfield le remercia d'un sourire.

— Il m'a tout expliqué, poursuivit-il. Les bouillons de culture, les sérums tout... Et il a consenti à écrire lui-même le premier article de la série.

— Il paraît, dit Mrs Anstruther, que, pour leurs expériences, ils se servent de cochons d'Inde. Je trouve ça inadmissible. Bien sûr, ce serait pis encore s'ils prenaient des chiens ou des chats...

— Les types qui martyrisent les chiens, déclara le major d'une voix ferme, on devrait les fusiller !

Mr Abbot protesta.

— Je finirai par croire, Horton, que vous accordez plus de prix à la vie d'un chien qu'à celle d'un homme !

— Vous ne vous tromperiez pas ! lança le major. Le chien ne trahit pas, lui.

— Mais il est très capable de vous planter ses crocs dans le mollet ! répliqua Mr Abbot. Vous ne me démentirez pas !

— Certainement pas. Les chiens savent à qui ils ont affaire.

— Vous ai-je dit qu'un des vôtres a failli m'accrocher la semaine dernière ?

— Cela confirme ce que je viens de dire !

Bridget jugea qu'il était urgent d'intervenir.

— Si nous nous remettions au tennis ? dit-elle.

On joua quelques sets encore. Quand on fut sur le point de se séparer. Luke s'offrit à reconduire Rose Humbleby chez elle.

— Je porterai votre raquette. Vous n'avez pas de voiture, n'est-ce pas ?

— Non, mais j'habite tout près d'ici.

— Je serai content de marcher un peu.

Ils se mirent en route, cheminant en silence pendant une partie du trajet. Puis. Rose dit des choses sans importance. Elle n'obtint de Luke que de brèves réponses, mais fit semblant de ne pas s'en apercevoir.

— Je me sens mieux, dit-il, quand ils arrivèrent devant chez elle.

Elle s'étonna.

— Mieux ? Ça n'allait pas, tout à l'heure ?

— C'est gentil à vous de prétendre que vous n'avez rien remarqué... J'étais, je l'avoue, de méchante humeur... et vous m'avez exorcisé. C'est drôle, j'ai comme l'impression que je sors d'un nuage noir et que je suis maintenant en plein soleil !

— Vous ne vous trompez pas. Le ciel était gris quand nous avons quitté Ashe Manor et le soleil est revenu.

— Alors, c'est vrai au propre aussi bien qu'au figuré. Le monde a du bon !

— Bien sûr !

— Me permettriez-vous une impertinence, miss Humbleby ?

— Vous pourriez en commettre une ?

— Et je le prouve ! Puisque vous me l'autorisez, je vous dirai donc que le docteur Thomas est un heureux mortel.

Rose sourit, en rougissant discrètement.

— On vous a raconté ?

— C'était un secret ? Je suis désolé...

— Rassurez-vous ! Ici, il ne peut pas y avoir de secret.

— Alors, c'est vrai ? Vous êtes fiancés ?

— Oui. Seulement, nous ne l'annonçons pas encore officiellement. Vous comprenez, papa était contre ce mariage. Alors, nous préférons attendre un peu. Sa mort est si récente encore...

— Il désapprouvait votre projet ?

— Oui... et non ! Enfin, ça revenait au même !

— Il vous trouvait trop jeune ?

— C'est ce qu'il disait.

— Mais vous pensez que ce n'était pas là la vraie raison de son attitude ?

Elle baissa le front.

— Oui. En réalité, je crois... qu'il n'aimait pas Geoffrey.

— Leurs caractères s'opposaient ?

— Oui. Mon cher papa était le meilleur des hommes, mais il avait des idées préconçues...

— Et, vous chérissant, il aurait bien voulu ne pas vous perdre ?

— Oui.

Elle avait dit le mot à voix très basse, comme à regret. Il insista.

— Il était plus net que cela ? Il ne voulait absolument pas que vous épousiez le docteur Thomas ?

— Exactement. Ils étaient si différents l'un de l'autre, papa et Geoffrey ! Comment auraient-ils pu s'entendre ? Geoffrey a fait preuve de beaucoup de patience, de beaucoup de compréhension, mais, sentant que papa lui était hostile, il était avec lui de plus en plus réservé, de plus en plus lointain. De sorte que papa n'a jamais pu l'apprécier...

— Les préventions qu'on a contre quelqu'un sont parfois bien difficiles à vaincre.

— Mais l'attitude de papa était insensée !

- Il ne la justifiait pas ?
- Comment aurait-il pu ? Il n'avait rien contre Geoffrey. Tout ce qu'il pouvait dire, c'était qu'il ne l'aimait pas !
- « Je ne vous aime pas, docteur Fell. Pourquoi ? Je ne saurais le dire ! »
- Voilà !
- Il n'avait rien à lui reprocher de précis ? Geoffrey ne boit pas ? Il ne joue pas aux courses ?
- Geoffrey ? Je vous parierais qu'il ne sait même pas qui a gagné le Derby !
- C'est amusant, ce que vous dites là ! Parce que j'aurais juré avoir rencontré le docteur Thomas à Epsom, le jour du Derby.
- Pendant un très court instant, il se reprocha la phrase qu'il venait de prononcer. N'avait-il pas dit devant Rose qu'il était rentré en Angleterre le jour même du Derby ? La réponse de la jeune fille le rassura.
- Vous ne pouvez pas l'avoir vu à Epsom, car il a passé cette journée-là presque tout entière à Ashevale ! Un accouchement difficile...
- Vous avez une jolie mémoire !
- Elle rit.
- Ne croyez pas ça ! Je me souviens du fait simplement parce qu'il m'a dit que la sage-femme avait donné le surnom de « Jujube » à ce bébé si peu pressé de faire son entrée en ce monde. Au surplus, je vous le répète, Geoffrey ne va jamais aux courses. Il s'y ennuerait à périr !
- Sur un autre ton, elle ajouta :
- Vous ne voulez pas entrer un instant ? Maman serait heureuse de vous connaître.
- Si vous en êtes sûre...
- Mrs Humbleby se tenait dans un petit salon, à cette heure de la journée déjà plongé dans une demi-obscurité. Elle était assise dans un fauteuil. Rose lui présenta Luke et quitta la pièce.
- Je suis contente de vous voir. Mr Fitzwilliam, dit Mrs Humbleby. Il paraît que vous avez des amis qui ont connu mon mari autrefois ?
- En effet.

Il avait répondu d'une voix mal assurée, furieux contre lui-même de se trouver dans la nécessité de mentir à la pauvre femme.

— Je regrette que vous ne l'ayez jamais rencontré, poursuivit-elle. C'était un brave homme et un bon médecin. Des malades que les autres avaient abandonnés, sous prétexte que leur cas était désespéré, il les a sauvés par la seule force de sa personnalité.

Le ton était sans passion, mais Luke, qui ne pouvait voir les traits du visage de Mrs Humbleby, sentait que ce calme n'était qu'apparence.

— On m'a beaucoup parlé de lui depuis mon arrivée ici, dit-il d'une voix douce, et je sais tout le bien qu'on pense de lui.

Elle dit, d'une façon très inattendue :

— Le monde est mauvais. Mr Fitzwilliam. Vous le savez ?

— C'est très possible, répondit-il, un peu surpris.

Elle rectifia :

— Ce n'est pas possible, *c'est certain* ! Il faut le savoir, car c'est très important. La méchanceté rôde... et il faut être prêt à la combattre. John l'était. Parce qu'il savait *lui*, que le monde est mauvais. Et il était du côté du bien...

— J'en suis persuadé, dit Luke.

— Il savait toute la méchanceté qu'il y a *dans ce village*, il savait...

Elle s'interrompit brusquement, fondant en larmes.

— Je suis navré...

Luke n'alla pas plus loin. Mrs Humbleby s'était reprise aussi rapidement qu'elle avait fléchi.

— Pardonnez-moi ! dit-elle, lui prenant la main. Revenez me voir durant votre séjour parmi nous. Cela fera du bien à Rose. Elle a beaucoup de sympathie pour vous.

— Je la tiens pour la plus charmante jeune fille que j'aie rencontrée depuis longtemps.

— Elle est très gentille avec moi.

— Le docteur Thomas a de la chance.

— Oui.

Mrs Humbleby retira sa main. D'une voix blanche, elle ajouta :

— Enfin... Je ne sais pas. C'est si compliqué !

Sur le chemin du retour. Luke réfléchit aux conversations qu'il avait eues dans l'après-midi.

Le docteur Thomas s'était absenté de Wychwood durant la majeure partie de la journée du Derby. Il avait une voiture et Wychwood n'était qu'à trente-cinq milles de Londres. Il prétendait s'être ce jour-là occupé d'un accouchement difficile. La chose devait être aisément vérifiée.

Mrs Humbleby avait appuyé sur les mots quand elle avait dit que la méchanceté rôdait à Wychwood. Était-ce avec intention et à quoi, ou à qui, faisait-elle allusion ?

Luke évita de s'interroger sur Bridget, mais, quand il arriva à Ashe Manor, il était plus que jamais résolu à poursuivre son enquête.

CHAPITRE XIII

MISS WAYNFLETE PARLE

Luke, le lendemain, prit une décision. Il ne pouvait pas indéfiniment mener son enquête sans en avoir l'air et le moment était venu, lui semblait-il, où il devait cesser de jouer la comédie du monsieur qui a un livre à écrire. Il ne cacherait plus qu'il était venu à Wychwood pour des raisons très précises, et il dirait lesquelles.

Pour commencer, il rendrait visite à Honoria Waynflete. Non seulement parce qu'elle lui avait fait une bonne impression, mais parce qu'il lui semblait très possible qu'elle détînt des renseignements qui pourraient lui servir. Il pensait qu'elle lui avait dit *ce qu'elle savait* et il espérait qu'elle se laisserait convaincre de lui dire *ce qu'elle pensait*. Il avait comme une idée qu'elle ne devait pas être loin d'avoir deviné la vérité.

Il se rendit chez elle après la messe. Miss Waynflete le reçut de façon assez cérémonieuse, mais sans paraître trop surprise de le voir. Quand il la vit assise en face de lui, les mains croisées sur son giron et le regard paisible, il n'éprouva pas le moindre embarras à lui exposer l'objet de sa visite.

— J'imagine, miss Waynflete, que vous avez deviné que je ne suis pas venu ici dans l'intention d'écrire un livre sur les superstitions locales ?

Elle répondit d'un mouvement de tête et, attentive, attendit la suite.

Luke n'avait pas l'intention de tout lui raconter. Miss Waynflete était peut-être discrète, mais une vieille fille peut ne pas résister à la tentation de faire part à ses meilleures amies d'une nouvelle qui les surprendra. Luke s'en tint donc à une partie seulement de la vérité.

— Je suis ici, déclara-t-il, pour enquêter sur les circonstances de la mort d'Amy Gibbs.

— Dois-je comprendre que vous êtes de la police ?

— Certainement pas !

Un soupçon d'ironie dans la voix, il ajouta :

— Je suis ce personnage bien connu dans les romans policiers, le détective privé.

Miss Waynflete ne sourit pas.

— Et c'est Bridget Conway qui a fait appel à vos services ?

Luke eut un instant d'hésitation. Finalement, il répondit affirmativement. À moins de tout raconter, depuis sa rencontre avec la pauvre miss Pinkerton, il n'avait pas d'autre moyen d'expliquer raisonnablement sa présence. Miss Waynflete poursuivit :

— Bridget est une fille qui sait prendre des décisions et je l'admire beaucoup. À sa place, *moi*, j'aurais tergiversé, parce que me méfiant de mon propre jugement. Quand on n'est pas sûr d'une chose, il est bien risqué d'agir !

— Mais, dans le cas présent, il y a bien une certitude. C'est votre avis ?

— À franchement parler. Mr Fitzwilliam, non. Comment affirmer quand on ne sait rien de positif ? Quand on vit dans la solitude, voyant peu de monde, n'a-t-on pas parfois une certaine tendance à dramatiser et à imaginer des choses qui ne reposent sur rien ?

Luke en convint, ajoutant toutefois :

— Pourtant, votre conviction intime...

Il n'acheva pas sa phrase.

— Vous ne croyez pas que cette conversation est un peu confuse ? dit miss Waynflete.

Luke sourit.

— Vous préférez que je parle clairement ? Volontiers. Vous êtes bien d'avis que la jeune Amy Gibbs a été assassinée.

Le dernier mot parut choquer miss Waynflete.

— J'avoue, dit-elle, qu'elle est morte dans des circonstances qu'on peut trouver singulières.

Luke insista, patiemment.

— Vous ne croyez pas à une mort naturelle ?

— Non.

— Non plus qu'à un accident ?

— Un accident ? Très improbable.
— Ni à un suicide ?
— Absolument pas.
— Par conséquent, dit Luke de sa voix la plus douce, vous croyez bien à un assassinat.

Après un court instant de réflexion, miss Waynflete prononça un « oui » définitif.

— Parfait ! reprit Luke. Nous pouvons continuer.

Miss Waynflete tenait pourtant à préciser qu'elle n'était sûre de rien.

— Ma conviction est faite, expliqua-t-elle, mais rien ne *prouve* qu'elle soit fondée.

— Nous sommes bien d'accord, répondit Luke, et notre conversation n'a rien d'officiel. Il ne s'agit que d'hypothèses, peut-être controuvées. Nous *pensons* qu'Amy Gibbs a été assassinée. À votre avis, qui l'aurait tuée ?

Miss Waynflete exprima d'un geste son ignorance. Elle paraissait très émue.

— Quelqu'un, reprit Luke, avait-il intérêt à la faire disparaître ?

— Je crois, répondit miss Waynflete d'une voix lente, qu'elle s'était disputée avec Jim Harvey, un mécanicien à qui elle était plus ou moins fiancée. Les journaux racontent souvent d'horribles crimes commis par des jeunes gens qui s'imaginent avoir des griefs contre la personne qu'ils aiment le plus au monde, mais je ne vois pas Jim dans le personnage de l'assassin.

Luke approuva d'un mouvement de tête.

— D'ailleurs, poursuivit miss Waynflete, s'il l'avait tuée, il s'y serait pris autrement. S'introduire dans la chambre d'une jeune femme par la fenêtre et remplacer un flacon de sirop par un autre contenant du poison, voilà qui ne me paraît pas...

Elle hésitait. Luke vint à son secours.

— Le fait d'un amoureux jaloux ? acheva-t-il. Je suis de votre avis et nous pouvons, je crois, rayer Jim Harvey de la liste des suspects. Amy a été assassinée par quelqu'un qui voulait se débarrasser d'elle et qui s'est arrangé pour qu'elle parût s'être

tuée par accident. Ce quelqu'un, vous ne voyez pas qui il pourrait être ?

— Franchement, non !

— Vraiment ?

— Oui, vraiment non.

— Ce « non », donné comme à regret, ne satisfaisait pas Luke pleinement. Il reprit :

— Vous ne voyez pas quelqu'un qui aurait eu une raison de la tuer ?

— Non.

Le « non », cette fois, était catégorique.

— Elle avait été, je crois, au service de différentes personnes ? dit Luke.

— Elle avait été durant un an chez les Horton avant d'entrer chez lord Whitfield.

— Bien, dit Luke. Nous pouvons faire le point. Quelqu'un voulait supprimer Amy Gibbs. D'après ce que nous savons, nous pouvons supposer que ce quelqu'un était un homme, vraisemblablement d'un certain âge déjà, puisqu'il a choisi comme poison une peinture pour chapeau que les jeunes générations n'emploient plus guère, et aussi que ce quelqu'un devait être en bonne condition physique, puisqu'il a dû se livrer à toute une gymnastique pour s'introduire par la fenêtre dans la chambre d'Amy. Vous êtes d'accord sur tout cela ?

— Absolument.

— Cette escalade, j'aimerais la faire moi-même. Cela vous ennuierait ?

— Pas le moins du monde !

Miss Waynflete conduisit Luke sur le derrière de la villa. Il ne lui fallut qu'un petit effort pour se hisser sur le toit de la remise et un autre, pas bien considérable, lui non plus, pour atteindre le bord de la fenêtre et finalement sauter dans la chambre qui avait été celle d'Amy. S'essuyant les mains avec son mouchoir, il rejoignit ensuite miss Waynflete.

— C'est plus facile qu'il ne semble, dit-il. Il n'y avait pas de traces sur le bord de la fenêtre, pas d'empreintes ?

Miss Waynflete secoua la tête.

— Je ne crois pas. Naturellement, cette escalade, un agent l’a faite avant vous.

— De sorte que les traces, s’il y en avait, ont été brouillées par les siennes ! La police fait décidément tout ce qu’elle peut pour aider les criminels. Enfin !

Ils rentrèrent dans la maison. Luke demanda à miss Waynflete si Amy Gibbs avait le sommeil lourd. La vieille fille eut un sourire pincé.

— Le matin, il n’y avait pas moyen de la tirer du lit. Il me fallait parfois tambouriner sur sa porte pendant un temps interminable et l’appeler dix fois pour obtenir d’elle une réponse. Mais, comme dit le proverbe, il n’est pire sourd que celui qui ne veut entendre !

— Très juste, dit Luke. Passons à un autre problème : *le mobile*. Commençons par celui qui se présente tout de suite à l’esprit. Croyez-vous, miss Waynflete, qu’il y avait quelque chose entre Amy et Ellsworthy ? C’est seulement, remarquez-le, *une opinion* que je vous demande.

— Alors, je dirais que *je le croirais* volontiers.

— Et pensez-vous que la jeune Amy aurait pu vouloir essayer d’un petit chantage ?

— Ça ne me surprendrait pas.

— Au moment de sa mort, avait-elle de l’argent ?

Miss Waynflete réfléchit.

— Je ne crois pas. Si elle en avait eu plus que d’habitude, j’en aurais entendu parler.

— Elle ne s’est pas livrée à des dépenses extravagantes ?

— Pas que je sache.

— Tout cela irait plutôt contre notre hypothèse. Généralement, la victime d’un chantage paie une fois ou deux avant de recourir aux moyens extrêmes. Deuxième hypothèse : Amy *savait* quelque chose.

— Mais quoi ?

— Elle aurait pu savoir quelque chose qui risquât de mettre quelqu’un de Wychwood en fâcheuse posture. Elle avait servi dans diverses maisons. Elle aurait pu apprendre quelque chose qui eût été ennuyeux pour Mr Abbot, par exemple.

— Pourquoi pour Mr Abbot ?

— Ou pour le docteur Thomas, dit vivement Luke. Une négligence, une faute professionnelle...

— Mais...

Miss Waynflete laissant sa phrase en suspens, Luke reprit :

— Vous m'avez dit, je crois, qu'elle travaillait chez les Horton au moment de la mort de Mrs Horton ?

Miss Waynflete ne répondit pas tout de suite.

— Voudriez-vous m'expliquer, dit-elle enfin, pourquoi vous voulez mêler les Horton à cette histoire ? Il y a plus d'un an que Mrs Horton est morte.

— Mais, à cette époque-là, Amy était bien à son service ?

— Oui, mais qu'est-ce que les Horton auraient à voir avec son décès à elle ?

— Je n'en sais rien. Je me le demande, voilà tout. Mrs Horton est morte d'une maladie d'estomac, je crois ?

— Oui.

— Sa mort a été une surprise ?

— Pour moi, oui, dit lentement miss Waynflete. Elle allait mieux, elle paraissait se rétablir et, brusquement, elle a eu une rechute et elle est morte.

— Le docteur Thomas s'attendait à l'événement ?

— Je ne crois pas. Vraisemblablement, non.

— Et les infirmières ?

— Quand on connaît les hôpitaux, on sait que les infirmières ne s'étonnent jamais de voir arriver le pire. C'est la guérison qui les étonne.

— En tout cas, vous, cette mort, vous ne l'attendiez pas ?

— Certainement pas ! J'avais vu Mrs Horton la veille, elle semblait mieux se porter et elle était de bonne humeur.

— Que disait-elle de sa maladie ?

— Elle se plaignait d'être empoisonnée lentement par ses infirmières. Elle en avait fait renvoyer une, mais elle prétendait que les deux qui la soignaient ne valaient pas mieux.

— Vous n'avez pas pris ces propos au sérieux ?

— Non. Je les ai mis sur le compte de son état... Et puis, Mrs Horton voyait le mal partout et, on peut le dire bien qu'elle ne soit plus, elle aimait se donner de l'importance. Aucun médecin ne comprenait rien à ses maux, elle souffrait d'une maladie que

personne n'avait jamais eue avant elle et « on » voulait la supprimer.

D'une voix qu'il voulait indifférente, Luke demanda :

— Elle n'a jamais supposé que c'était son mari qui voulait se débarrasser d'elle ?

— Oh ! non. Jamais cette idée-là ne lui est venue. Serait-ce votre opinion, à vous ?

— On a déjà vu des maris assassiner leur épouse, répondit Luke, et, si j'en crois ce qu'on m'a raconté, Mrs Horton était de ces femmes qu'on peut souhaiter de voir mortes. De plus, elle laissait un héritage assez coquet.

— C'est exact.

— Alors, votre opinion, miss Waynflete ?

— Mon opinion ?

Pesant ses mots, elle dit d'une voix tranquille :

— À mon avis, le major Horton adorait sa femme et jamais il n'a songé à la faire disparaître.

Luke regarda miss Waynflete bien dans les yeux. Elle ne baissa pas les paupières.

— Vous devez avoir raison, dit-il. S'il en avait été autrement, sans doute le sauriez-vous.

Miss Waynflete se permit un sourire.

— Vous reconnaissez aux femmes des facultés d'observation ?

— Je pense bien ! s'écria Luke. J'imagine que miss Pinkerton aurait été là-dessus du même avis que vous ?

— Je ne me souviens pas d'avoir jamais entendu Lavinia exprimer une opinion.

— Que pensait-elle d'Amy Gibbs ?

Miss Waynflete plissa le front, comme rappelant ses souvenirs.

— Difficile à dire. Lavinia avait une idée assez curieuse...

— Et laquelle ?

— Elle pensait qu'il se tramait à Wychwood quelque chose d'étrange.

— C'est ainsi qu'elle croyait que la chute mortelle de Tommy Pierce avait été provoquée par quelqu'un ?

Miss Waynflete regarda Luke avec stupeur.

— Comment avez-vous appris cela, Mr Fitzwilliam ?

— Elle me l'a dit elle-même. Ou, plutôt, elle me l'a laissé entendre.

Vivement intéressée, une roseur aux joues, Mrs Waynflete se pencha vers Luke pour demander :

— Quand vous a-t-elle dit cela ?

— Le jour même de sa mort. J'ai fait le voyage de Londres avec elle.

— Que vous a-t-elle dit exactement ?

— Qu'on mourait trop à Wychwood. Elle m'a parlé d'Amy Gibbs, de Tommy Pierce et de Carter, et elle m'a dit que Humbleby serait le premier à partir.

Miss Waynflete inclina lentement la tête.

— Accusait-elle quelqu'un ?

— Elle m'a parlé d'un homme au regard singulier. Un regard qui, disait-elle, ne trompait pas. Elle l'avait remarqué, ce regard, alors que l'homme en question s'entretenait avec Humbleby et c'est pourquoi elle voyait en Humbleby la prochaine victime.

— Elle voyait juste, dit miss Waynflete à voix basse. Mon Dieu ! mon Dieu !

— Cet homme, reprit Luke, qui était-il ? Voyons, miss Waynflete, vous *devez* le savoir !

— Je l'ignore. Elle ne me l'a pas dit.

— Mais vous pouvez le deviner ! Vous devez bien savoir à qui elle pensait !

Miss Waynflete baissa la tête. Il insista :

— Dites-le-moi.

Elle répondit d'une voix ferme :

— Non. Vous me demandez l'impossible ! Vous me demandez de *deviner* à qui *pouvait* songer une de mes amies *qui est morte*. Et il s'agit d'accuser quelqu'un. C'est une responsabilité que je ne prendrai pas.

— Mais c'est simplement une opinion que je vous demande !

Miss Waynflete ne se laissa pas fléchir.

— Je n'ai pas l'ombre d'un commencement de preuve. Lavinia *ne m'a rien dit*. Je puis *penser* qu'elle songeait à quelqu'un, mais je puis *me tromper* du tout au tout. Auquel cas je vous lancerais sur une fausse piste, ce qui pourrait être gros

de conséquences fâcheuses. Il serait de ma part déloyal de mentionner *un nom*. Je vous le répète, je puis me tromper... et il est même *très probable que je me trompe*.

À l'expression résolue du visage de la vieille fille, Luke comprit qu'il ne la ferait pas changer d'avis. Acceptant sa défaite avec bonne grâce, il se leva pour partir. Il se réservait de revenir à la charge plus tard, mais il jugea sage de ne point le laisser deviner.

— Je comprends vos scrupules, dit-il, et je vous remercie des précieux renseignements que vous avez bien voulu me donner.

Miss Waynflete l'accompagna jusqu'à la porte. Elle semblait avoir perdu un peu de son assurance.

— J'espère que vous ne pensez pas...

Elle s'interrompit et, modifiant la tournure de sa phrase, elle reprit :

— Si je puis encore vous être utile de quelque manière, vous me le ferez savoir...

— Je n'y manquerai pas. Puis-je vous demander de ne répéter notre conversation à personne ?

— Rassurez-vous, je ne dirai rien.

Luke espérait qu'elle tiendrait sa promesse, sans toutefois y compter trop.

— Faites toutes mes amitiés à Bridget, dit encore miss Waynflete. C'est une jeune fille charmante... et pas sotte ! J'espère qu'elle sera heureuse.

Répondant au regard interrogateur de Luke, elle ajouta :

— Je fais allusion à son mariage avec lord Whitfield. Il y a entre eux une grande différence d'âge...

— En effet.

Miss Waynflete poussa un soupir.

— Vous savez que j'ai été fiancée à Gordon, autrefois ?

Luke la regarda, stupéfait.

— Il y a bien longtemps de cela, poursuivit-elle avec un pauvre sourire. À l'époque, Gordon était un jeune homme d'avenir. Je lui avais été d'un certain secours pour ses études, j'étais fière de le voir ambitieux, décidé à réussir... Ma famille, naturellement, criait au scandale. En ce temps-là, les classes

sociales étaient plus nettement différenciées qu'elles ne le sont aujourd'hui...

Après un silence, elle dit encore :

— J'ai suivi avec beaucoup d'intérêt sa brillante carrière. Elle prouve que mes parents avaient tort.

Elle sourit à Luke une dernière fois et rentra dans la maison.

Luke se mit en route, réfléchissant. Il avait toujours considéré miss Waynflete comme « une vieille ». Il se rendait compte maintenant qu'elle ne devait pas avoir passé la soixantaine. Lord Whitfield, lui, était largement quinquagénaire. Elle ne devait guère avoir qu'un an ou deux de plus que lui.

Et il allait épouser Bridget, qui avait vingt-huit ans. Bridget, qui était jeune, avec tout l'avenir devant elle...

— Et zut ! grommela Luke entre ses dents. Il ne faut pas que je pense à ça. J'ai une enquête en train. Occupons-nous de cela... et de cela seulement !

CHAPITRE XIV

LUKE FAIT LE POINT

Avec son nez pointu, son regard fuyant et son excessive volubilité. Mrs Church, la tante d'Amy, était fort peu sympathique. Luke, à qui elle avait déplu avant même qu'elle n'eût ouvert la bouche, décida de la traiter sans trop de ménagements, méthode qui devait donner les meilleurs résultats.

— Ce que vous avez de mieux à faire, lui dit-il, c'est de répondre à mes questions sans essayer de me cacher quoi que ce soit. Si vous ne me dites pas la vérité, ça peut vous coûter très cher !

Mrs Church jura qu'elle ne demandait qu'à aider la police dans ses investigations.

— Nous ne cherchons pas à vous créer des ennuis, poursuivit Luke. Je vous demande seulement de me dire tout ce que vous savez de votre défunte nièce, qui elle fréquentait, comment elle dépensait son argent et aussi les propos qu'elle a pu tenir et qui vous auraient frappée. Commençons par ses amis, voulez-vous ? Qui voyait-elle ?

Une lueur brilla dans les petits yeux malins de Mrs Church.

— C'est des garçons que vous voulez parler ?

— Avait-elle des amies ?

— À franchement dire, non. Elle connaissait des filles avec qui elle avait été en place, mais elle ne sortait guère avec elles.

— Elle aimait mieux les gars ?

— Oui. Celui qu'elle fréquentait, c'était Jim Harvey, qui travaille au garage. Un brave garçon. Je le disais toujours à Amy : « Tu ne trouveras pas mieux ! »...

— Il n'y en avait pas d'autres ?

Mrs Church cligna de l'œil avant de répondre.

— Je suppose que vous pensez au monsieur qui tient le magasin d'antiquités ? J'ai toujours dit à Amy qu'elle avait tort de le voir. Mais les filles d'aujourd'hui n'en font qu'à leur tête... et elles ont souvent à le regretter !

— Amy a-t-elle eu à le regretter ?

— Si je comprends bien votre question, *non* !

— Le jour de sa mort, elle a consulté le docteur Thomas. Vous voyez ce que je veux dire ?

Mrs Church ricana.

— Vous pensez ! Mais ce n'était pas ça, j'en suis à peu près sûre. Elle était toute patraque, rapport à son rhume, mais il n'y avait rien d'autre ! Je n'en jurerais pas, mais vous pouvez me croire.

— Je m'en rapporte à vous. Entre Ellsworthy et elle, les choses étaient allées assez loin ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? Elle ne me faisait pas de confidences !

Luke répliqua d'un ton bref que ce n'était pas là une réponse. Mrs Church comprit la leçon.

— Mr Ellsworthy, dit-elle d'une voix humble, a ici une très mauvaise réputation. On ne sait pas ce qu'il manigance, il a des amis qui viennent de Londres et ce qu'ils fabriquent au milieu de la nuit dans la prairie des Sorcières, bien malin qui pourrait le dire !

— Amy assistait à ces... réunions ?

— Elle a dû aller à une, quand elle était à Ashe Manor. Elle est restée dehors toute la nuit. Lord Whitfield lui a fait des observations. Elle a répondu avec insolence et il lui a donné ses huit jours, comme il fallait s'y attendre.

— Vous a-t-elle parlé des maisons où elle avait servi ?

Mrs Church secoua la tête.

— Pas beaucoup. Pour ça, elle n'était pas très causante.

— Elle avait été au service du major et de Mrs Horton, n'est-ce pas ?

— Presque pendant un an.

— Pourquoi les avait-elle quittés ?

— Parce qu'elle avait trouvé mieux ailleurs. On lui offrait une place à Ashe Manor, où les gages étaient meilleurs.

— N'était-elle pas chez les Horton au moment de la mort de Mrs Horton ?

— Si. Elle se plaignait assez de tout le travail supplémentaire qu'elle était obligée de faire à cause de la maladie de la patronne !

— N'a-t-elle pas aussi servi chez Mr Abbot ?

— Non. Il a un ménage qui fait tout chez lui. Je sais qu'elle est allée le voir une fois, mais je ne sais pas pourquoi.

Luke enregistra le fait dans un coin de sa mémoire, se promettant de l'examiner plus tard.

— Avait-elle d'autres amis ? demanda-t-il.

— Il y en avait encore un, mais j'aime mieux ne pas parler de lui...

— Je vous rappelle. Mrs Church, que je veux la vérité.

— Bon !... Vous avez entendu parler de Carter, l'aubergiste ? Un moins que rien, toujours à moitié saoul...

— Amy le connaissait ?

— Elle était sortie avec lui une fois ou deux. Je crois que ça n'a pas été plus loin.

Luke passa à un autre sujet.

— Vous connaissez Tommy Pierce ?

— Tommy ? Je pense bien ! Un drôle de mauvais sujet...

— Amy le voyait souvent ?

— Lui ? Sûrement pas ! S'il était venu se frotter à elle, elle l'aurait envoyé promener. Et vivement !

— Elle se plaisait chez miss Waynflete ?

— Pas tellement. Elle s'ennuyait et elle était plutôt mal payée. Mais, après l'éclat qu'elle avait fait à Ashe Manor, elle n'avait pas la facilité de trouver une bonne place.

— Elle aurait pu s'en aller.

— À Londres ?

— À Londres ou ailleurs...

Mrs Church secoua la tête.

— Amy ne voulait pas quitter Wychwood. Elle avait ses raisons.

— Ses raisons ?

— Oui. Jim et le monsieur de la boutique d'antiquités...

Après un silence, Mrs Church reprit :

— Miss Waynflete est très gentille, mais elle est très exigeante, aussi bien pour les cuivres que pour l'argenterie, la poussière ou les matelas. Amy ne l'aurait jamais supportée si elle ne s'était pas amusée ailleurs.

— Je le crois volontiers.

Luke avait l'impression qu'il ne tirerait plus grand-chose de Mrs Church. Il décida pourtant de prolonger l'entretien un instant encore.

— J'ai idée, Mrs Church, que vous devinez pourquoi je vous pose toutes ces questions. Amy est morte dans des circonstances restées assez mystérieuses. Victime d'un accident ? Nous n'en sommes pas convaincus. Alors, concluez !

— On l'aurait tuée ?

— Vous l'avez dit ! Supposons qu'elle a été assassinée. À votre avis, qui aurait pu faire le coup ?

Mrs Church frotta ses deux mains sur le devant de son tablier.

— Il y aurait une récompense pour la personne qui mettrait la police sur la bonne piste ? s'enquit-elle.

— Peut-être.

Mrs Church se passa la langue sur les lèvres.

— Je n'affirmerais rien, dit-elle ensuite, mais, pour moi, ce Mr Ellsworthy est un curieux bonhomme. Vous rappelez-vous l'affaire Castor, monsieur ? Sept ou huit petites filles assassinées ! Un sadique, comme on dit. Mr Ellsworthy serait un type dans ce genre-là que ça ne m'étonnerait pas !

— Vous croyez ?

— C'est possible, non ?

Luke convint que l'hypothèse valait au moins d'être étudiée. Puis il dit :

— Ellsworthy était-il à Wychwood le jour du Derby ?

Mrs Church écarquilla les yeux.

— Le jour du Derby ?

— Oui... Un mercredi... Pas le dernier, ni l'avant-dernier, celui d'avant.

Mrs Church réfléchit.

— Je ne pourrais pas dire. Généralement, le mercredi, il s'absente, souvent pour aller à Londres. Ce jour-là, il ferme à midi...

Luke prit congé sur cette dernière réponse. Mrs Church lui était profondément antipathique, mais il ne regrettait pas l'avoir fait parler. La conversation lui avait appris différentes petites choses qui ne manquaient pas d'intérêt.

Où en était-il exactement ? Il se posa mentalement la question et s'efforça de faire le point.

Les suspects, sous quelque angle qu'on considérât l'affaire, étaient quatre : Thomas, Abbot, Horton et Ellsworthy. Luke était confirmé dans cette opinion par l'attitude de miss Waynflete. Le fait même que la vieille fille répugnait à citer un nom ne donnait-il pas à penser que ses soupçons portaient sur un personnage occupant à Wychwood une situation en vue, sur quelqu'un que nul ne se résoudrait à croire coupable, à moins de preuves formelles ? C'était bien pour cela, évidemment, que miss Pinkerton avait jugé nécessaire de se rendre à Scotland Yard. Ses accusations auraient fait hausser les épaules aux représentants de la police locale.

Donc, ils étaient quatre. C'était à l'un d'eux que pensait miss Waynflete. Mais auquel ? Elle croyait connaître l'homme que miss Pinkerton tenait pour l'assassin, mais, ainsi qu'elle l'avait fait remarquer, elle n'était *sûre de rien* et elle pouvait se tromper. À qui donc songeait-elle ? Faute de preuves, elle ne voulait pas accuser, dans la crainte de porter atteinte à la réputation d'un homme qui, en définitive, n'avait peut-être rien à se reprocher. Il s'agissait donc d'un personnage en vue, aimé et respecté par ses concitoyens.

Ce qui automatiquement écartait Ellsworthy, étranger au pays et de moralité douteuse. Celui-là, miss Waynflete n'aurait pas fait scrupule de le nommer.

Horton pouvait être éliminé, lui aussi. Miss Waynflete avait déclaré avec conviction qu'on ne pouvait supposer qu'il eût empoisonné sa femme. Elle l'aurait défendu avec moins de chaleur si elle avait pensé qu'il ait pu, après la mort de Mrs Horton, commettre une succession de crimes divers.

Restaient Thomas et Abbot. Considérés, estimés et, dans l'ensemble, sympathiques à la majeure partie de la population, ils pouvaient, l'un comme l'autre, être ce coupable qu'on ne pouvait accuser sans ridicule.

Luke reprit le problème sous un angle différent. Pouvait-il, lui, rayer Ellsworthy et Horton de la liste des suspects ? Il n'en était pas tellement convaincu. L'assassin, miss Pinkerton le *connaissait*. Deux morts le prouvaient : la sienne d'abord, celle du docteur Humbleby ensuite. Mais miss Pinkerton n'avait fait à Honoria Waynflete que de demi-confidences, sans *nommer personne*. Miss Waynflete pouvait de très bonne foi *croire* qu'elle connaissait l'assassin... et être dans l'erreur.

« D'où il suit, songeait Luke, que mes quatre bonshommes restent en course et, puisque miss Pinkerton n'est plus, qu'il faut que je me débrouille tout seul. Procédons par ordre et, parce qu'il a vraiment une sale bobine, commençons par Ellsworthy !

« Disons, par hypothèse, qu'il est l'assassin et prenons ses crimes dans l'ordre chronologique. D'abord, Mrs Horton. Je ne vois pas quelle raison il aurait pu avoir de la tuer, mais il est évident qu'il a eu la possibilité de lui administrer du poison, avec ce remède de charlatan qu'il lui a recommandé et qu'elle a fini par prendre. Une potion à l'arsenic ? Pourquoi pas ? Seulement, *pourquoi* ?

« Passons au suivant, ou plutôt à la suivante ! Amy Gibbs. Pourquoi l'a-t-il supprimée ? Réponse : parce qu'elle l'ennuyait. Elle parlait peut-être de le poursuivre devant les tribunaux pour rupture de promesse de mariage. Ou peut-être le menaçait-elle de dire ce qu'elle savait de ces orgies nocturnes auxquelles elle avait assisté, au moins une fois ? Lord Whitfield a beaucoup d'influence à Wychwood et, si j'en crois Bridget, il ne badine pas avec la morale. Il aurait pu, en deux temps trois mouvements, liquider Ellsworthy. Ce qui décide ledit Ellsworthy à condamner Amy. L'hypothèse du crime sadique ? Je ne la retiens pas. N'oublions pas que la pauvre gosse a été empoisonnée...

« Vient ensuite Carter. Pourquoi a-t-il tué Carter, lequel ne devait rien savoir des petites fêtes de la prairie des Sorcières, à moins qu'Amy ne lui en eût parlé ? Peut-être Ellsworthy avait-il

regardé de trop près la jolie Lucy Carter ? C'est possible. Comme il est possible que Carter ait grossièrement insulté Ellsworthy et que celui-ci ait décidé de le lui faire payer cher. Quand on a déjà un crime ou deux sur la conscience, on commence à faire bon marché de la peau de son prochain.

« Tommy Pierce. Pourquoi Ellsworthy l'a-t-il tué ? Facile. Tommy a figuré dans les cérémonies de la prairie des Sorcières et il a la langue terriblement longue. Il menace de tout raconter. Il a peut-être déjà parlé. Ellsworthy lui cloue le bec une fois pour toutes.

« Pour Humbleby, pas de problème. Médecin, il a remarqué que le type n'est pas sain d'esprit et il envisage sans doute de prendre des mesures que l'intéressé ne saurait évidemment approuver. Humbleby disparaîtra. Comment Ellsworthy s'y prend-il pour que le toubib meure d'un empoisonnement du sang ? Mystère. Mais peut-être Humbleby a-t-il été enlevé par quelque maladie, la blessure au doigt n'étant qu'une coïncidence...

« Et, pour finir, miss Pinkerton. Le mercredi, le magasin ferme à midi. Ellsworthy peut s'être rendu à Londres ce jour-là. A-t-il une voiture ? Je ne lui en ai jamais vu, mais ça ne prouve rien. Il savait qu'elle le suspectait et il n'était pas tellement sûr que les gens du Yard la traiteraient de vieille folle. Qui sait, d'ailleurs, s'il n'avait pas déjà eu affaire à eux ?

« Voilà ce qu'on peut dire contre Ellsworthy. Mais il ne faut pas s'emballer... *Primo*, il est certain que miss Waynflete ne le tient pas pour le coupable auquel *pensait* miss Pinkerton. Et *secundo*, de mon côté, je n'ai pas eu, tandis qu'elle parlait, l'impression qu'elle songeait à Ellsworthy. Elle avait l'air de penser à un individu équilibré, normal, au moins en apparence, à quelqu'un aussi que nul ne saurait raisonnablement soupçonner. Or Ellsworthy est le type même du gars qu'on suspecte tout de suite. J'aurais plutôt cru qu'elle avait en vue quelqu'un comme... le docteur Thomas.

« Voyons-le un peu, celui-là ! Après avoir bavardé avec lui, je l'ai rayé de ma liste. Il est sympathique, et pas prétentieux. Mais il se trouve justement, à moins que je ne sois dans l'erreur la plus complète, que l'assassin doit être fort sympathique. Il est *le*

dernier auquel on pensera... et, de fait, on ne pensera pas à Thomas !

« Raisonçons pour lui comme nous l'avons fait pour Ellsworthy. Pourquoi a-t-il tué Amy Gibbs ? La supposition est invraisemblable ? D'accord. Pourtant, elle s'est bien rendue chez lui ce jour-là et il lui a donné une fiole de sirop. Admettons que c'était de l'acide oxalique et le tour est joué, et de main de maître ! Au fait, qui a constaté le décès ? Humbleby ou Thomas ? Si c'est Thomas, il pouvait très bien venir avec, en poche, une vieille bouteille de peinture pour chapeaux, la poser discrètement sur la table de nuit, puis la remporter, ainsi que la fiole de sirop, sous prétexte d'analyse. Il fallait du sang-froid, mais c'était faisable.

« Passons à Tommy Pierce. Là encore, je ne vois pas pourquoi Thomas l'aurait tué. L'embêtant, avec lui, c'est le *mobile* ! Je n'en vois pas pour Tommy et je n'en vois pas non plus pour Carter. Pourquoi le docteur Thomas aurait-il voulu supprimer Carter ? On pourrait admettre que Carter savait sur Thomas des choses qu'il aurait mieux valu ne pas savoir. Des choses que Tommy et Amy auraient pu savoir, eux aussi... Et pourquoi pas des choses concernant *la mort de Mrs Horton* ? Thomas, qui la soignait, était bien placé pour hâter sa fin. Et Amy Gibbs, qui servait dans la maison, pourrait bien avoir vu ou entendu quelque chose. Ce qui expliquerait pourquoi elle est morte. Tommy Pierce, qui était d'une curiosité redoutable, pourrait, lui aussi, avoir découvert quelque chose. Quant à Carter, je ne vois rien... À moins qu'il n'ait reçu des confidences d'Amy, qu'il ne les ait répétées un jour qu'il était plus ou moins ivre et que Thomas n'ait décidé de le réduire au silence une bonne fois. Hypothèse ? Mais que puis-je faire d'autre ?

« Pour ce qui est de Humbleby, c'est plus clair. Le mobile existe : rivalité professionnelle. Et il est facile d'infecter une blessure en ayant l'air de la soigner. Miss Pinkerton pose un problème autrement délicat. Un seul fait à retenir : Thomas a passé hors de Wychwood une grande partie de la journée. Il faisait un accouchement, paraît-il. C'est possible, il était *en auto*. Pour lui, je ne vois rien d'autre. Sinon le singulier regard qu'il m'a accordé quand je l'ai quitté, l'autre jour. Le sourire

supérieur du monsieur qui vient de vous mener en bateau et qui n'en est pas mécontent...»

Luke poussa un soupir, hocha la tête et reprit sa méditation.

« Nous en arrivons à Abbot. Encore un possible. Normal, considéré, respecté, insoupçonnable. Avec ça suffisant et sûr de lui. Comme le sont généralement les assassins, volontiers persuadés qu'ils ne seront pas pris parce qu'ils sont plus malins que tout le monde. Il a reçu un jour la visite d'Amy Gibbs. Que lui voulait-elle ? Venait-elle lui demander un conseil juridique ? Douteux. Cette « lettre d'une dame », que Tommy avait vue, était-elle d'Amy Gibbs ? Peu probable, mais peut-être de Mrs Horton... et Amy avait-elle mis la main dessus ? Cette lettre, en tout cas, devait être d'un caractère très secret, puisque Abbot est entré dans une colère bleue quand il a surpris le jeune Tommy en train de la lire. *Quid* encore, quant à Amy ? La peinture pour chapeaux ? Je vois assez Abbot se servant de ça. Un bonhomme comme lui n'est pas très à la page quand il s'agit des femmes. Pour Tommy Pierce, le mobile est clair : il a lu cette lettre... Et il faut supposer qu'elle était fichtrement compromettante ! Carter ? Abbot avait des difficultés avec la fille de Carter et il redoutait un scandale. Et puis, qu'est-ce que c'était que cet ivrogne qui se permettait de le menacer ? Lui, qui deux fois déjà avait tué en toute impunité ! Descendez, Mr Carter, on vous demande ! Une nuit noire, une poussée au bon moment et l'affaire est dans le sac. C'est presque trop facile !

« J'ai l'impression que je me suis bien mis dans la peau du bonhomme. Il n'aime pas la façon dont miss Pinkerton le regarde. Elle le soupçonne, très probablement... Mais voilà que le vieil Humbleby a eu l'audace de se dresser contre lui ! Le pauvre idiot ! Il ne se doute pas de ce qui l'attend. Il veut passer l'arme à gauche ? On va l'aider. Ça lui apprendra !

« Mais miss Pinkerton est toujours là. Son regard accuse... et Abbot baisse les yeux. Il se flattait de n'être jamais soupçonné et cette vieille chouette a deviné son secret. Ses crimes, elle les connaît. Bien sûr, elle n'a *pas de preuves*... Mais elle va peut-être se mettre à en chercher et il est très possible qu'elle parle... Abbot est fin psychologue et il pressent ce qu'elle va faire. Elle ira raconter ce qu'elle sait à Scotland Yard. On la croira ou on ne

la croira pas, mais il se peut qu'on ouvre une enquête. Il faut aviser. Abbot a-t-il une voiture ? En loue-t-il une à Londres ? D'une façon comme de l'autre, il n'est pas à Wychwood le jour du Derby...»

Luke s'accorda quelques secondes de répit. Elles lui étaient indispensables pour oublier Abbot et concentrer sa pensée sur le quatrième et dernier suspect : le major Horton.

« Horton a tué sa femme. Elle avait tout ce qu'il fallait pour lui rendre la vie impossible, et, veuf, il héritait de ce qu'elle possédait. Naturellement, pour mener l'affaire à bien, il devait se montrer le meilleur des époux. Il avait joué la comédie. Il continuait en appuyant parfois un peu trop sur les effets...

« Ce premier meurtre réussi, il passe au suivant ? Qui est-ce ? Amy Gibbs. Ici, rien que de très vraisemblable. Amy était dans la maison. Elle a pu voir le major verser le poison dans le thé de son épouse et il se peut qu'elle n'ait compris que beaucoup plus tard la signification exacte du geste qu'elle avait surpris. La peinture pour chapeaux vient tout naturellement dans l'aventure. Le major, qui ne s'intéresse guère aux choses de la mode, ne sait pas que les filles d'aujourd'hui ne repeignent plus leurs chapeaux...

« Pour Carter, l'hypothèse est la même que précédemment : Amy lui a raconté quelque chose. Nouveau crime. Le suivant, ce sera Tommy Pierce. Nous revenons à la lettre. Pourquoi Mrs Horton n'aurait-elle pas fait savoir à Abbot, dans une intention à déterminer, que son époux l'empoisonnait lentement ? Hypothèse aventurée, mais plausible. Qu'elle soit valable ou non, le major découvre que Tommy constitue pour lui un danger. Tommy va rejoindre Amy et Carter. Tout cela est d'une simplicité enfantine. Il n'y a décidément rien de plus facile que de tuer !

« Pour Humbleby, par exemple, le mobile reste obscur. Au début, c'est lui qui soignait Mrs Horton. A-t-il trouvé que la maladie n'évolue pas de façon normale ? A-t-il soupçonné quelque chose, ce qui aurait amené Horton à persuader sa femme qu'elle devait changer de médecin ? Mais, alors, *pourquoi Humbleby n'a-t-il menacé la sécurité de Horton que beaucoup plus tard ?* Fichue question !... Et puis, il y a cette

histoire d'empoisonnement du sang ! Je ne vois pas du tout comment le major aurait pu s'y prendre.

« Pour miss Pinkerton, rien de compliqué. Il a une voiture et il n'était pas à Wychwood ce jour-là. Était-il à Epsom, comme il le prétend ? Peut-être. Est-il un assassin ? Qui sait ? »

Luke se passa la main sur les joues. Il en arrivait aux conclusions.

« De mes quatre suspects, quel est le coupable ?... Je ne *crois* pas que ce soit Ellsworthy. Simplement, parce que c'est nécessairement lui le premier auquel on pense. Thomas serait très improbable si *la façon* dont Humbleby est mort ne donnait à songer qu'il s'agit d'un *crime de médecin*. Abbot *pourrait* bien être le meurtrier. L'accusation serait moins solide en ce qui le concerne, mais je le *vois* dans le rôle... Quant à Horton, écrasé par sa femme durant des années et des années, conscient de son insignifiance, *je l'imagine très bien* se vengeant, assassinant son épouse pour commencer, et les autres ensuite. Ce n'est pas, je le sais, l'opinion de miss Waynflete, qui le connaît bien. Mais qui suspecte-t-elle ? Abbot ou bien Thomas ? Si je lui posais la question avec une insistance suffisante, peut-être y répondrait-elle. Seulement, ça ne m'avancerait guère ! Elle peut se tromper. C'est le point essentiel : il nous faudrait des *preuves*. Un crime encore et sans doute pourrions-nous... »

Il s'arrêta, stupéfait du vœu qui lui venait à l'esprit.

— Mon Dieu ! murmura-t-il. Voilà maintenant que je demande un nouvel assassinat !

CHAPITRE XV

UN CHAUFFEUR INSOLENT

Un coude sur le bar du « Seven Stars », Luke vida son verre. Il se sentait assez mal à l'aise. Cinq ou six paires d'yeux épiaient le moindre de ses gestes, la conversation avait pratiquement cessé à son entrée dans la salle et les quelques phrases qu'il avait prononcées sur la moisson, le temps et les championnats de football, étaient restées sans écho. Il ne lui restait plus qu'une ressource : débiter quelques galanteries à la jolie brune qui se trouvait de l'autre côté du comptoir, laquelle ne pouvait être que Lucy Carter.

Elle écouta ses propos avec une souriante indulgence, répliquant par des boutades sans imprévu, dont il était évident qu'elle ne se servait pas pour la première fois. Il se rendit compte qu'il perdait son temps, paya et sortit.

Il s'était arrêté sur la berge, près de la passerelle de bois qui enjambait le cours d'eau, un gros ruisseau plutôt qu'une rivière, quand il entendit, derrière lui, une voix pâteuse qui disait :

— Oui, monsieur, c'est là que le brave vieux Harry s'est laissé glisser !

Il se retourna et reconnut un des paysans qu'il avait aperçus au cabaret.

— Il est tombé la tête la première dans la vase, reprit l'homme, et il est mort à la fois étouffé et noyé.

Luke secoua la tête.

— Bizarre, quand même ! dit-il.

— Il était saoul...

— Bien sûr, mais cette passerelle, il avait dû la franchir bien souvent dans le même état !

— Dites tous les soirs ! Personne ne pouvait se vanter de l'avoir jamais vu à jeun...

Luke dit négligemment qu'il était possible que quelqu'un l'eût poussé.

— Peut-être, répondit l'autre, mais je ne vois pas qui !

— Il devait bien avoir des ennemis. Quand un homme boit, il lui arrive de ne pas peser ses mots...

— D'accord, monsieur. Pour dire des choses pas à dire, on pouvait lui faire confiance. Seulement, balancer un pochard dans la flotte...

Luke convint qu'il est des choses qui ne se font pas...

— Quoi qu'il en soit, dit-il, c'est une bien triste histoire !

— Pas pour tout le monde, répliqua son interlocuteur. Sa femme et sa fille, la Lucy, auraient plutôt des raisons de penser le contraire.

— D'autres aussi, peut-être.

L'homme s'en tint à une réponse peu compromettante.

— Possible, dit-il. Tout ce que je sais, c'est que le pauvre Harry n'a jamais voulu de mal à personne. Jamais ! C'était un ivrogne, mais un brave type !

Sur cette oraison funèbre, il s'éloigna. Luke se remit en route, gagnant l'imposant édifice promu par la munificence de lord Whitfield à la double dignité de bibliothèque et de musée. La bibliothèque proprement dite occupait les deux pièces situées sur la façade principale. Luke alla au fond du couloir central, jusqu'à une porte sur laquelle se lisait l'inscription : « Musée. » Il la poussa et fit le tour des salles. Des poteries gallo-romaines, quelques curiosités en provenance des mers du Sud, différentes divinités hindoues, « dons du major Horton », un Bouddha d'aspect rébarbatif, quelques statuettes égyptiennes d'une authenticité peut-être contestable...

Luke revint dans le couloir, toujours désert, et monta au premier étage. Les deux salles, la première consacrée aux journaux et revues, la seconde aux ouvrages scientifiques, ne le retinrent pas longtemps. Il gravit un étage encore. Il eut alors l'impression de se trouver dans la boutique d'un marchand de bric-à-brac ou dans celle d'un fripier. On avait emmagasiné là tout ce qui ne pouvait décemment figurer ni dans la bibliothèque, ni dans le musée, livres en lambeaux, magazines

dépareillés, animaux naturalisés plus ou moins dévorés par les mites, etc., etc.

Il alla à une fenêtre. Celle, peut-être, sur laquelle s'était assis Tommy Pierce. Il l'imaginait, sifflotant, son chiffon à la main, prêt à astiquer vigoureusement la vitre s'il entendait quelqu'un approcher. Avec une ardeur feinte, il s'était mis à la besogne quand « on » était entré dans la pièce. « On » lui avait parlé et brusquement « on » lui avait donné une poussée. C'était assez...

Luke redescendit au rez-de-chaussée. Il s'arrêta dans le couloir. Personne encore ne s'était avisé de sa présence dans l'immeuble.

— Décidément, murmura-t-il, ce pauvre gosse, *n'importe qui* a pu le tuer. On entre ici comme dans un moulin et nul ne s'occupe de vous !

Il en était là de ses réflexions quand miss Waynflete sortit de la bibliothèque, une pile de livres sous le bras. Son visage s'éclaira dès qu'elle l'aperçut.

— Mr Fitzwilliam ! s'écria-t-elle. Je suis heureuse de vous voir ici. Vous avez visité notre petit musée ? Nous ne possédons pas grand-chose encore, mais lord Whitfield parle de nous faire quelques dons fort intéressants.

— Vraiment ?

— Oui. Des objets modernes, comme ceux qu'on a réunis à Londres, au Science Museum. Il est question d'une maquette d'avion, d'une locomotive au centième, de matériel pour l'industrie chimique aussi...

— Très intéressant, en effet.

— Je le crois. À mon avis, un musée ne doit pas seulement être un reflet du passé. Vous ne croyez pas ?

— C'est un point de vue.

— C'est celui de lord Whitfield. Ce qui compte pour lui, il me le disait encore ces jours-ci, c'est le présent ! Il m'a raconté la récente visite qu'il a faite au Wellerman Institute. Il m'a parlé des bouillons de culture, des virus, des bactéries... J'en frissonne encore ! Il m'a aussi donné des détails sur la mouche tsé-tsé et la maladie du sommeil, mais je ne suis pas très sûre d'avoir bien compris ses explications...

— Peut-être étaient-elles assez confuses, répondit Luke avec un sourire. Car j'ai bien l'impression, miss Waynflete, que vous avez l'esprit autrement clair que notre ami.

— Je vous remercie du compliment, Mr Fitzwilliam. Mais je crois à la supériorité du cerveau masculin...

Luke faillit répliquer par une phrase sévère pour les facultés intellectuelles de lord Whitfield, mais elle eût été si inutile qu'il la garda pour lui.

— Je n'ai pas seulement visité le musée, dit-il. J'ai fait un tour au second étage, pour jeter un coup d'œil par la fenêtre...

Miss Waynflete plissa le front.

— La fenêtre sur laquelle Tommy...

Elle n'acheva pas.

— Oui, reprit Luke. Une lamentable affaire ! J'ai passé une heure avec Mrs Church, la tante d'Amy. Une femme pas sympathique...

— Je ne vous l'ai pas fait dire !

— J'ai dû la rudoyer un peu. Elle doit me prendre pour une sorte de super-policier...

Miss Waynflete s'inquiéta :

— Êtes-vous sûr d'avoir bien fait, Mr Fitzwilliam ?

Il eut un geste d'ignorance.

— Je n'en sais rien, mais il fallait en arriver là ! Mon histoire de bouquin à écrire commençait à devenir suspecte... et je me trouvais paralysé. Les questions que j'avais à poser, il fallait les poser franchement...

— Peut-être, Mr Fitzwilliam. Mais, ici, tout se sait très vite...

— Et après ? Sur mon passage, les gens diront : « C'est un flic ? »... Ça ne me dérange pas... et il n'est pas prouvé que cela ne servira pas !

— Ce n'est pas à cela que je pensais, répliqua miss Waynflete. Ce qui me tourmente, c'est qu'il saura. *Il* comprendra que vous êtes à sa recherche...

Luke acquiesça du chef.

— C'est probable.

— Mais, reprit miss Waynflete d'une voix angoissée, vous ne vous rendez donc pas compte que c'est dangereux, *horriblement* dangereux ?

— Vous croyez qu'il essaierait... *de m'avoir ?*

— Oui.

Luke sourit.

— Je n'y avais pas songé, mais c'est très possible... et ce pourrait être une excellente chose !

Miss Waynflete se fit plus pressante.

— Mais comprenez donc, Mr Fitzwilliam, que cet homme est terriblement fort !... Et prudent avec ça ! Et, n'en doutez pas, il ne manque pas d'expérience ! Il en a plus que nous ne supposons, je le crains. C'est épouvantable et, vraiment, *j'ai très peur !*

Luke essaya de tranquilliser la vieille demoiselle.

— Rassurez-vous, lui dit-il, je me tiendrai sur mes gardes, vous pouvez en être persuadée. Ce me sera d'autant plus facile que le nombre des suspects est maintenant limité. À vrai dire, je commence à avoir sur l'assassin quelques idées assez précises...

Baissant la voix, il ajouta :

— Si je vous demandais, miss Waynflete, du docteur Thomas ou de Mr Abbot lequel doit être le coupable, *que me répondriez-vous ?*

Elle avait porté la main à sa poitrine et reculé d'un pas. Luke surprit dans son regard une expression qui l'intrigua. Il y voyait de l'étonnement, de l'agacement aussi, et quelque chose encore qu'il n'aurait su définir.

— Je ne puis rien dire, déclara-t-elle d'une voix brève.

Brusquement, elle tourna le dos à Luke.

— Vous rentrez chez vous ? demanda-t-il.

— Non. J'ai des livres à porter à Mrs Humbleby. C'est sur la route d'Ashe Manor. Nous pouvons faire un bout de chemin ensemble...

— Volontiers.

Comme ils traversaient le terrain communal, Luke se retourna pour regarder le bâtiment qu'ils venaient de quitter.

— Ce devait être une magnifique propriété, du temps de votre père, dit-il.

Miss Waynflete poussa un soupir.

— Oui. C'est une maison où j'ai été bien heureuse et je me félicite tous les jours qu'elle n'ait pas été abattue, comme l'ont été tant d'autres !

— Je vous comprends.

Devant la grille de Mrs Humbleby, miss Waynflete eut une courte hésitation, puis elle dit :

— Il fait si beau, ce soir, que j'ai bien envie, si cela ne vous dérange pas, de faire encore quelques pas avec vous.

Luke déclara poliment qu'il en serait ravi. Il ne put pourtant s'empêcher de remarquer à part lui que la vieille demoiselle avait du beau temps une conception assez originale : le vent s'était levé et soufflait en rafales.

Ils poursuivirent leur route, miss Waynflete retenant de la main son chapeau qui menaçait de s'envoler. Ils prirent une ruelle aboutissant à une grille située sur le derrière d'Ashe Manor. Elle était d'un travail moins prétentieux que celle de l'entrée principale, mais ses piliers de pierre n'en étaient pas moins surmontés de deux énormes pommes de pin colorées en rouge. Pourquoi des pommes de pin ? Luke s'était posé la question, sans pouvoir y répondre. La pomme de pin devait être, aux yeux de lord Whitfield, le symbole de la distinction et du bon goût. Luke n'avait pas trouvé d'autre explication.

Ils approchaient quand des éclats de voix parvinrent à leurs oreilles. Peu après, ils apercevaient lord Whitfield engagé dans une violente discussion avec un jeune homme portant la livrée du chauffeur de bonne maison.

— Je vous chasse ! hurlait lord Whitfield. Vous entendez ? Je vous chasse !

— Vous pourriez bien fermer les yeux ! Pour une fois que ça m'arrive...

— Vous pardonner ? Jamais ! Prendre ma voiture ! *Ma* voiture !... De plus, vous avez bu ! Or, je l'ai signifié de la façon la plus nette, il y a trois choses que je ne tolère pas sur mon domaine, et qui sont l'ivrognerie, le libertinage et, enfin, l'insolence !

L'homme n'était pas ivre, mais il avait bu suffisamment pour avoir la langue plus déliée qu'à l'ordinaire. Son attitude changea.

— Je ne tolère pas ceci ! Je ne tolère pas cela ! *Mon* domaine ! Pauvre vieille noix ! Comme si on ne savait pas que votre père rapetassait des godasses à cinq minutes d'ici ! Vous pouvez crâner ! Ça ne change rien ! Vous n'êtes qu'un manant ! Comme moi ! Rien de plus !

Lord Whitfield était pourpre de colère.

— Comment osez-vous me parler sur ce ton ? Comment osez-vous dire...

Le jeune homme marcha sur lui, menaçant.

— Si vous n'étiez pas un gros plein de soupe qui ne tient pas sur ses fumerons, je vous collerais un de ces jetons !... Parfaitement !

Battant en retraite, lord Whitfield trébucha sur une racine à fleur de terre et tomba sur son séant Luke, qui s'était approché, donna au chauffeur l'ordre de s'éloigner. L'homme, qui semblait s'être ressaisi, balbutiait des excuses.

— Je regrette, monsieur. Je ne sais pas ce qui m'a pris.

Avec l'aide de Luke, lord Whitfield s'était remis sur ses jambes. D'une voix encore chargée de colère, il dit :

— Vous vous en repentirez, Rivers !

L'homme partit, la tête basse.

Lord Whitfield n'était pas encore calmé.

— Me parler comme il l'a fait ! C'est insensé ! *À moi !* Il ne l'emportera pas en paradis ! Il lui arrivera quelque chose, vous verrez ! Quand je pense à tout ce que je fais pour mes gens, aux gages que je leur donne, à la retraite que je leur assure, à tout ce qu'ils me doivent et à la façon dont ils me récompensent... Une telle ingratitude me bouleverse...

Le souffle lui manquait. Il se tut et aperçut miss Waynflete, debout, immobile et muette.

— Vous étiez là, Honoria ? Je suis désolé que vous ayez assisté à cette scène pénible. Le langage de cet individu...

— Il n'était pas dans son état normal, dit-elle d'un air dégoûté.

— Il était complètement ivre ! s'écria lord Whitfield. Complètement ivre !

Luke rectifia, indulgent :

— Disons qu'il était un peu parti !

Lord Whitfield ne protesta pas.

— Vous savez ce qu'il a osé faire ? reprit-il, encore bouillant d'indignation mal contenue. Il a sorti ma voiture ! *Ma* voiture ! Bridget m'avait conduit à Lyne dans la petite 2 CV et il ne pensait pas me revoir de si tôt. Et il a eu l'audace de faire asseoir une fille à côté de lui ! Lucy Carter, je crois. *Dans ma voiture* !

— C'est une honte, déclara posément miss Waynflete.

Le propos parut reconforter lord Whitfield.

— N'est-ce pas ? dit-il.

— Certes. Il regrettera, j'en suis sûre.

— J'y veillerai.

Miss Waynflete approuva du chef.

— Vous l'avez d'ailleurs mis à la porte.

Lord Whitfield redressa sa petite taille.

— Ce garçon-là finira mal, vous verrez !... Vous entrez un instant, Honoria ? J'aimerais vous offrir un verre de xérès.

— Pas aujourd'hui, lord Whitfield, je vous remercie ! Je dois porter ces livres à Mrs Humbleby et je suis déjà en retard. Au revoir, Mr Fitzwilliam. Vous ne risquez plus rien maintenant...

Elle sourit à Luke et s'éloigna d'un pas rapide. Durant quelques secondes, il chercha à donner un sens à la dernière petite phrase qu'elle avait prononcée. Que pouvait-elle avoir voulu dire ? Était-il vraisemblable qu'elle ne l'eût accompagné que pour le protéger ? L'hypothèse était ridicule. Pourtant...

La voix de lord Whitfield l'arracha à ses réflexions.

— Une maîtresse femme, Honoria Waynflete !

— Je n'en doute pas.

Les deux hommes se dirigèrent vers la maison.

— Dire que nous avons été fiancés, elle et moi ! s'écria soudain lord Whitfield, avec un gros rire. C'était il y a longtemps et, en ce temps-là, elle n'était pas vilaine ! Elle n'était pas desséchée comme elle l'est maintenant. Quand je pense que ses parents étaient les seigneurs du pays !

— Vraiment ?

— Mais oui ! Le vieux colonel Waynflete parlait en maître et je vous prie de croire qu'on n'oubliait pas de le saluer. Il était très traditionnaliste... et fier comme Artaban, par-dessus le marché. Il a fait des scènes terribles à sa fille quand elle a

annoncé son intention de m'épouser. Elle tenait bon, d'ailleurs. Elle se proclamait socialiste, disant qu'elle ne reconnaissait pas les distinctions de classes... Et je vous certifie qu'elle était sincère !

— Et c'est sur l'ordre de sa famille qu'elle a rompu vos fiançailles ?

Lord Whitfield se gratta le nez.

— Euh... Pas exactement. À dire le vrai, nous nous sommes disputés... À propos d'une satanée bestiole qu'elle avait, un canari chanteur... Des oiseaux que j'ai toujours détestés... Celui-là, un jour, je lui ai tordu le cou... Bah ! Inutile de revenir là-dessus. Parlons d'autre chose !

Haussant les épaules comme pour chasser un souvenir désagréable, il ajouta :

— Je ne crois pas qu'elle me l'ait jamais pardonné... C'est peut-être normal...

— Moi, dit Luke, je suis sûr qu'elle vous a pardonné.

Un sourire heureux éclaira le visage de lord Whitfield.

— Vous croyez ? Je serais rudement content ! Parce que, voyez-vous, Honoria, j'ai pour elle un profond et sincère respect. C'est une femme de tête et c'est aussi *une dame*, ce qui compte encore, même aujourd'hui. Elle dirige cette bibliothèque avec beaucoup de compétence...

Brusquement, sur un tout autre ton, il dit :

— Ah ! voici Bridget...

CHAPITRE XVI

LA POMME DE PIN

Bridget venait à leur rencontre. Malgré lui, Luke fronça le sourcil. Il ne s'était plus retrouvé seul à seule avec la jeune fille depuis le jour de la partie de tennis. D'un commun accord, ils s'évitaient.

Il la regarda. Elle paraissait calme, détendue, indifférente. Elle s'adressa au seul lord Whitfield avec une évidente bonne humeur.

— Je me demandais, Gordon, où vous étiez passé !

Lord Whitfield se renfroga.

— J'ai eu une sorte d'altercation avec Rivers. Le personnage n'a-t-il pas eu le toupet de sortir avec la Rolls cet après-midi ?

— Crime inexpiable, il faut le reconnaître !

— Il n'y a pas de quoi rire, Bridget ! L'affaire est sérieuse. Il avait emmené une fille avec lui.

— Avouez qu'il ne se serait pas amusé beaucoup s'il était allé se promener seul !

Les traits de lord Whitfield se firent sévères.

— Je ne plaisante pas, Bridget. J'entends que mes gens aient une conduite décente !

— Il n'est pas, que je sache, indécent d'offrir une balade en voiture à une jolie fille !

— Quand c'est *ma* voiture, si !

— Évidemment. Ce n'est plus de l'immoralité, mais de la lèse-majesté ! Laissez-moi vous dire pourtant, Gordon, que vous n'empêcherez jamais les garçons de rencontrer les filles ! La lune est pleine et nous arrivons au solstice d'été.

— Au fait, c'est vrai ! dit Luke.

Elle se tourna vers lui.

— On dirait que cela vous intéresse ?

— On ne se tromperait pas.

Bridget revint à lord Whitfield.

— Trois spécimens d'humanité assez extraordinaires sont descendus au « Bells and Motley ». *Primo*, un monsieur en short, qui porte lunettes et arbore une étonnante chemisette de couleur prune. *Secundo*, une dame aux sourcils rasés, vêtue d'un péplum et parée d'une livre et demie de bijoux plus ou moins égyptiens. *Tertio*, un gros homme en complet lavande et souliers assortis. Je suppose qu'il s'agit d'amis de Mr Ellsworthy et on ne s'ennuierait pas cette nuit dans la prairie des Sorcières que cela ne m'étonnerait nullement.

Le teint de lord Whitfield vira au rouge vif.

— Je ne tolérerai pas ça !

— Mais, mon cher, vous n'y pouvez rien ! La prairie est terrain communal.

— Il faut en finir avec ces ignominies ! Ces immondes individus, je les dénoncerai dans *Scandals*. Siddley suivra l'affaire. Faites-moi penser à rédiger une note que je lui remettrai demain à Londres !

— Bien sûr. Lord Whitfield part en guerre contre les sorcières ! Ça fera un joli titre...

Un peu surpris, lord Whitfield lança à Bridget un regard courroucé, puis, sans répondre, il tourna les talons et se dirigea vers la maison.

Souriant, Luke s'approcha de Bridget.

— Vous jouez votre partie bien maladroitement !

— Que voulez-vous dire ?

— Qu'il serait dommage que vous perdiez votre situation. Cette fortune, vous ne l'avez pas encore et, à votre place, j'attendrais d'être mariée pour me laisser aller à mon ironie naturelle.

D'une voix glacée, elle dit :

— Je reconnais là votre grand cœur, mon cher Luke. C'est gentil à vous de songer à mon avenir !

— Je n'y ai aucun mérite. J'ai toujours pensé aux autres. Je suis bon.

— Je ne m'en étais jamais aperçue.

— Vraiment ? Vous m'étonnez !

Un court silence suivit, qu'elle rompit.

— Qu’avez-vous fait aujourd’hui ?
— J’ai enquêté de droite et de gauche.
— Vous avez appris quelque chose ?
— Oui et non, comme dirait un politicien. À propos, vous avez des outils à la maison ?

— Je crois. Quel genre d’outils voulez-vous ?

— Difficile à expliquer. Je verrai...

Dix minutes plus tard, il avait choisi, dans le lot qu’elle lui avait soumis, quelques outils qu’il mettait dans sa poche.

— Avec cela, dit-il, je suis paré.

— Vous songez à un cambriolage ?

— Peut-être.

— Vous êtes d’une discrétion !

— C’est que je me trouve dans une situation bien délicate. Après notre... explication de l’autre jour, j’aurais dû quitter Ashe Manor.

— Vous vous seriez conduit en gentleman.

— Seulement, convaincu que je suis sur la piste d’un redoutable criminel, je me vois plus ou moins forcé de rester. Pourtant, si vous imaginez un prétexte qui me permettrait d’aller prendre mes quartiers au « Bells and Motley », je suis prêt. Dites un mot et je file !

Elle secoua la tête.

— Impossible. Vous êtes mon cousin, ne l’oubliez pas ! D’ailleurs, là-bas, il n’y a que trois chambres et elles sont occupées par les amis de Mr Ellsworthy.

— D’où il suit qu’il me faut demeurer ici, si ennuyeux que cela puisse être pour vous.

Elle sourit.

— Ça ne m’ennuie pas ! J’ai besoin de têtes de Turc.

— Merci quand même ! Sur quoi, si vous le permettez, le soupirant éconduit va aller s’habiller pour le dîner...

La soirée ne fut marquée d’aucun incident notable. Luke prêta aux propos de lord Whitfield une attention apparemment fort soutenue, ce qui lui valut de monter encore dans l’estime de son hôte. Quand ils rejoignirent les dames au salon, Bridget leur fit remarquer qu’ils s’étaient fait attendre.

— C'est que le temps a passé très vite, répondit Luke. Lord Whitfield me racontait comment il a fondé son premier journal.

Mrs Anstruther attira l'attention de lord Whitfield sur de petits arbres fruitiers en pots, récemment mis dans le commerce, et la conversation s'engagea sur de nouvelles voies.

Luke se retira tôt, mais il ne se coucha pas. À minuit, chaussé de sandales à semelle de caoutchouc, il descendait sans bruit l'escalier, gagnait la bibliothèque et sortait par la fenêtre.

Le vent soufflait toujours avec violence et des nuages noirs couraient dans le ciel, où la lune ne s'apercevait que par instants. Luke se rendait chez Mr Ellsworthy. Persuadé que l'antiquaire et ses amis célébreraient par quelque cérémonie la fête du solstice d'été, il avait décidé de faire chez Mr Ellsworthy une petite visite domiciliaire.

Deux murs à escalader, une fenêtre à forcer sur le derrière de la maison avec les outils qu'il avait emportés, un rétablissement et il se trouva dans la place. S'éclairant avec une torche électrique, il inspecta d'abord la maison pour s'assurer qu'elle était vide, ainsi qu'il l'avait prévu, puis, sûr d'avoir quelque temps devant lui, il se mit à la besogne, procédant à un examen consciencieux de tout ce qui lui paraissait pouvoir receler quelque chose d'intéressant. Un « quelque chose », dont il eût d'ailleurs été incapable de préciser la nature.

Bien que fermés à clé, les tiroirs du bureau ne résistèrent pas longtemps aux instruments dont il s'était muni. Dans l'un d'eux, il trouva, sous d'innocentes aquarelles, quelques essais artistiques assez osés, qu'il salua d'un petit sifflement tout ensemble ironique et admiratif. Le courrier de Mr Ellsworthy était d'une banalité affligeante, mais non sa bibliothèque. Certains livres, rangés au fond d'un placard, révélaient des goûts « littéraires » plutôt fâcheux.

Luke glana encore, çà et là, quelques informations intéressantes : une note au crayon, jetée sur un carnet, qui se lisait : « *Affaire T. P. arrangée* » et qui était datée de l'avant-veille du jour où était mort Tommy Pierce ; un croquis d'Amy Gibbs, barré d'une grande croix rouge, vraisemblablement tracée dans un geste de colère ; et, enfin, un flacon de sirop contre la toux. Rien de tout cela n'était concluant en soi, mais

ces trois découvertes rapprochées pouvaient être considérées comme encourageantes.

Il était en train de s'assurer qu'il avait bien tout remis en place quand il entendit une clé tourner dans la serrure de la porte d'entrée. Il éteignit sa torche électrique et, entrebâillant très légèrement la porte de la pièce dans laquelle il se trouvait, il attendit, l'œil aux aguets, espérant que Ellsworthy monterait directement au premier étage.

La porte d'entrée s'ouvrit, livrant passage à Ellsworthy, qui donna immédiatement la lumière dans le couloir. Luke faillit pousser une exclamation de surprise.

Ellsworthy était méconnaissable. Il avait la bouche tordue, écumante, et le regard fixe d'un halluciné. Quant à ses mains, elles étaient d'un brun rougeâtre, de la couleur du sang séché...

À petits pas dansants, Ellsworthy suivit le couloir. Luke l'entendit qui montait l'escalier. Peu après, la lumière s'éteignit. Luke attendit quelques instants encore, puis, lentement, avec un luxe de précautions justifié, il sortit de la maison par le chemin par lequel il était venu. Une fois dehors, il poussa un profond soupir. La maison était noire et silencieuse.

Il reprit le chemin d'Ashe Manor, songeant à l'étrange spectacle qu'il venait de voir. L'homme était fou, la chose n'était pas douteuse. Mais qu'avait-il fait de sa soirée et pourquoi avait-il les mains rouges de sang ?

Luke marchait dans le petit sentier qui conduisait sur le derrière d'Ashe Manor quand il entendit du bruit derrière lui. Il se retourna vivement.

— Qui va là ?

Une silhouette, drapée dans un manteau, parut se détacher de l'ombre d'un arbre. Luke reconnut Bridget.

— Bridget ! Vous m'avez fait peur !

— D'où venez-vous ? lui demanda-t-elle. Je vous ai vu sortir.

— Et vous m'avez suivi ?

— Non. J'ai préféré attendre votre retour.

Il répondit par un grognement.

— D'où venez-vous ? reprit-elle.

— Je suis allé faire un petit tour chez Mr Ellsworthy.

— Vous avez... trouvé quelque chose ?

— Je n'en sais trop rien. Des livres qui ne sont pas à mettre entre toutes les mains et, tout de même, deux ou trois choses qui sont bonnes à savoir.

Bridget mise au courant de ses découvertes, il ajouta :

— Tout cela, sans doute, ne prouve rien, mais ce n'est pas tout ! Ellsworthy est rentré au moment où je me disposais à me retirer et, je puis vous le certifier, ma chère Bridget, le type est fou. Complètement !

— Vous croyez ?

— Si vous aviez vu son visage, vous ne poseriez pas la question. Je serais incapable de vous le décrire. Un fou en pleine crise, c'est tout ce que je puis dire ! Et il avait les mains *rouges de sang* !

Bridget frissonna.

— Quant à vous, poursuivit Luke, vous n'auriez pas dû sortir. C'est insensé ! Vous risquiez de vous faire donner un mauvais coup.

Elle eut un petit rire nerveux.

— Je vous en dirai autant.

— Je suis capable de me défendre.

— Mais moi aussi ! Vous en doutez ?

Il haussa les épaules.

— Rentrons !

— Pas encore !

— Pourquoi ?

Baissant la voix, elle répondit :

— Parce que j'ai quelque chose à vous dire... C'est un peu pour cela que je vous ai attendu... Quelque chose que je veux que vous sachiez et que je préfère vous dire ici, avant que nous ne soyons sous le toit de Gordon...

— Et qu'est-ce que c'est ?

— Oh ! c'est très simple. *Vous avez gagné*, Luke ! C'est tout !

— Je ne comprends pas.

— Je répète : vous avez gagné. J'ai abandonné l'idée d'être un jour lady Whitfield.

— Vraiment ?

— Vraiment.

— Vous serez ma femme ?

— Oui, Luke.

— Mais pourquoi ?

— Je n'en sais rien. Vous me dites des choses désagréables... et on dirait qu'elles me font plaisir !

Il la prit dans ses bras et l'embrassa.

— Drôle de planète ! dit-il.

— Vous êtes content. Luke ?

— Pas spécialement.

— Vous pensez que vous serez heureux avec moi ?

— Je l'ignore. On verra bien !

— Je me dis exactement la même chose.

Glissant son bras sous celui de Bridget, il dit :

— Curieux dialogue d'amour !... Rentrons ! Demain, nos propos seront peut-être plus conformes à la tradition.

— Oui. C'est alors qu'on s'y attend le moins qu'on s'aperçoit...

Son pied ayant heurté un obstacle imprévu, elle s'interrompit brusquement, baissa les yeux et, s'immobilisant soudain, dit d'une voix blanche :

— Luke !... Luke !... Qu'est-ce que c'est que ça ?

La lune sortait des nuages. Luke regarda par terre : un corps gisait aux pieds de Bridget. Lâchant le bras de la jeune fille, il se baissa, puis jeta un coup d'œil sur la grille de la propriété. Sur le pilier de droite, la pomme de pin manquait. Bridget très pâle, se pressait les mains sur les joues.

Luke se redressa.

— C'est Rivers, dit-il, le chauffeur. Il est mort.

— Assommé par cette pomme de pin en pierre ?... Elle ne tenait plus guère depuis longtemps... Le vent l'aura arrachée.

Luke secoua la tête.

— Certainement pas !... C'est *ce qu'on a voulu faire croire*. En apparence, il s'agit encore d'un accident. En fait, c'est *un nouveau crime* !

— Ne dites pas ça, Luke !

— C'est pourtant la vérité ! Vous savez ce que j'ai senti sur la nuque, pris dans la masse gluante des cheveux inondés de sang ? *Des grains de sable*. Or, il n'y a pas de sable par ici. Ce pauvre diable, on a guetté son passage, alors qu'il était en route

pour rentrer chez lui, on l'a assommé et on l'a traîné jusqu'ici. Puis, sur son cadavre, on a jeté cette pomme de pin...

D'une voix qui s'entendait à peine. Bridget dit :

— Luke... Vous avez du sang... sur les mains...

Il eut un ricanement amer.

— Je connais quelqu'un qui, lui aussi, avait du sang sur les mains ! Savez-vous que, cet après-midi, je me disais que si l'assassin commettait un nouveau crime, nous serions fixés sur son identité ? Maintenant, *nous sommes fixés !* L'assassin, c'est *Ellsworthy !* Il est sorti ce soir... et je l'ai vu rentrer chez lui. Ce que je puis vous dire, Bridget, c'est qu'il ne tuera plus ! Après ce dernier crime, nous...

Bridget chancelait. Il la rattrapa dans ses bras. Elle murmura :

— J'ai peur. Luke...

— Il ne faut pas, chérie. C'est fini !... Et nous ne nous ferons plus jamais de mal... Plus jamais !

Elle lui sourit.

CHAPITRE XVII

LORD WHITFIELD PARLE

Le docteur Thomas était assis à son bureau, dans son cabinet Luke occupait le meilleur fauteuil de la pièce.

— Très curieux ! dit le médecin. Mais, dites-moi, Mr Fitzwilliam, *vous parlez sérieusement ?*

— N'en doutez pas ! Je suis absolument convaincu que cet Ellsworthy est un fou dangereux.

— Encore que je n'aie jamais eu à l'examiner, je vous accorde qu'il est vraisemblablement anormal.

— C'est trop peu dire !

— Êtes-vous sûr que ce Rivers ait été assassiné ?

— Absolument. Vous avez remarqué les grains de sable qui étaient dans la blessure ?

— Oui. Après ce que vous m'aviez dit je me devais de vérifier ce détail.

— Ce qui prouve bien, n'est-ce pas, qu'il ne s'agit pas d'un accident et que le malheureux a été assommé, et peut-être tué, avec un casse-tête fabriqué avec un sac de sable ?

— Ce n'est pas une certitude.

— Comment cela ?

Le docteur Thomas posa ses avant-bras sur le bureau et joignit les mains.

— On peut supposer que Rivers est allé, dans l'après-midi, s'étendre dans quelque sablière. Il y en a beaucoup dans la région. Cela expliquerait la présence de grains de sable dans ses cheveux.

— Mais il a été assassiné !

— Vous le dites, mais rien ne le prouve !

Luke dut faire un effort pour se dominer.

— J'imagine, dit-il, que vous ne croyez pas un mot de ce que je vous ai raconté ?

Le docteur Thomas eut un petit sourire suffisant.

— Vous admettez, Mr Fitzwilliam, que l'histoire est bien invraisemblable. D'après vous, cet Ellsworthy aurait tué successivement une petite bonne, un gamin, un aubergiste ivrogne, mon associé et, pour finir, ce Rivers.

— Tout cela, vous ne le croyez pas ?

Le docteur Thomas haussa les épaules.

— Je suis assez renseigné sur la mort de Humbleby. Je ne vois pas comment Ellsworthy s'y serait pris pour la provoquer.

— Moi non plus. Mais cette mort, miss Pinkerton l'avait prédite...

— Car, pour vous, il ne fait pas de doute que cet Ellsworthy ait suivi la vieille demoiselle à Londres et que ce soit lui qui l'ait écrasée ? Là encore, vous n'avez pas l'ombre d'une preuve. Vous faites du roman !

— Permettez ! répliqua Luke d'un ton vif. Des preuves, maintenant que je commence à voir clair, j'en trouverai. Demain, je rendrai visite à Londres à un de mes amis. J'ai appris par les journaux qu'il venait d'être nommé Assistant Commissioner¹. Il me connaît et il écouterait ce que j'ai à lui dire. Et je suis sûr qu'il ordonnera qu'une sérieuse enquête soit menée sur toute l'affaire.

— Ce sera une bonne chose. Évidemment, si vous vous trompez...

Luke coupa la parole au médecin et répéta :

— Vous ne croyez pas un mot de ce que je vous ai dit ?

Le docteur Thomas haussa les sourcils.

— En toute franchise. Mr Fitzwilliam, non ! Ces meurtres en série, je n'y crois pas. Trop fantastique !

— Fantastique, peut-être. Mais tout s'enchaîne si l'on tient pour vrai ce que m'a raconté miss Pinkerton !

Un sourire plein d'indulgence détendit le visage du médecin.

— Si vous saviez, Mr Fitzwilliam, ce que toutes ces vieilles filles sont capables d'inventer ! Je ne demande qu'à vous croire, mais apportez-moi des preuves !

¹ Un des plus hauts postes de Scotland Yard.

— Les vieilles filles ne sont point si sottes ! répliqua Luke. Avez-vous une tante, docteur ?

— Une tante ?... Ma foi, non !

— Dommage ! Tout le monde devrait avoir une tante ! Elles démontrent à tout coup que le raisonnement logique n'est rien à côté de l'intuition. Il n'y a qu'une tante pour *savoir de science certaine* que Mr X. est une fripouille, parce qu'il ressemble à un maître d'hôtel malhonnête autrefois au service de la maison. Les gens vous diront, avec un semblant de raison, qu'un homme respectable tel que Mr X. ne peut être une crapule. Et, pourtant, c'est la tante qui a raison !

Le docteur Thomas eut de nouveau ce sourire supérieur que Luke commençait à trouver exaspérant. Luke se retira et alla rejoindre Bridget.

— Alors ? lui demanda-t-elle.

— Il ne me croit pas, répondit Luke, et, à la réflexion, c'est à peine surprenant. Je n'apporte aucune preuve et, comme le veut son nom, le docteur Thomas ne croit que ce qu'il voit.

— Quelqu'un d'autre vous croira-t-il ?

— J'en doute. Mais, demain, quand j'aurai vu mon vieux copain Billy Bones, les choses prendront une autre tournure. On s'occupera de Mr Ellsworthy et nous verrons bien ce qu'il se passera !

Bridget était songeuse.

— L'assassin, quel qu'il soit, doit commencer à se rendre compte que vous devenez pour lui un danger.

— Qu'y puis-je ? Nous ne pouvons pas lui permettre de tuer encore une fois.

— Bien sûr, Luke. Mais, je vous en supplie, soyez prudent !

— Je le suis. Je me tiens à bonne distance des piliers surmontés d'une pomme de pin, j'évite de me promener dans les bois après la tombée de la nuit, je regarde ce que je bois, je regarde ce que je mange. Rassurez-vous ! Je connais tous les trucs...

— C'est terrible de vous savoir menacé !

— Aussi longtemps que vous n'êtes pas menacée, vous, tout va bien !

— Mais peut-être le suis-je !

— Je ne crois pas. Malgré cela, je me méfie et je veille sur vous comme un ange gardien.

Il y eut un silence.

— Est-ce que je ne devrais pas alerter la police locale ? demanda soudain Bridget.

— À mon avis, non, répondit Luke. Il vaut mieux saisir directement Scotland Yard de l'affaire.

— Ce que voulait faire miss Pinkerton.

— Exactement. Seulement, *moi*, je me tiendrai sur mes gardes.

— Vous savez ce que je ferai, demain ? Je me ferai accompagner chez Ellsworthy par Gordon, sous prétexte de lui acheter quelque chose.

— Afin de vous assurer qu'il ne me tendra pas une embuscade du côté de Whitehall ?

— Vous avez deviné !

— À propos de Whitfield...

L'embarras de Luke était visible.

— Nous verrons ça demain soir à votre retour de Londres, dit vivement Bridget. Nous lui dirons...

— Vous croyez qu'il sera très... affecté ?

— Mon Dieu ! Ça l'ennuiera !

— Ça l'ennuiera ? Vous ne pensez pas que le mot est faible ?

— Non. Parce qu'il a horreur d'être ennuyé. Ça le *vexe* !

Luke ne put s'empêcher de sourire.

Pourtant, il ne se sentait plus très à l'aise en présence de lord Whitfield. Il était son hôte et il lui chipait sa fiancée ! En quoi il se comportait comme un mufle, même si l'on voulait bien admettre qu'un gros poussah prétentieux tel que le seigneur d'Ashe Manor n'aurait jamais dû oser prétendre à la main d'une créature telle que Bridget. Ce sentiment de culpabilité, Luke l'éprouvait tellement que, pour se racheter à ses propres yeux, il accorda ce soir-là plus d'attention encore que de coutume aux propos de lord Whitfield traitant de lord Whitfield, son sujet de prédilection.

Lord Whitfield était d'excellente humeur. La mort de son chauffeur ne l'avait pas chagriné. Au contraire !

— Je vous l'avais bien dit que ce garçon-là finirait mal ! fit-il remarquer, levant son verre de porto à hauteur de ses yeux pour le mirer à la lumière. Je vous l'ai dit hier soir. C'est exact ?

— C'est exact.

— J'avais raison, vous le constatez. J'ai si souvent raison que c'en est stupéfiant !

— Ce doit être pour vous bien agréable, dit Luke.

— J'en conviens. J'ai eu une vie magnifique, vraiment magnifique. Mon chemin a toujours été tracé et je n'ai eu qu'à le suivre, en faisant confiance à la Providence. C'est le secret de la réussite, cela, Fitzwilliam !

— Ah ?

— Oui, Fitzwilliam. Il faut avoir de la religion. Je crois au Bien, au Mal et à la Justice divine. Elle existe, vous savez ?

— Je crois à la justice, moi aussi.

Lord Whitfield n'écoutait pas. Les opinions des autres ne l'intéressaient pas. Il poursuivit :

— Faites confiance au Créateur et il vous traitera selon vos mérites ! J'ai toujours été un homme de devoir. Mon argent, je l'ai gagné honnêtement. Je me suis montré charitable envers mon prochain et je ne dois rien à personne. Vous avez lu la Bible, Fitzwilliam ? Vous savez que les patriarches devinrent riches et prospères, cependant que leurs ennemis étaient abattus ?

— Sans doute, dit Luke, réprimant une forte envie de bâiller.

— Rien n'est changé ! reprit lord Whitfield. Les ennemis du juste sont toujours frappés. Regardez ce qui s'est passé hier ! Cet individu m'insulte. Il va même jusqu'à lever la main sur moi. Où est-il aujourd'hui ? Voulez-vous me le dire ?

Répondant à sa propre question, il ajouta de la voix lente d'un juge prononçant un verdict implacable :

— Il est mort, victime de la colère divine.

Luke entrouvrit un œil et dit :

— La punition est sévère...

Lord Whitfield secoua la tête.

— C'est toujours comme cela ! Le châtement est prompt, et il est terrible. Rappelez-vous ce prophète que les enfants avaient tourné en dérision. Les loups sont venus, qui les ont dévorés.

— J'ai toujours pensé que les pauvres gosses avaient payé cher leur inconséquence.

— Du tout, Fitzwilliam, du tout ! Élie était un saint homme. Nul n'avait le droit de se moquer de lui et de survivre. Je suis mieux placé que quiconque pour le savoir.

— Pourquoi ? demanda Luke, très surpris.

Lord Whitfield baissa la voix.

— Pourquoi ? dit-il. C'est à peine croyable... et, au début, je me refusais moi-même à le croire. Et, pourtant, c'est la vérité, je suis forcé d'en convenir. Il n'est pas d'exemple que mes ennemis et mes détracteurs n'aient été abattus et *exterminés*.

— Exterminés ?

Lord Whitfield vida son verre de porto.

— Exterminés. Je l'ai constaté souvent... J'ai même revécu l'histoire d'Élie. Avec un gamin, qui faisait pour moi des travaux de jardinage... Un jour, je lui suis tombé dessus alors qu'il était en train de singer mes manières. Ce chenapan avait l'audace de se moquer de moi pour faire rire ses camarades. *De moi !* Et sur mes terres, qui plus est ! Eh bien ! *savez-vous ce qui lui est arrivé ?* Dix jours ne s'étaient pas écoulés qu'il tombait d'une fenêtre et se tuait. Une autre fois, il s'agissait d'une brute nommée Carter, un ivrogne qui ne savait pas tenir sa langue. Il m'a insulté, bassement. Huit jours plus tard, il était mort. Noyé. Je vous citerai encore le cas de cette petite bonne qui s'était montrée avec moi d'une insolence rare. Elle a absorbé par erreur le contenu d'une fiole de poison. Il y a aussi Humbleby. Il m'a taillé des croupières à propos de l'adduction d'eau. Il est mort d'un empoisonnement du sang. Et il y a des années que cela dure !... Mrs Horton, tenez ! Elle s'est dérangée pour me dire des choses abominables. Peu après, elle était morte...

Il se versa un demi-verre de porto et passa le carafon à Luke.

— Oui, conclut-il, *ils sont tous morts*. Étonnant, n'est-ce pas ?

Luke ne répondit pas. Il regardait lord Whitfield avec des yeux neufs, cependant que lui apparaissait une vérité si inimaginable qu'il hésitait encore à l'accepter comme telle. Était-il possible que ce petit homme gras, au sourire débonnaire, fût un assassin ? Luke se posait la question et des

souvenirs lui revenaient à l'esprit. Pardonnant les offenses, lord Whitfield avait envoyé des pêches et du raisin à Mrs Horton, durant sa dernière maladie. Il ne s'était pas opposé à ce que Tommy Pierce fût employé à la bibliothèque pour le nettoyage des vitres et, peu avant la mort de Humbleby, il avait visité le Wellerman Kreutz Institute, où il s'était vivement intéressé aux sérums et aux bouillons de culture. Tout cela, Luke le savait et il n'avait rien deviné !

Lord Whitfield souriait toujours. D'un sourire heureux et paisible.

CHAPITRE XVIII

CONFÉRENCES À LONDRES

Sir William Ossington, que ses copains d'autrefois n'appelaient jamais autrement que Billy Bones, posait sur son vieil ami un regard incrédule.

— Alors, lui dit-il, tu n'es rentré dans la métropole que pour nous apporter du travail supplémentaire ? Que tu ne nous transmettes, d'ailleurs, qu'après avoir essayé de le faire toi-même ?

— J'ai des excuses. Il s'agit d'un assassin qui a une demi-douzaine de crimes sur la conscience et qui est, selon la formule consacrée, au-dessus de tout soupçon.

Sir William poussa un soupir.

— Ça se rencontre. Et quelle est sa spécialité ? Les veuves ? Les femmes mariées ?

— Non. Il ne se prend pas encore tout à fait pour le Bon Dieu, mais ça viendra !

— C'est un fou ?

— Pour moi, il n'y a pas de doute.

— Mais, légalement, il n'est pas fou ? Cela fait une sérieuse différence.

— À mon avis, c'est un homme qui se rend parfaitement compte de ce qu'il fait.

— C'est bien ce que je dis.

— Laissons de côté, si tu veux bien, cette question de la responsabilité légale ! Elle ne se pose pas pour le moment... et peut-être ne se posera-t-elle jamais. Ce que je viens te demander, c'est quelques précisions sur des faits qui m'intéressent. Le jour du Derby, entre cinq et six heures de l'après-midi, une vieille dame s'est fait écraser dans Whitehall par une voiture qui a pris la fuite. Elle s'appelait Lavinia

Pinkerton. Je voudrais avoir tous les renseignements possibles sur cet accident.

— Accorde-moi vingt minutes et tu les auras !

Sir William tint parole. Un quart d'heure plus tard, Luke parlait à l'officier de police qui s'était occupé de l'affaire.

— Voici le dossier, monsieur. Il y a eu une enquête. Je me souviens parfaitement. Le *coroner* était Mr Satcherwell. Une sanction de principe a été prise contre le conducteur de la voiture.

Luke feuilletait le dossier.

— On a retrouvé le chauffeur ? demanda-t-il.

— Non, monsieur.

— Quelle était la marque de l'auto ?

— Une Rolls, vraisemblablement, d'après les dires des témoins. Conduite par un chauffeur.

— Le numéro n'a pas été relevé ?

— Malheureusement, non. On a cru un instant qu'il s'agissait d'une voiture immatriculée FZX 4498, mais c'était une erreur. Le numéro avait été pris par une dame qui l'avait transmis à une autre, qui me le donna. Celle-ci avait-elle mal compris ce que l'autre lui avait dit ? C'est probable. En tout cas, le numéro n'était pas le bon.

— Comment le savez-vous ?

L'officier sourit.

— FZX 4498, c'est le numéro de l'auto de lord Whitfield. À ce moment-là, la voiture de lord Whitfield était en station devant Boomington House, et le chauffeur était en train de prendre le thé. Cet homme, je l'ai vu. Il n'était pour rien dans l'affaire. Sa voiture est restée là jusqu'à six heures et demie.

Sir William approuva de la tête.

— Il arrive souvent que les témoins voient très mal, dit-il.

— Nous avons pensé, reprit l'officier, qu'il s'agissait d'un numéro ressemblant à FZX 4498, commençant sans doute par deux quatre, mais nos investigations n'ont rien donné.

Il ajouta quelques détails encore, qui n'apprirent rien à Luke, puis se retira.

— Alors, Fitz ? dit sir William.

— Que veux-tu que je te dise ? répondit Luke. Pour moi, tout colle ! Lavinia Pinkerton se rendait au Yard pour raconter tout ce qu'elle savait aux plus fameux policiers du monde. L'auriez-vous écoutée ? Ce n'est pas sûr...

— Mais ce n'est pas impossible ! En principe, nous ne négligeons aucune information, d'où qu'elle vienne.

— C'est bien ce que s'est dit l'assassin. Il a pris ses précautions et supprimé Lavinia Pinkerton. Une dame a bien noté le numéro de sa voiture, mais on ne l'a pas crue.

Sir William sursauta.

— Tu ne veux pas dire...

— Mais si ! Je te parie tout ce que tu veux que c'était lord Whitfield lui-même qui tenait le volant ! Comment il s'est arrangé, je n'en sais rien, mais ma conviction est faite. Il a éloigné son chauffeur, il a mis sa casquette et son manteau de toile et il est parti avec la voiture. Aucun doute, Billy, *c'est lui qui a fait le coup !*

— C'est impossible !

— Mais pas du tout ! À ma connaissance, lord Whitfield a tué sept fois au moins, et peut-être plus.

— Je te répète que c'est impossible !

— Il s'en est pratiquement vanté devant moi hier soir.

— Alors, il est fou ?

— Il est fou, mais il est malin. Vous ne l'aurez pas facilement.

— C'est incroyable !

— Mais vrai. Si tu permets, je vais t'exposer les faits dans le détail...

La conversation dura longtemps.

Le lendemain. Luke, qui avait couché à Londres parce qu'il lui répugnait, étant donné les circonstances, de passer, une nouvelle nuit sous le toit de lord Whitfield, regagnait Wychwood en voiture. Parti presque avant le jour, il arriva très tôt et se rendit directement chez miss Waynflete, qui le reçut, assez surprise, alors qu'elle s'asseyait à table pour son petit déjeuner.

Luke s'excusa de la déranger à cette heure indue.

— Mais, expliqua-t-il, je voudrais vous poser une question. Indiscrète, je le sais...

— Vous êtes pardonné par avance, car j’imagine que vous ne la posez pas sans raison. Quelle est-elle ?

Il hésita.

— Voici, dit-il enfin. Je voudrais savoir exactement pourquoi vous avez rompu vos fiançailles avec lord Whitfield.

Elle rougit.

— Que vous a-t-il raconté ?

— Il m’a parlé d’une dispute, à propos d’un oiseau... auquel on a tordu le cou.

— Il a *reconnu* ça ? C’est extraordinaire !

— Je vous écoute.

— Vous me promettez de ne rien raconter à Gordon de ce que je vais vous dire ? Le passé est le passé et ce sont là des souvenirs pénibles que je veux oublier... Vous me comprenez ?

— Je vous comprends et je ne répéterai rien.

— Je vous remercie.

Elle avait recouvré son calme.

— Donc, reprit-elle d’une voix posée, j’avais un petit canari que j’aimais beaucoup. Les jeunes filles peuvent être stupides et cet oiseau me rendait idiot. Je ne m’occupais que de lui. Il y avait de quoi agacer un jeune homme qui me faisait la cour, je m’en rends compte aujourd’hui... Gordon finit par être jaloux de ce canari et, un jour, de très mauvaise humeur, il me fit une scène à propos de la pauvre bestiole et me dit : « Cet oiseau, vous l’aimez plus que vous ne m’aimez, moi !... » Comme une sotte que j’étais, je me suis mise à rire et, caressant mon canari qui était perché sur mon index, j’ai dit : « Mais, bien sûr, mon petit oiseau, que je t’aime mieux que ce grand serin !... » Alors, il s’est passé une chose épouvantable ! La main de Gordon s’est abattue sur le canari et *il lui a tordu le cou*. J’étais anéantie... et je n’ai jamais oublié !

Elle était devenue très pâle.

— Sur quoi, dit Luke, vous avez rompu vos fiançailles ?

— Oui. Je ne le voyais plus avec les mêmes yeux.

Après un silence, elle ajouta :

— Vous comprenez, Mr Fitzwilliam, qu’il ait tué cette pauvre petite bête dans un moment de colère, dans un accès de jalousie,

j'aurais pu l'admettre, à la grande rigueur... Mais ce qui m'effrayait, c'est *qu'il avait pris plaisir* à le faire...

— Ainsi, murmura Luke, en ce temps-là, déjà...

Miss Waynflete lui mit la main sur le bras.

— Mr Fitzwilliam...

Il la regarda : l'angoisse se lisait dans les yeux de la vieille demoiselle.

— L'assassin, dit-il, c'est lord Whitfield. *Vous* l'avez toujours su, n'est-ce pas ?

Elle secoua la tête avec énergie.

— Non ! Si j'avais eu une certitude, j'aurais parlé. Je ne le savais pas, mais je l'ai toujours *pensé* et redouté.

— Et vous ne me l'avez jamais laissé deviner.

Elle se tordait les mains.

— Le pouvais-je ?... Cet homme, je l'ai aimé... Autrefois...

Elle s'éloigna de quelques pas, tournant le dos à Luke pour se tamponner les yeux avec un mouchoir de dentelle. Revenant à lui, elle dit :

— Je suis bien heureuse que Bridget ait rompu ses fiançailles. C'est vous qu'elle va épouser, je crois ?

— Oui.

— Ce sera beaucoup mieux !

Luke ne put s'empêcher de sourire. Miss Waynflete, cependant, restait grave.

— Mon cher enfant, reprit-elle, mettant de nouveau la main sur l'avant-bras de Luke, soyez prudent !... Soyez prudents, tous les deux !

— Comment cela ?

— Il serait sage de ne rien dire à lord Whitfield.

Luke fronça le sourcil.

— Il me semble pourtant...

— Je comprends vos sentiments, mais vous n'avez pas l'air de vous rendre compte que vous avez affaire à *un fou* ! *Il est fou*, dites-vous bien ça ! Il n'acceptera pas. S'il arrive quelque chose à Bridget...

— Il ne lui arrivera rien !

— Je sais... Mais contre lui êtes-vous bien sûr que vous êtes de force ? Il est d'une habileté diabolique. Emmenez Bridget !

C'est ce que vous avez de mieux à faire. Envoyez-la en France !
Et même partez avec elle !

— Qu'elle parte, dit lentement Luke, ce ne serait pas une mauvaise chose. Mais, moi, je resterai.

— J'étais sûre que vous diriez ça. Dommage ! En tout cas, *faites-la partir ! Tout de suite !*

Luke hocha la tête.

— Oui, dit-il, je crois que vous avez raison.

— Je suis sûre d'avoir raison. Faites-la partir *avant qu'il ne soit trop tard !*

CHAPITRE XIX

FIANÇAILLES ROMPUES

Bridget avait entendu la voiture arriver et elle sortit sur le perron pour accueillir Luke.

Sans préambule, elle lui dit :

— Je l'ai mis au courant.

— Hein ?

Il y avait, dans la voix de Luke, tant d'inquiétude que Bridget s'alarma.

— Que se passe-t-il, Luke ? On dirait que cela ne vous fait pas plaisir.

— Je croyais qu'il était convenu que nous attendrions mon retour pour lui parler.

— Je sais, mais j'ai pensé qu'il valait mieux en finir tout de suite. Il faisait des projets pour notre mariage, notre voyage de noces... Bref, je n'ai pas pu faire autrement que de lui dire...

Sur un ton de léger reproche, elle ajouta :

— C'était plus propre.

— Oui. Mais il y a des moments où on ne peut pas se permettre certaines élégances.

— Ce qui veut dire ?

Il eut un mouvement d'impatience.

— Je ne puis vous expliquer ça maintenant. Comment a-t-il pris la nouvelle ?

— Très bien. Extraordinairement bien, même. Je me sentais toute honteuse. Je crois, Luke, que je me suis méprise sur le compte de Gordon. Il a des côtés ridicules, mais, tout bien considéré, c'est quelqu'un !

Luke approuva de la tête.

— Dans un certain genre, dit-il, c'est peut-être même quelqu'un de très remarquable. Cela admis, Bridget, il faut que vous partiez d'ici le plus tôt possible.

— J'ai bien l'intention de m'en aller dès aujourd'hui. Vous pourriez me conduire à Londres. Il ne serait pas correct, j'imagine, que nous allions, vous et moi, nous installer au « Bells and Motley », peut-être encore occupé d'ailleurs par la bande Ellsworthy.

— Il est préférable que vous alliez à Londres, je vous expliquerai pourquoi. Faites vos paquets ! Pendant ce temps-là, moi, je verrai Whitfield.

— Je crois que c'est indispensable... Je suis désolée, vous savez ? Je me fais tellement l'effet d'une sale petite « chercheuse d'or » !

Il lui sourit.

— Le marché était honnête, vous n'avez rien à vous reprocher et il est inutile de se lamenter sur un passé sur lequel il n'y a plus à revenir. Entrons !

Luke trouva lord Whitfield, marchant de long en large dans le salon. Il avait l'air calme, souriant même, mais deux veines qui saillaient près de ses tempes révélaient son agitation intérieure.

À l'entrée de Luke, il s'immobilisa.

— Ah ! Fitzwilliam... Vous voici donc !

Luke ne rusa pas.

— Je ne vous dirai pas que je regrette quoi que ce soit, déclara-t-il, car ce serait de l'hypocrisie. Que vous jugiez sévèrement ma conduite, je le comprends et je ne vois pas ce que je pourrais dire pour ma défense. Ce sont de ces choses qui arrivent, voilà tout !

Lord Whitfield s'était remis en route. Il bougonna :

— Bien sûr, bien sûr !...

— Que nous nous soyons mal conduits à votre égard, reprit Luke, j'en conviens, mais il faut voir les choses comme elles sont. Bridget et moi, nous nous aimons... et personne n'y peut rien changer ! La seule chose que nous puissions faire, c'est vous dire la vérité... et nous éloigner.

Lord Whitfield s'arrêta, posant sur Luke l'étrange regard de ses yeux proéminents.

— Non, dit-il, vous ne pouvez plus rien changer à ce qui est !

La phrase était banale, mais point le ton. Lord Whitfield hochait la tête et il y avait dans sa voix comme de la commisération.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par là ? demanda Luke.

— Simplement qu'il est trop tard !

Luke avança d'un pas vers Whitfield.

— Ce qui signifie ?

— Posez la question à Honoria Waynflete. Elle comprendra, elle !

— Et que comprendra-t-elle ?

— Elle sait, elle, que *le mal qu'on me fait est toujours puni* et que la justice immanente n'est pas un vain mot. Je regrette Bridget, parce que je l'aimais bien, mais, au fond, c'est vous qui êtes à plaindre, tous les deux !

— C'est une menace ?

Lord Whitfield protesta avec une indignation qui paraissait sincère.

— N'allez surtout pas croire ça ! Je n'en veux à personne. Je fais seulement observer que lorsque j'ai fait à Bridget l'honneur de lui demander sa main, elle a pris à mon égard des engagements sur lesquels elle revient aujourd'hui. Or, dans la vie, *on ne retourne pas en arrière*. Tout se paie !

Luke serra les poings.

— Vous voulez dire qu'il arrivera quelque chose à Bridget ?... Écoutez-moi bien, Whitfield ! *Il n'arrivera rien à Bridget*, et à moi non plus. Tentez quoi que ce soit contre elle ou contre moi, et vous êtes un homme fini ! Prenez garde ! J'en sais long sur votre compte...

— Il n'est pas question de moi, répliqua lord Whitfield. Je ne suis que l'instrument d'une Puissance supérieure. C'est cette Puissance qui décide... et ce qu'elle décide arrive !

— Vous avez l'air de le croire !

— Je le crois parce que c'est la vérité ! Quiconque cherche à me nuire est puni par le Destin. Bridget et vous, vous ne ferez pas exception !

— C'est ce qui vous trompe ! Un homme peut avoir la chance avec lui pendant très longtemps, mais elle finit toujours par l'abandonner. Vous en êtes à peu près là !

Lord Whitfield sourit.

— Vous ne savez pas à qui vous parlez, dit-il d'une voix douce. *Contre moi*, personne ne peut rien !

— Vraiment ? Nous verrons ça. Un seul conseil Whitfield ! Faites attention à ce que vous ferez !

Lord Whitfield changea de ton. Sa voix se fit rude.

— J'ai fait preuve de patience, dit-il, mais tout a une fin. Allez-vous-en !

— Avec joie. Rappelez-vous seulement que je vous ai prévenu !

Luke quitta le salon et monta au premier étage. Il trouva Bridget dans sa chambre. Avec l'aide d'une petite bonne, elle faisait ses valises.

— Bientôt prête ?

— Dans dix minutes.

La présence de la domestique empêchait Bridget de poser la question qui lui brûlait les lèvres, mais son regard interrogeait clairement. Luke répondit d'un signe de tête. Il gagna sa chambre, jeta ses affaires dans sa mallette et revint près de Bridget.

— Nous nous en allons ?

— Quand vous voudrez...

Dans l'escalier, ils rencontrèrent le maître d'hôtel qui montait.

— Miss Waynflete désirerait vous voir, mademoiselle.

— Miss Waynflete ? Où est-elle ?

— Dans le salon, avec Sa Seigneurie.

Bridget se rendit au salon. Luke sur ses talons. Miss Waynflete était debout près d'une fenêtre, avec lord Whitfield qui lui faisait admirer un magnifique poignard.

— C'est, expliqua-t-il, une arme de toute beauté. Elle m'a été rapportée du Maroc par un jeune reporter que j'avais envoyé là-bas. Elle est d'origine mauresque, bien entendu. Regardez-moi ce tranchant !

Il promenait avec complaisance son index sur la lame effilée.

— Vous me faites peur, Gordon ! dit miss Waynflete. Posez cette arme, pour l'amour de Dieu !

Lord Whitfield obéit et remit le poignard sur la table, à côté de quelques autres, des pièces de collection également. Miss Waynflete, qui était plus pâle qu'à l'accoutumée et qui paraissait nerveuse, aperçut Bridget.

— Ah ! s'écria-t-elle. Voici notre chère Bridget !

Lord Whitfield ricana.

— Profitez bien d'elle, Honoria ! Elle ne sera plus avec nous longtemps !

— Pourquoi donc ?

— Mais... parce qu'elle rentre à Londres, tout simplement. Vous ne le savez pas encore. Honoria, mais, en fin de compte, Bridget ne m'épouse plus. Elle préfère Fitzwilliam, que vous voyez à côté d'elle. La vie est bizarre, n'est-ce pas ?... Je vous laisse bavarder...

Il sortit d'un pas vif, faisant tinter des pièces de monnaie dans sa poche.

— Mon Dieu ! murmura miss Waynflete.

Elle semblait bouleversée. Un peu surprise, Bridget dit doucement :

— Je regrette, bien sûr, mais...

Elle n'acheva pas sa phrase...

— Il est furieux, dit miss Waynflete d'une voix mal assurée. C'est épouvantable !... Qu'allons-nous faire ?

Bridget la regarda, étonnée.

— Qu'allons-nous faire ? Comment cela ?

Le regard de miss Waynflete alla de Bridget à Luke, pour revenir à Bridget. D'un ton de reproche, elle dit :

— Vous n'auriez jamais dû lui dire !...

— Pouvions-nous faire autrement ?

— Il ne fallait pas parler *tout de suite*. Il fallait attendre... et, d'abord, partir.

— C'est votre opinion, répliqua Bridget assez sèchement. Pour moi, j'estime qu'il vaut mieux se débarrasser des corvées ennuyeuses dès qu'on en a la possibilité.

— S'il ne s'agissait que de cela...

Elle n'alla pas plus loin, tournant vers Luke un regard interrogateur. Il secoua la tête et elle lut sur ses lèvres deux mots qu'il ne prononça pas : « Pas encore ! »

Agacée par ce manège dont le sens lui échappait, Bridget demanda :

— Vous aviez quelque chose de particulier à me dire, miss Waynflete ?

La réponse de la vieille demoiselle tarda quelques secondes.

— Oui, dit-elle enfin. Pensant que vous éprouveriez peut-être quelque... scrupule à rester sous le toit de lord Whitfield, j'étais venue vous proposer de passer quelques jours chez moi pour... y mûrir vos projets.

— Je vous en suis très reconnaissante, miss Waynflete. C'est très gentil à vous...

— Avec moi, vous serez en sécurité...

Bridget coupa la parole à miss Waynflete.

— En sécurité ?

Miss Waynflete rougit.

— Je m'explique mal... Je voulais simplement dire que vous seriez très bien chez moi. Vous n'y trouverez pas, bien sûr, des installations luxueuses, mais l'eau chaude coule vraiment chaude et Emily, ma petite bonne, fait de l'excellente cuisine.

— Je serais certainement très bien chez vous...

— Mais, évidemment, si vous allez à Londres, ce sera encore *beaucoup mieux*...

— Le seul ennui, reprit Bridget, c'est que, ma tante étant partie très tôt ce matin pour aller visiter je ne sais quelle exposition de fleurs, je n'ai pas encore pu la prévenir. Il faudra que je lui laisse un mot pour lui faire savoir que je suis à l'appartement...

— Parce que vous vous proposez d'occuper, à Londres, l'appartement de votre tante ?

— Oui. Il n'y a personne dedans. Je prendrai mes repas à l'extérieur.

— Et, dans cet appartement, vous allez être seule ? Je n'aime pas ça. Il ne faut pas *rester seule* !

Bridget haussa les épaules.

— On ne me mangera pas ! D'ailleurs, dès demain, ma tante viendra me rejoindre...

— Il serait préférable que vous alliez à l'hôtel, dit Luke.

Bridget se tourna vers lui.

— Et pourquoi donc ? Qu'est-ce que vous avez, tous les deux, à la fin ? Pourquoi me traitez-vous comme si j'étais une enfant arriérée ?

— Ne vous fâchez pas ! dit doucement miss Waynflete. Nous vous demandons seulement d'être *prudente*.

— Mais, encore une fois, *pourquoi* ? Que se passe-t-il ? Je voudrais le savoir !

Luke prit Bridget par le bras.

— Écoutez-moi, Bridget ! Il faut que je vous parle, mais ici c'est impossible. Venez dans ma voiture, nous irons quelque part tranquillement...

Tourné vers miss Waynflete, il ajouta :

— Pouvez-vous me recevoir chez vous dans une heure ? J'aurai des choses à vous dire.

— Entendu. Je vous attendrai.

Luke remercia miss Waynflete et dit :

— Venez, Bridget ! Nous prendrons vos bagages plus tard.

La jeune fille se laissa entraîner par le poignet. Une minute plus tard, elle était dans la voiture de Luke. Il se mit au volant et, la grille franchie, s'écria, avec un soupir de satisfaction :

— Dieu merci ! Vous êtes dehors... et il ne vous est rien arrivé !

Elle le regarda, l'air courroucé.

— Ah çà ! Luke, seriez-vous devenu fou ?... Me direz-vous ce que signifie tout ce mystère ?

— Ne m'en veuillez pas trop ! dit-il doucement. Il n'est pas tellement facile, alors qu'on est sous son toit, d'expliquer qu'un homme est un assassin !

CHAPITRE XX

ENSEMBLE !

Bridget resta silencieuse quelques secondes, puis elle dit :

— C'est de *Gordon* que vous parlez ?

Il répondit d'un mouvement de tête.

— Gordon ? reprit-elle, Gordon serait *l'assassin* ! Je n'ai jamais rien entendu dire de si ridicule !

— Vous croyez ça ?

— Absolument. Je connais Gordon. Il ne ferait pas de mal à une mouche !

— C'est possible. Cependant, il a tué un canari... et aussi, j'en ai pratiquement la certitude, un certain nombre d'êtres humains.

— Ce ne peut pas être vrai !

— Je sais que cela paraît incroyable et je reconnais que, moi-même, jusqu'à avant-hier soir je ne l'ai jamais considéré comme un suspect possible.

Bridget protestait encore.

— Mais enfin, Luke, je connais Gordon ! Je sais tout de lui. C'est un brave homme. Prétentieux, soit, mais pas méchant !

Luke secoua la tête.

— Il faudra réviser ces idées-là, ma chère Bridget.

— Je vous répète que c'est absurde, Luke ! Il y a quarante-huit heures, vous affirmiez que le coupable, c'était Ellsworthy !

Luke fit la grimace.

— Je sais. Et vous pensez sans doute que demain j'accuserai Thomas et après-demain Horton ! Eh bien ! non, Bridget, j'ai tout mon bon sens. Que Gordon soit l'assassin, à première vue, cela semble insensé, j'en conviens ! Mais examinez la chose de près, vous reviendrez sur votre impression. Si Gordon est l'assassin, tout s'explique logiquement. Ah ! je comprends que la pauvre miss Pinkerton n'ait pas osé s'adresser aux autorités

locales ! Elles lui auraient ri au nez. Sa seule chance, c'était Scotland Yard !

— Mais, encore une fois, pourquoi Gordon aurait-il tué ? C'est tellement *stupide* !

— C'est stupide. Mais vous rendez-vous bien compte que Gordon a de soi-même une excellente opinion ?

— Sans doute. Il se prend pour quelqu'un de très important et de très remarquable. Simple complexe d'infériorité.

— C'est possible... et c'est peut-être l'explication de ses crimes. Je vous en supplie, Bridget, réfléchissez ! Rappelez-vous ! Songez à cette phrase que vous avez vous-même prononcée en riant, quand, à propos de ce malheureux chauffeur qui avait eu l'audace de prendre la voiture de Gordon, vous avez parlé de lèse-majesté ! Gordon se prend pour le centre du monde. Il est fou, absolument fou.

Bridget resta muette un instant, puis elle dit :

— Je n'arrive pas à le croire, Luke. Avez-vous des preuves ?

— J'ai au moins une manière d'aveu. Ne m'a-t-il pas dit, avant-hier soir : « Il n'est pas d'exemple que mes ennemis et mes détracteurs n'aient été abattus et exterminés ? »

— Cela ne signifie pas...

— Permettez, Bridget ! Il y avait le ton. Il disait cela de façon très calme, très posée, comme si la chose n'avait pour lui rien que de très naturel... C'était effrayant. Et il a continué en me citant les gens qui sont morts parce qu'ils lui avaient manqué. Leurs noms ? Je vais vous les dire. *Mrs Horion, Amy Gibbs, Tommy Tierce, Harry Carter, Humbleby* et *Rives, le chauffeur*.

Bridget, enfin ébranlée, avait pâli.

— Il les a nommés ?

— Tous. Êtes-vous convaincue, maintenant ?

— Comment ne pas l'être ?... Mais pourquoi a-t-il tué ?

— Pour des motifs ridicules... et c'est bien ce qui est effrayant ! Mrs Horton l'avait traité de haut, Tommy Pierce avait eu l'audace de faire rire les jardiniers à ses dépens, Harry Carter l'avait insulté, Amy Gibbs s'était montrée insolente, Humbleby n'avait pas craint de prendre ouvertement position contre lui et Rivers l'avait menacé, devant miss Waynflete et moi-même...

Bridget se cachait le visage dans ses mains. Elle murmura :

— C'est épouvantable !

Luke poursuivait :

— Et puis, tout de même, il y a des faits qui donnent à penser ! C'est une Rolls qui a écrasé miss Pinkerton, *et le numéro était celui de la Rolls de lord Whitfield.*

— Évidemment, dit Bridget, c'est une preuve.

— Je le crois. La police, elle, a pensé que la femme qui avait relevé le numéro avait mal lu. Mal lu !

— Que voulez-vous ? Quand un homme est riche et occupe une situation en vue, comme lord Whitfield, on le croit sur parole !

Pensive, Bridget ajouta :

— Une fois ou deux, devant moi, il a tenu des propos bizarres comme pour me mettre en garde contre je ne sais quels dangers... Maintenant, je comprends...

— Eh ! oui. C'est ce que je vous disais ! D'abord, on s'écrie : « C'est impossible !... » Et puis, l'idée acceptée, on découvre que l'hypothèse explique tout. Mrs Horton s'imaginait que ses infirmières lui administraient du poison ? Le raisin qui la tuait, c'était Gordon qui le lui offrait. Et comment ne pas se dire que c'est au cours de sa visite au Wellerman Kreutz Institute qu'il s'est procuré le virus mortel qu'il a inoculé à Humbleby ?

— Je ne vois plus comment il a pu s'y prendre.

— Moi non plus, mais *le rapport existe*, j'en suis sûr.

— Je le crois, moi aussi... D'ailleurs, il pouvait tout se permettre. Il était au-dessus du soupçon.

— Je ne jurerais pas que miss Waynflete ne se doutait pas de quelque chose. Elle m'a parlé de cette visite au Wellerman Institute. Comme par hasard, mais vraisemblablement dans l'espoir que j'enquêterais de ce côté.

— Elle savait donc ?

— Pour moi, elle avait de sérieux soupçons. Seulement, ayant aimé Gordon autrefois, elle espérait qu'elle se trompait...

Bridget approuva de la tête.

— Cela expliquerait certaines choses. Gordon m'a dit un jour qu'ils avaient été fiancés.

— Qu'il fût l'assassin, elle ne voulait pas le croire, mais elle en était chaque jour un peu plus *sûre*. Elle s'efforçait de me le donner à comprendre, tout en se refusant à faire, elle, quelque chose contre lui. Les femmes sont des créatures étranges. Peut-être a-t-elle gardé pour lui un sentiment ressemblant à de l'amour...

— Croyez-vous ? Il avait rompu leurs fiançailles...

— Erreur, Bridget ! *C'est elle qui les a rompues !* Une vilaine histoire...

Il la raconta brièvement. Bridget écoutait, consternée.

— Il a fait *cela* ? demanda-t-elle quand il eut terminé.

— Oui. Même en ce temps-là, il ne devait pas être normal.

Après un silence, il reprit :

— Il se peut qu'il ait commis bien des crimes restés ignorés. Ce qui a attiré l'attention sur lui, c'est la succession rapprochée des meurtres que nous connaissons. Comme si l'impunité lui avait fait perdre toute prudence.

Un long silence suivit.

— Vous rappelez-vous exactement, demanda soudain Bridget, ce que miss Pinkerton vous a dit, le jour où vous l'avez rencontrée dans le train ?

Luke fit un effort de mémoire.

— Elle a commencé par me dire qu'elle se rendait à Scotland Yard, elle m'a parlé du *constable* de Wychwood, me disant que c'était un brave garçon, mais qu'elle ne le voyait pas s'occupant d'un meurtre.

— Elle a dit le mot « meurtre » ?

— Bien sûr !

— Ensuite ?

— Elle m'a dit : « Ça vous étonne ?... Ça m'a étonnée, moi aussi. Je ne pouvais pas le croire. Je croyais être victime de mon imagination. »

— Et après ?

— Je lui ai demandé si elle était sûre de ne pas se tromper. Elle ne m'a même pas laissé achever ma phrase. Elle m'a dit : « Absolument. Je pouvais me tromper la première fois, mais pas la seconde, ni la troisième, ni la quatrième. À ce moment-là, ma conviction était faite. »

— Continuez !

— Alors, naturellement, je lui ai dit qu'elle avait parfaitement raison d'aller à Scotland Yard. Je ne croyais pas un mot de son histoire, mais à quoi bon la contrarier ?

— Je crois que j'aurais agi exactement comme vous l'avez fait. La conversation s'est poursuivie ?

— Oui. Elle m'a parlé de l'affaire Abercrombie... L'empoisonneur gallois, vous savez ? Elle m'a dit qu'elle n'avait pas cru, d'abord, qu'il avait une façon à lui de regarder ses futures victimes... et qu'elle était par la suite, revenue sur cette opinion...

— Vous ne vous rappelez pas ses mots exacts ?

Luke réfléchit, les sourcils froncés.

— Elle m'a d'abord dit, d'une voix très douce, sa voix naturelle : « Quand j'ai lu dans le journal que tous ceux qu'il avait regardés d'une certaine façon étaient tombés malades peu après, je ne l'ai pas cru. Pourtant, c'est vrai ! » Je lui ai demandé qu'est-ce qui était vrai. Elle m'a répondu : « Cette histoire de regards ! » Et, Bridget, quand elle a dit ça, elle m'a fait peur ! Elle était blême. On aurait dit que ce regard, elle le voyait !

— Ensuite ?

— Elle m'a nommé les victimes : Amy Gibbs, Carter, Tommy Pierce, en me disant que Tommy était un garnement et Carter un ivrogne. Puis elle a dit : « *Mais le docteur Humbleby, c'est autre chose !... Un vrai brave homme !* » Et elle a ajouté que, si elle allait lui parler de cela, il ne la croirait pas !

Bridget poussa un soupir et resta un long moment silencieuse. Il se tourna vers elle.

— À quoi pensez-vous, Bridget ?

— À quelque chose que Mrs Humbleby a dit un jour. Je me demandais... Laissons cela ! Vous souvenez-vous des derniers mots que vous a dits miss Pinkerton, ceux qui ont terminé la conversation ?

Cette fois, Luke n'eut pas à réfléchir. Ces phrases-là, il ne les oublierait jamais.

— Je lui avais dit qu'il me paraissait difficile de commettre de nombreux crimes tout en restant impuni. Elle m'a répondu : « C'est ce qui vous trompe, mon enfant ! Il n'y a rien de plus

facile que de tuer aussi longtemps que nul ne vous soupçonne. Et justement, la personne en question est la dernière qu'on suspectera ! »

Il se tut.

— Rien de plus facile que de tuer ! C'est bien vrai, Luke, et je ne m'étonne pas que ces mots vous soient restés à la mémoire. Je ne les oublierai pas, moi non plus ! Avec un homme comme Gordon, c'est facile !

— Ce qui ne sera pas facile, c'est de le confondre !

— Croyez-vous ? J'ai idée que, pour cela, je pourrai vous aider...

— Bridget, je vous défends...

— Inutile. Luke ! N'allez pas vous imaginer que je resterai dans un fauteuil à regarder les autres ! Je joue dans la pièce, moi aussi. Mon rôle comporte peut-être un certain danger, je veux bien l'admettre, mais je le tiendrai.

— Bridget !

— N'insistez pas, Luke ! J'accepterai l'invitation de miss Waynflete et je resterai ici.

— Je vous en supplie, ma chérie...

— Il y a du danger, je le sais. Il y en a pour vous, il y en a pour moi... Mais ce danger, Luke, nous l'affronterons *ensemble* !

CHAPITRE XXI

« OH ! POURQUOI TE PROMÈNES-TU DANS LES CHAMPS AVEC DES GANTS ? »

Miss Waynflete, un peu surprise d'apprendre que Bridget acceptait son invitation, s'empessa de la renouveler, à seule fin de bien montrer qu'elle était vraiment heureuse d'accueillir la jeune fille chez elle.

— Je pense, dit Luke, que c'est la meilleure solution, puisque vous voulez bien offrir l'hospitalité à Bridget. Je serai au « Bells and Motley » et j'aime mieux savoir Bridget dans le secteur. Londres n'est pas sûr.

— Vous faites allusion à Lavinia Pinkerton ? demanda miss Waynflete.

— Oui. J'aurais pourtant juré que, perdu dans la foule anonyme d'une ville immense, on ne risquait rien !

— Ce qui revient à dire que nous ne sommes en sécurité qu'aussi longtemps que nul n'a envie de nous supprimer ?

— Exactement.

— Depuis combien de temps savez-vous que... Gordon est l'assassin ?

La question était de Bridget. Miss Waynflete soupira.

— Il m'est bien difficile de vous répondre, ma chérie. Je pense que j'en ai la conviction intime depuis longtemps déjà... Mais j'ai fait de mon mieux pour ne pas me l'avouer. *Je ne voulais pas le croire.* Alors, je me répétais que c'était là une idée odieuse qui n'aurait jamais dû me venir...

— Vous n'avez jamais craint pour vous-même ? demanda Luke.

Miss Waynflete fronça le sourcil.

— Vous voulez dire que si Gordon s'était douté de mes soupçons, il aurait pu chercher quelque moyen de se débarrasser de moi ?

— Oui.

— Cette possibilité ne m'a pas échappé et j'ai tâché de ne pas commettre d'imprudences. Mais je ne crois pas que jamais Gordon m'aurait considérée comme pouvant représenter pour lui une menace...

— Pourquoi ?

Les vieilles joues de miss Waynflete rougirent discrètement.

— J'ai l'impression que jamais Gordon ne croirait que je puisse faire quelque chose contre lui.

Luke, presque malgré lui, posa une question brutale.

— N'êtes-vous pas allée jusqu'à... lui conseiller la prudence ?

— Non, répondit miss Waynflete. Mais je lui ai laissé entendre qu'il était étrange qu'il arrivât malheur à tous ceux dont il avait à se plaindre.

— Et qu'a-t-il dit ?

— Sa réaction a été tout autre que je n'avais prévu. Ma remarque a semblé lui faire *plaisir* ! C'est extraordinaire, n'est-ce pas ? Il m'a dit : « Vous vous en êtes aperçue ? » Il était ravi !

— C'est un fou ! dit Luke.

Miss Waynflete en convint avec empressement.

— Je le crois ! déclara-t-elle. Il n'y a pas d'autre explication. Il n'est pas responsable de ses actes...

Posant la main sur le bras de Luke, elle ajouta :

— Vous ne pensez pas qu'il sera pendu, Mr Fitzwilliam ?

— Non. Selon toute vraisemblance, on se contentera de l'envoyer à Broadmoor.

Miss Waynflete soupira.

— Je suis heureuse d'entendre cela.

— Nous n'en sommes pas encore là, reprit Luke. J'ai prévenu les autorités compétentes et je puis vous certifier qu'elles prennent la chose au sérieux, mais n'oubliez pas que nous n'avons, pour ainsi dire, aucune preuve !

— Nous en aurons, dit Bridget.

Miss Waynflete tourna les yeux vers la jeune fille. Il y avait, dans l'expression du regard de la vieille demoiselle, quelque chose qui éveilla dans la mémoire de Luke un souvenir qu'il ne put malheureusement préciser. Elle dit, d'un ton sceptique :

— Puissiez-vous dire vrai, ma chérie !

Sur quoi, Luke annonça qu'il allait se rendre en voiture à Ashe Manor, pour y prendre les affaires de Bridget.

— Je vous accompagne, dit-elle vivement.

— Je préfère que vous restiez ici.

— Peut-être, mais je vais avec vous !

Luke répliqua avec irritation.

— Vous serez gentille, Bridget, de ne pas jouer les mères poules avec moi ! Je suis assez grand pour me passer d'un chaperon.

— Mais oui, Bridget dit doucement miss Waynflete. Il fait grand jour... Mr Fitzwilliam ne court aucun risque.

Un peu confuse, Bridget s'excusa, en riant.

— Vous avez raison. Mais il faut me pardonner. J'ai les nerfs à vif !

— Je ne vous en veux pas, dit Luke. L'autre soir, quand je suis entré à Ashe Manor, c'est miss Waynflete qui a tenu à assurer ma protection. Allons, miss Waynflete, convenez-en ! C'est exact ?

Miss Waynflete l'admit en souriant.

— Je vous voyais si confiant, Mr Fitzwilliam, si rassuré ! Et je me disais que si Gordon avait découvert les véritables raisons de votre présence à Wychwood, vous étiez en danger... Dans un sentier désert, *tout peut arriver* !

— Maintenant, répliqua Luke, je sais à quoi m'en tenir. J'ouvrirai l'œil, soyez-en sûre !

— N'oubliez pas qu'il est très fort, plus fort que vous n' imaginez !

— Je suis prévenu.

— Les hommes ne manquent pas de courage, c'est connu, dit miss Waynflete, mais on les dupe plus facilement que les femmes !

— C'est juste ! dit Bridget.

— Très sincèrement, miss Waynflete, croyez-vous que je cours un risque quelconque ? Pensez-vous, comme dirait un gangster sur l'écran, que lord Whitfield soit décidé à « me faire la peau » ?

Miss Waynflete hésita un peu avant de répondre.

— Je pense, dit-elle, que Bridget est plus menacée que vous. *Elle l'a repoussé* et c'est la suprême insulte. Quand il se sera vengé d'elle, son attention se portera sur vous, mais *c'est d'elle qu'il s'occupera d'abord*.

Luke grommela.

— Si seulement elle consentait à s'en aller tout de suite !

— Je ne m'en irai pas, dit Bridget d'un ton catégorique.

Miss Waynflete lui prit les mains.

— Vous êtes brave, Bridget ! Je vous admire.

— À ma place, vous feriez comme moi.

— Peut-être...

Bridget conduisit Luke à la voiture.

— Je vous téléphonerai du « Bells and Motley », lui dit-il, aussitôt que je serai sorti, sain et sauf, de l'ancre du lion.

— N'oubliez pas, surtout !

— Calmez-vous, mon amour ! Les assassins les plus habiles ont besoin de temps pour mettre leurs plans au point. Nous sommes tranquilles au moins pour un jour ou deux et le commissaire Battle arrive de Londres aujourd'hui. À partir du moment où il sera ici, Whitfield sera sous surveillance.

— Tout va bien, donc !

Grave, Luke posa les mains sur les épaules de la jeune fille.

— Bridget, mon amour, vous me ferez plaisir *en ne faisant pas de folie !*

— Je vous dirai exactement la même chose, mon Luke chéri !

Luke parti, Bridget gagna le salon.

— Ma chère Bridget, lui dit miss Waynflete, votre chambre n'est pas encore tout à fait prête. Emily est en train de la préparer. Nous allons, nous, prendre une tasse de thé. Cela vous fera du bien...

— Je vous remercie, miss Waynflete, mais je n'y tiens pas.

— Si, si ! Vous en avez besoin.

Bridget aurait volontiers accepté un cocktail très fort, avec beaucoup de gin, mais elle se rendait compte qu'il n'y avait pas la moindre chance que miss Waynflete lui offrît ce « doping » qui était le seul dont elle eût envie. Elle avait horreur du thé. Aussi vit-elle sans plaisir miss Waynflete, qui s'était absentée un instant, revenir dans le salon, portant un plateau sur lequel il y avait deux tasses en porcelaine de Dresde, pleines de thé bouillant.

Miss Waynflete était radieuse.

— C'est du vrai Lapsang Souchong ! annonça-t-elle fièrement.

Bridget, qui détestait le thé de Chine plus encore que le thé des Indes, eut un sourire contraint. Cependant, Emily, la petite bonne, faisait à la porte une timide apparition.

— S'il vous plaît, mademoiselle... C'est bien les taies d'oreiller brodées que vous avez dit...

Miss Waynflete s'excusa et sortit du salon. Bridget, profitant de l'occasion, vida sa tasse par la fenêtre ouverte, ébouillantant presque le pauvre Wonky Pooh, qui se promenait dans la plate-bande. Il fit juste à temps un bond de côté, accepta les excuses de Bridget et sauta sur le bord de la fenêtre, pour aller ensuite se jucher sur les épaules de Bridget, qui se mit à le caresser en lui donnant de petits noms d'amitié. Le chat roux ronronnait de plaisir. Miss Waynflete revint.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle. Vous avez fait la conquête de Wonky Pooh. Généralement, il est plutôt sauvage... Faites attention à son oreille ! Elle est guérie, mais elle lui fait encore mal...

L'avertissement arrivait trop tard. Les doigts de Bridget avaient effleuré l'oreille douloureuse et Wonky Pooh avait bondi dans le jardin, non sans avoir auparavant injurié la jeune fille, tout en lui donnant un coup de patte.

Miss Waynflete s'inquiétait.

— Il vous a griffée ?

Bridget appliqua ses lèvres sur la fine traînée rouge que les griffes avaient laissée sur le dos de sa main.

— Ce n'est rien !

— Voulez-vous un peu de teinture d'iode ?

— Oh ! non, merci. Ça n'en vaut pas la peine !

Miss Waynflete parut contrariée. Craignant de l'avoir vexée, Bridget se hâta de dire quelque chose.

— Je me demande si Luke tardera à revenir...

— Rassurez-vous ! Il ne court aucun risque.

— Il ne se laisserait d'ailleurs pas faire...

La sonnerie du téléphone tinta. Bridget courut à l'appareil, qui se trouvait dans le couloir. Elle prit l'écouteur et reconnut la voix de Luke.

— Allô ! C'est vous, Bridget ? Je vous appelle du « Bells and Motley ». Vos affaires vous manqueront-elles si je ne vous les apporte qu'au début de l'après-midi ? Battle vient d'arriver... Vous voyez de qui je parle ?

— C'est le commissaire de Scotland Yard ?

— Oui. Il voudrait avoir un entretien avec moi sans plus attendre...

— Très bien ! Vous viendrez après le déjeuner. Vous me raconterez ce qu'il vous aura dit...

— Entendu. À tout à l'heure, chérie !

— À tout à l'heure !

Bridget posa l'appareil et retourna au salon. Elle rapporta à miss Waynflete l'essentiel de la courte conversation qu'elle venait d'avoir et, quand elle eut terminé, se surprit à bâiller. Miss Waynflete s'en aperçut.

— Fatiguée, ma chère Bridget ? Si vous vous allongiez un peu ?... Ou plutôt, non... Juste avant le repas, c'est mauvais... Je me préparais à aller porter quelques vieux vêtements à une pauvre femme qui habite pas très loin d'ici... Si vous m'accompagniez ? La promenade est jolie... Vous voulez venir ?

— Volontiers.

Elles sortirent par la porte de derrière. Miss Waynflete avait coiffé un chapeau de paille et enfilé des gants, coquetterie qui amusa Bridget. Tout en marchant, miss Waynflete conta avec verve quelques potins du village. Elles traversèrent deux prairies, puis suivirent un petit sentier qui serpentait dans un taillis. Il faisait chaud et Bridget apprécia l'ombre fraîche des arbres.

— Si nous nous reposions un instant ? dit miss Waynflete. On étouffe ! Il doit y avoir de l'orage dans l'air...

La proposition ne déplaisait pas à Bridget. Elle avait sommeil. Elle s'assit au bord du fossé, puis s'allongea, les yeux mi-clos. Des vers lui trottaient dans la tête :

Oh ! pourquoi te promènes-tu dans les champs avec des gants,

Grosse femme à cheveux blancs qui n'est aimée de personne ?

Mentalement, elle fit la correction nécessaire. Miss Waynflete n'était pas grosse.

Oh ! pourquoi te promènes-tu dans les champs avec des gants,

Femme sèche à cheveux gris qui n'est aimée de personne ?

La voix de miss Waynflete arracha Bridget à sa rêverie.

— Vous avez sommeil, chérie ?

Le ton était aimable et banal, avec pourtant quelque chose d'insolite. Bridget ouvrit les paupières. Elle vit le visage de la vieille demoiselle briller d'un éclat inhabituel. Elle reprit sa question :

— Vous avez *très* sommeil, n'est-ce pas ?

Le ton, cette fois, ne permettait plus de douter. Pour Bridget, ce fut comme une illumination. Elle comprenait ! Et, en même temps, elle se reprochait sa stupidité ! Car depuis peu elle devinait la vérité, mais encore confusément. Elle pensait qu'en prenant son temps et ne disant rien à personne, elle arriverait à la certitude. Mais l'idée ne l'effleura pas qu'on pût tenter quelque chose contre elle, persuadée d'avoir bien caché ses soupçons.

Elle n'imaginait pas non plus que les événements se précipiteraient ainsi ! Quelle idiote elle était !

« Le thé ! songea-t-elle tout à coup. Elle l'a drogué et *elle ne sait pas que je ne l'ai pas bu* ! C'est un avantage dont je dois profiter. Qu'avait-elle mis dans mon thé ? Du poison ? Ou simplement un somnifère ? C'est plutôt cela, puisqu'elle a l'air de croire que je tombe de sommeil... »

Fermant de nouveau les yeux, elle dit d'une voix languissante :

— Oui, j'ai terriblement sommeil... Terriblement...

Miss Waynflete approuva d'un mouvement de tête. Bridget la guettait, à travers ses paupières presque closes.

« En tout cas, pensait-elle, elle n'a pas gagné ! J'ai des muscles solides et elle est maigre comme un coucou. Elle ne tient pas ensemble... Seulement, il faut que je la fasse *parler* ! »

Miss Waynflete souriait, d'un sourire cruel qui découvrait ses dents jaunies.

« Elle ressemble à une chèvre, songeait Bridget. J'avais vu juste !... « *Il n'est rien de plus redoutable qu'une femme blessée dans son orgueil...* » C'est bien cela ! Tout vient de là...

D'une voix où perçait l'inquiétude, elle dit :

— Je ne sais pas ce que j'ai... Je me sens la tête lourde...

Miss Waynflete jeta un rapide coup d'œil autour d'elle. L'endroit était désert et désolé. Wychwood était loin et il n'y avait pas la moindre habitation dans le voisinage. On pouvait crier, on ne serait pas entendu. Elle défilcela le paquet qu'elle avait emporté et écarta le papier. À travers ses cils baissés, Bridget aperçut un vêtement de laine. Elle ne perdait aucun mouvement des mains gantées de miss Waynflete.

Oh ! pourquoi te promènes-tu dans les champs avec des gants...

Pourquoi ?... Pourquoi des gants ?

Pourquoi ? Mais tout simplement parce qu'on avait songé à tout !

Miss Waynflete venait de retirer du vêtement de laine l'objet qu'elle y avait caché : c'était un poignard qu'elle maniait avec précaution, afin de ne point effacer les empreintes digitales qu'il portait, celles que les doigts grassouillets de lord Whitfield avaient laissées dessus quelques heures plus tôt, quand, dans le salon d'Ashe Manor, il lui avait montré cette belle arme à la lame effilée et pointue.

Bridget surmonta une légère défaillance. Il lui fallait gagner du temps et, à tout prix, *faire parler* cette femme à cheveux gris « qui n'était aimée de personne ». Ce ne devait pas être tellement difficile. Elle devait être dévorée de l'envie de parler, et depuis longtemps ! Et elle ne pouvait le faire que devant

quelqu'un comme Bridget, quelqu'un qui bientôt se tairait pour toujours.

— Ce poignard, demanda la jeune fille, d'une voix éteinte, qu'est-ce que c'est ?

Miss Waynflete éclata de rire. Un rire horrible, doux et distingué à la fois, et qui pourtant n'avait rien d'humain.

— C'est pour vous. Bridget ! Pour vous ! Il y a si longtemps que je vous hais !

— Parce que je devais épouser Gordon ?

— Oui, dit posément miss Waynflete. Oh ! vous êtes forte ! Vous êtes très forte. Mais je le suis plus que vous... et ce poignard, c'est la preuve qui le confondra ! On vous trouvera ici, la gorge tranchée, et il y aura à côté de vous cette arme qui lui appartient et qui porte ses empreintes. J'ai adroitement manœuvré ce matin, quand je lui ai demandé de me montrer ce poignard. Quand je me suis trouvée seule dans la pièce, je l'ai enveloppé dans mon mouchoir et fourré dans mon sac à main. Rien de plus simple, rien de plus facile. Mais tout m'a été facile ! À ne pas croire !

Articulant avec peine, comme sous l'influence d'un puissant somnifère. Bridget dit :

— C'est que... vous êtes... d'une habileté... diabolique...

Miss Waynflete rit de nouveau.

— Oui. Toute petite, déjà, j'étais très intelligente. Seulement, on ne me permettait rien : je devais rester à la maison, à ne rien faire... Et puis, Gordon est venu. Il était le fils d'un méchant cordonnier de rien du tout, mais il était ambitieux... et je savais qu'il ferait son chemin. Et il m'a repoussée, *moi* ! À cause de cette ridicule histoire du canari...

Ses mains s'étaient crispées. Elle poursuivit :

— Oui, Gordon Ragg m'a humiliée, moi, la fille du colonel Waynflete ! Ce jour-là, j'ai juré qu'il me le paierait. Pendant des nuits et des nuits, je n'ai pensé qu'à ma vengeance... Nous sommes devenus de plus en plus pauvres et il a fallu vendre la maison familiale. *C'est lui* qui l'a achetée ! Et, l'air protecteur, il est venu m'offrir un emploi dans cette maison qui avait été la mienne ! Ce que j'ai pu le haïr ! Mais je n'en ai rien laissé voir...

Elle se tut. Bridget retenait son souffle. Miss Waynflete reprit, très doucement :

— D'abord, j'ai songé à le tuer. C'était au moment où je lisais les livres de criminologie qui sont à la bibliothèque. Ils m'ont beaucoup servi. Sans eux, je n'aurais probablement jamais su qu'avec une paire de pinces très fines on peut, de l'extérieur, fermer une porte à clé, en laissant la clé à l'intérieur. C'est ce que j'ai fait quand je suis allée substituer une fiole à une autre dans la chambre d'Amy. Cette fille ronflait de façon écœurante... Où en étais-je ?

— Vous disiez que vous aviez songé à le tuer...

— Ah ! oui... J'y ai songé, mais c'était trop simple... Je voulais autre chose, et je voulais mieux... et, un jour, je ne sais comment l'idée m'est venue qu'il fallait lui faire payer des crimes dont il serait innocent. *Je le ferais pendre pour des crimes commis par moi !* Ou peut-être serait-il considéré comme fou et interné jusqu'à la fin de ses jours... Une solution qui, celle-là non plus, ne me déplairait pas...

Miss Waynflete s'écoutait parler avec une évidente satisfaction. Elle était heureuse de pouvoir enfin « se raconter ».

— Comme je vous le disais, j'avais lu de nombreux ouvrages de criminalité. Je choisis mes victimes avec soin, pour ne pas diriger trop rapidement les soupçons sur celui que je voulais atteindre. Je dois l'avouer, *tuer me faisait plaisir*... Cette Lydia Horton, avec ses grands airs, s'est permis un jour de dire à des gens qui me l'ont répété que j'étais « une vieille fille rancie ». J'ai été ravie quand j'ai appris que Gordon s'était disputé avec elle. J'allais faire d'une pierre deux coups ! Je me revois assise à son chevet, versant de l'arsenic dans son thé... et, quelques instants plus tard, disant à l'infirmière que Mrs Horton avait trouvé très amers les raisins de lord Whitfield. Dommage seulement que cette imbécile ne l'ait jamais répété !

« Et les autres ! Dès que j'entendais dire que Gordon avait à se plaindre de quelqu'un, j'intervenais pour qu'il arrive malheur à ce quelqu'un. Et Gordon, ce stupide Gordon, voyait là « le doigt de Dieu » ! La Providence veillait sur lui de façon toute spéciale, je n'avais pas eu de peine à l'en convaincre. On lui

manquait ? On était puni. Il ne demandait qu'à le croire et il le croyait ! D'ailleurs, il croit ce qu'on veut...

Bridget le savait mieux que personne. Mais elle voulait connaître le reste, tout le reste. Il ne fallait pas que miss Waynflete cessât de parler.

— Mais, murmura Bridget, comment avez-vous pu vous y prendre ? Je ne vois pas...

Miss Waynflete ricana.

— C'était *si facile* ! Il suffisait de bien réfléchir et de penser à tout. Quand Amy a quitté Ashe Manor, je l'ai prise à mon service. L'idée d'utiliser la peinture pour chapeaux était, je dois le dire, *très ingénieuse* et, la porte étant fermée de l'intérieur, je ne risquais pas, moi, d'être soupçonnée. Au reste, comment aurait-on songé à moi, puisque j'ai toujours tué *sans mobile aucun* ? Avec Carter, il n'y a pas eu de difficultés non plus. Il allait dans le brouillard, je l'ai suivi, je l'ai rattrapé sur la passerelle et il a suffi d'une poussée... Je suis très forte, vous savez ?

Riant, elle ajouta :

— Dans l'ensemble, je me suis beaucoup *amusée* avec toute cette histoire. Je n'oublierai jamais la figure stupéfaite de Tommy quand je lui ai donné une bourrade pour le faire tomber de cette fenêtre sur laquelle il était assis. Il s'attendait si peu à cela...

Penchée sur Bridget, elle dit :

— Les gens sont idiots, vous savez ? Vous n'imaginez pas à quel point...

— Je crois surtout que vous êtes supérieurement intelligente.

— Peut-être...

Il y eut un silence, puis Bridget dit doucement :

— Les choses n'ont pas été plus difficiles avec le docteur Humbleby ?

Miss Waynflete sourit.

— Là, je risquais un échec, mais tout s'est magnifiquement passé. Gordon ayant parlé à tout le monde de sa visite au Weilerman Kreutze Institute, j'ai pensé que peut-être quelqu'un s'en souviendrait pour établir un rapport entre cette visite et la mort de Humbleby, si je réussissais à la provoquer. L'oreille de

Wonky Pooh était en très mauvais état. Elle suppurait. Je me suis arrangée pour piquer Humbleby à la main de la pointe de mes ciseaux et pour lui faire moi-même un pansement. Il ne pouvait pas deviner que j'appliquais sur sa plaie du pus recueilli de l'oreille de Wonky Pooh. Évidemment, ça pouvait ne rien donner... Mais mon calcul n'était pas si mauvais, puisque finalement Humbleby est mort, empoisonné par Wonky Pooh, le chat qui avait été celui de Lavinia !

Son visage s'assombrit.

— Lavinia Pinkerton ! Elle avait deviné, *elle*... C'était elle qui ramassa Tommy et, le jour où Gordon et le docteur Humbleby se disputèrent, elle me surprit alors que je regagnais Humbleby. Je ne me méfiais pas et je me demandais comment je m'y prendrais pour le supprimer... L'a-t-elle deviné à mon regard ? Je le crois. En tout cas, quand je me suis retournée vers elle, j'ai compris qu'elle me soupçonnait. Elle ne pouvait rien prouver, je ne l'ignorais pas, mais il était possible que quelqu'un la crût et, quand j'appris qu'elle allait à Londres, je ne doutai pas un instant que ce ne fût pour rendre visite à Scotland Yard. Je pris donc le même train qu'elle et la suivis.

« Tout se passa le mieux du monde. Dans Whitehall, nous étions toutes les deux sur un refuge, au milieu de la chaussée, moi derrière elle, elle ne s'en doutait pas. Je l'ai poussée au bon moment, sous une puissante voiture qui l'a écrasée et qui a poursuivi sa route. Il y avait une femme près de moi. Je lui ai donné le numéro de la Rolls de Gordon, avec l'espoir qu'elle le répéterait à la police, et je suis partie. Ma grande chance, c'est que la voiture ne se soit pas arrêtée, probablement parce qu'elle était pilotée par quelque chauffeur se promenant en cachette de son patron. Mais, de la chance, j'en ai toujours ! Comme, par exemple, l'autre soir, quand je suis arrivée avec Luke Fitzwilliam juste pour voir Gordon se disputer avec Rivers. Malgré tous mes efforts, ce Fitzwilliam ne voulait pas se décider à soupçonner Gordon ! La mort de Rivers l'a convaincu enfin... et il ne nous reste plus qu'à parachever gentiment notre œuvre !

Elle se mit à genoux près de Bridget.

— Gordon m'a rejetée et il allait vous épouser. Toute ma vie, j'ai été déçue... Je n'ai rien eu, rien...

Oh, femme à cheveux gris qui n'est aimée de personne...

Souriant, elle se pencha sur Bridget. La folie se lisait dans son regard. Bridget gardait les yeux fixés sur la lame brillante du poignard...

Et soudain, Bridget se lança en avant, dans une puissante détente de tout son être, bousculant la vieille demoiselle dans le même temps qu'elle lui saisissait le poignet droit. Surprise, Honoria Waynflete bascula en arrière. Enlacées, les deux femmes luttèrent. Bridget était plus jeune, plus vigoureuse, mais *la folie décuplait les forces de son adversaire*. Bridget réussissait à immobiliser le bras qui tenait le poignard, mais l'étreinte d'Honoria Waynflete se faisait plus puissante...

Bridget appela à l'aide.

— Luke !... Au secours !... Au secours !

Miss Waynflete lâcha le poignard, qui tomba sur le sol. Mais, dix secondes plus tard, deux mains sèches et osseuses s'appliquaient sur la gorge de la jeune fille et serraient, serraient...

CHAPITRE XXII

Mrs HUMBLEBY PARLE

Le commissaire Battle fit sur Luke une excellente impression. C'était un solide gaillard, au visage coloré et à la forte moustache. De prime abord, il ne semblait pas extrêmement brillant, mais au second coup d'œil il était impossible de ne pas remarquer l'intelligence de son regard.

Luke ne commit point l'erreur de le mésestimer. Des hommes de ce genre, il en avait déjà rencontré. Il savait qu'on pouvait leur faire confiance et compter sur eux pour obtenir des résultats.

— N'êtes-vous pas un fonctionnaire bien considérable pour une affaire comme celle-ci ? demanda-t-il au commissaire dès qu'il se trouva seul avec lui.

Battle sourit.

— Elle peut se révéler plus importante qu'il ne paraît, répondit-il. Quand un personnage tel que lord Whitfield est impliqué dans une affaire, nous ne pouvons pas nous permettre la moindre erreur.

— Je le comprends fort bien. Vous êtes venu seul ?

— Du tout ! J'ai avec moi un sergent-détective. Il est à l'autre cabaret, au « Seven Stars ». Sa mission, c'est d'avoir l'œil sur Sa Seigneurie.

— Compris.

— À votre avis, Mr Fitzwilliam, il n'y a pas de doute possible ? Vous êtes sûr de votre coupable ?

— Les faits étant ce qu'ils sont, je ne vois pas d'autre hypothèse. Voulez-vous que je vous les rappelle ?

— Inutile. Sir William me les a donnés.

— Et quelle est votre opinion à vous ? J'imagine qu'il vous semble hautement improbable qu'un homme occupant la

situation de lord Whitfield puisse être le plus dangereux des maniaques, un criminel atteint de folie homicide ?

— Ne croyez pas cela ! répliqua Battle. En matière de crime, je le répète volontiers, il n'y a rien d'impossible. Vous me diriez qu'une vieille fille, un archevêque ou une gamine de quinze ans, est un assassin, je ne dirais pas non *a priori*. Je me renseignerais.

— Je ne veux pas revenir sur les faits que sir William vous a rapportés, mais il est nécessaire que je vous dise ce qui s'est passé ce matin...

Luke raconta l'entretien qu'il avait eu quelques heures plus tôt, avec lord Whitfield. Battle l'écouta avec un vif intérêt.

— Vous dites, demanda-t-il, qu'il jouait avec un poignard ? Avait-il l'air de... menacer ?

— Non. Il en éprouvait le fil avec une évidente complaisance, comme si cela lui procurait une certaine satisfaction d'artiste. Miss Waynflete, je crois, a eu cette même impression.

— C'est la vieille demoiselle de qui vous m'avez parlé, celle qui fut, dans le temps, fiancée à lord Whitfield ?

— Exactement.

— Je me mets à votre place, Mr Fitzwilliam, et je comprends vos inquiétudes. Quoi qu'il en soit, je tiens à vous rassurer. Miss Conway sera surveillée par un de mes hommes, Jackson gardant, de son côté, un œil sur Sa Seigneurie, il ne saurait donc rien arriver à miss Conway.

— Vous me délivrez d'un poids.

— Je vous crois sans peine, Mr Fitzwilliam. Notez que je m'attends à de sérieuses difficultés ! Il est probable que lord Whitfield, qui n'est pas sot, se tiendra tranquille pendant un certain temps. À moins, bien entendu, qu'il n'en soit arrivé au dernier stade...

— Qu'appellez-vous le dernier stade ?

— Celui où le criminel s' imagine qu'il est impossible qu'il soit jamais découvert. Encouragé par l'impunité, il se tient pour un homme supérieur et prend tous les autres pour d'incurables imbéciles. À ce moment-là, il est « cuit » !

Luke se leva.

— Espérons qu'il en est là ! Il me reste à vous souhaiter bonne chance. Naturellement, si je puis vous être de quelque utilité, disposez de moi !

— Le cas échéant, je n'y manquerai pas.

— Vous ne voyez rien que je puisse faire ?

Battle réfléchit.

— Pour l'instant, non. Mais nous pourrions peut-être nous rencontrer dans la soirée. Dans quelques heures, j'y verrai sans doute plus clair...

— Entendu.

Luke se relira, très réconforté. Un sentiment qu'on avait souvent après un entretien avec Battle. Il consulta sa montre, se demandant s'il irait voir Bridget avant le déjeuner et décidant finalement de n'en rien faire. Il ne voulait pas que miss Waynflete pût se croire dans l'obligation de le retenir à table, ce qui peut-être l'eût gênée. Pour les vieilles dames, un couvert de plus, c'est parfois une affaire d'État. Luke se souvenait de ses tantes, qui s'affolaient quand elles devaient inviter un convive imprévu...

Il avait fait quelques pas dans la rue quand il vit venir à sa rencontre une petite dame, tout de noir vêtue, qui s'arrêta lorsqu'elle le reconnut. C'était Mrs Humbleby. Il alla à elle. Les bonjours échangés, elle dit :

— Je vous croyais parti ?

— J'ai seulement changé de quartier. Je me suis installé à l'auberge.

— Et Bridget ? Il paraît qu'elle a quitté Ashe Manor ?

— C'est exact.

Mrs Humbleby soupira.

— Je suis bien heureuse qu'elle ne soit plus à Wychwood, bien heureuse !

— Mais elle y est encore ! Elle loge chez miss Waynflete.

Avec étonnement, Luke vit Mrs Humbleby pâlir. Elle dit d'une voix tremblante :

— Elle est chez miss Waynflete ?... Oh ! *pourquoi* ?

— Miss Waynflete lui a très aimablement offert l'hospitalité.

Mrs Humbleby posa la main sur le bras de Luke.

— Je sais, Mr Fitzwilliam, que je n'ai le droit de rien dire. J'ai beaucoup souffert, ces temps derniers, et il se peut que le chagrin m'égare. Pourtant...

— Pourtant ? dit Luke, d'un ton encourageant.

— Pourtant, reprit-elle, je ne crois pas me tromper quand je dis que la *méchanceté rôde dans le pays*...

Elle levait vers Luke un regard timide. Comme il ne semblait pas mettre en doute son affirmation, elle poursuivit :

— Cette idée-là, Mr Fitzwilliam, ne me quitte pas. La méchanceté rôde dans le pays... et c'est cette femme qui l'incarne.

Luke ne comprenait pas et se contentait d'acquiescer d'un mouvement de tête.

— Honoria Waynflete. Elle est méchante, Mr Fitzwilliam, terriblement méchante, j'en suis convaincue !... Je vois bien que vous ne me croyez pas, mais Lavinia Pinkerton, on ne la croyait pas non plus !... Pourtant, *elle pensait comme moi* !... Je crois, d'ailleurs, qu'elle en savait plus long que moi. Quand une femme n'est pas heureuse, Mr Fitzwilliam, elle peut faire des choses horribles...

— C'est possible, dit Luke.

— Vous ne me croyez pas, Mr Fitzwilliam, et je vous comprends. Pourquoi me croiriez-vous ? Pourtant, je n'oublierai jamais le jour où John revint de chez Honoria Waynflete, avec un pansement à la main. Il me dit que c'était une blessure de rien du tout...

Elle s'interrompit brusquement.

— Au revoir, Mr Fitzwilliam. Oubliez ce que je vous ai dit voulez-vous ? Depuis quelque temps, je ne suis plus moi-même...

Luke regarda Mrs Humbleby s'éloigner. Pourquoi disait-elle de miss Waynflete qu'elle était « méchante » ? Jalousie rétrospective ? Peut-être. Honoria Waynflete et Humbleby étaient liés d'amitié...

Dans les paroles de Mrs Humbleby, une phrase surtout l'avait frappé : « Lavinia Pinkerton, on ne la croyait pas non plus ! » La vieille demoiselle avait-elle donc fait part de ses soupçons à Mrs Humbleby ?

Et soudain, se revoyant avec miss Pinkerton dans le train qui roulait vers Londres, Luke entendit la voix de la charmante petite vieille, disant : « *J'ai vu une personne, il n'y a pas si longtemps, qui avait ce regard-là.* » Ces mots, son visage avait changé quand elle les avait prononcés. Elle avait pâli, les lèvres pincées, et ses yeux avaient pris une curieuse expression de fixité.

Cette expression, dans quels yeux l'avait-il donc revue tout récemment ?

Il se posait à peine la question qu'il y avait déjà répondu : Miss Waynflete, le matin même, dans le salon d'Ashe Manor, quand elle regardait Bridget !

Un autre souvenir lui revint à la mémoire, beaucoup plus ancien. Celui de sa tante Mildred, lui disant : « Elle avait le regard halluciné d'une demi-folle ! » Pendant quelques courtes secondes, ce regard, la tante Mildred l'avait eu...

Il se rappela alors que miss Pinkerton lui avait parlé de ce regard vu sur le visage *d'une personne*. Elle n'avait pas dit *d'un homme*. Se pouvait-il qu'elle eût alors inconsciemment *reproduit ce qu'elle avait vu, mimé l'expression de l'assassin contemplant sa prochaine victime ?*

Luke s'était remis en route. Pressant le pas, sans même s'en apercevoir, il se rendait maintenant chez miss Waynflete.

« Elle n'a jamais dit qu'il s'agissait *d'un homme* songeait-il. J'ai moi, supposé que l'assassin ne pouvait être qu'un homme, mais elle a parlé *d'une personne*... Pourtant, ce n'est pas possible ! Je deviens fou !... Il ne se peut pas... En tout cas, il faut que je voie Bridget, tout de suite, que je m'assure qu'il ne lui est rien arrivé !... Mais c'est insensé ! L'assassin, c'est Whitfield ! Il n'y a pas à sortir de là ! Il me l'a pratiquement dit... »

Ce fut la petite bonne qui lui ouvrit la porte. Il l'interrogea avec une brutalité qui la déconcerta.

— La jeune demoiselle est sortie, balbutia-t-elle. Je vais voir si miss Waynflete est là...

Il l'écarta d'une poussée et courut au salon, tandis qu'elle montait au premier étage.

— Miss Waynflete est sortie aussi, annonça-t-elle quand elle revint.

Luke l'empoigna par les épaules.

— Où est-elle allée ? Par où sont-elles parties ?

Elle ouvrait de grands yeux apeurés.

— Elles ont dû sortir par derrière. Sinon, je les aurais vues. J'étais dans la cuisine...

Il se précipita par la porte de derrière, traversa le jardinet et se trouva dans la campagne. Un paysan taillait une haie. Il l'interpella, lui demandant d'une voix qui dissimulait mal son angoisse s'il n'avait pas vu passer deux dames.

— Deux dames ? dit l'homme, parlant avec une lenteur exaspérante. Ma foi, oui !... Il y a un petit moment. Elles ne m'ont pas vu...

— De quel côté allaient-elles ?

— Elles ont pris par la prairie. Après, dame, je ne saurais dire...

Luke remercia d'un mot et se mit à courir. Il n'était sûr de rien, il était plus que probable que les deux femmes faisaient la plus innocente des promenades, il allait se couvrir de ridicule, mais *il fallait* qu'il vît Bridget. Tout de suite ! Il passerait pour le dernier des imbéciles ? Peut-être... Mais qu'importait ? Il fallait sauver Bridget. Il ne raisonnait plus...

Toujours courant, il traversa les deux prairies. À l'entrée du sentier, il s'arrêta, hésitant.

Et, soudain, une voix lointaine, étouffée, parvint à ses oreilles.

— Luke !... Au secours !

Il fonça dans le sentier.

Il arriva juste à temps pour arracher sa victime aux mains de la folle qui l'étranglait.

CHAPITRE XXIII

RECOMMENCEMENT

— Je ne comprends pas, répétait obstinément lord Whitfield, je ne comprends pas !

Les révélations extraordinaires qui lui étaient faites le laissaient stupéfait et incrédule. Battle, qui témoignait d'une patience méritoire, poursuivit :

— C'est une certitude, il y a toujours eu un grain de folie dans la famille, nous avons pu l'établir. Ce sont des choses qui arrivent. Pour elle, non seulement elle a toujours été un peu folle, mais, ce qui n'a rien arrangé, bien qu'elle ait eu beaucoup d'ambition, elle a raté sa vie... et elle n'a même pas été heureuse en amour.

Le commissaire toussota avant d'ajouter :

— Si j'ai bien compris, c'est *vous* qui avez rompu vos fiançailles avec elle ?

— Euh !... oui.

— Pourquoi ? demanda Bridget. Dites-le-nous !

Lord Whitfield rougit légèrement.

— Puisqu'il le faut, soit ! Honoria avait un canari qu'elle aimait beaucoup. Elle l'avait dressé à picorer un morceau de sucre qu'elle tenait entre ses dents. Un jour, il lui a donné un vigoureux coup de bec dans la lèvre. Furieuse, elle lui a tordu le cou. J'assistais à la scène. À partir de ce moment-là, je n'ai plus vu Honoria avec les mêmes yeux et je lui ai dit que nous étions sur le point de commettre une erreur.

— C'est ce qui est à l'origine de tout, déclara Battle. Ainsi qu'elle l'a avoué à miss Conway, elle n'a plus eu dès lors qu'une idée en tête...

— Me faire pendre ? dit Gordon. Vous ne me ferez jamais croire ça !

— C'est pourtant vrai ! s'écria Bridget. Rappelez-vous, Gordon, que vous vous montriez vous-même très surpris des... accidents qui frappaient tous ceux dont vous aviez à vous plaindre !

— Il y avait à cela une raison.

— Une raison qui s'appelait Honoria Waynflete, répliqua Bridget. Mettez-vous bien dans la tête, Gordon, que ce n'est pas la Providence, mais Honoria Waynflete qui a tué Tommy Pierce ! Et les autres également...

Lord Whitfield secoua la tête.

— Tout cela me paraît incroyable !

— Vous m'avez bien dit, demanda Battle, avoir reçu ce matin un coup de téléphone ?

— Oui, vers midi. On m'invitait à aller immédiatement vous retrouver, Bridget, dans les bois de Shaw. Vous aviez quelque chose de très important à me dire et je devais me rendre là-bas, non pas en voiture, mais à pied.

— Et vous auriez été irrémédiablement perdu ! dit posément Battle. On aurait retrouvé miss Conway égorgée et il y aurait eu près du corps l'arme du crime, un poignard *vous appartenant et sur lequel on n'aurait relevé d'autres empreintes digitales que les vôtres*. Vous auriez, d'autre part, été aperçu dans le voisinage. Je ne vois pas comment vous vous seriez défendu. N'importe quel jury vous aurait condamné !

— Moi ? Mais qui aurait jamais admis que j'étais un assassin ?

— Certainement pas moi ! lança Bridget. Jamais je ne vous ai cru coupable !

Lord Whitfield tourna vers elle un regard glacé et dit d'un ton sec :

— Compte tenu de ma personnalité et de ma situation, je me permets de penser que personne au monde, n'aurait, fût-ce un instant, pris des poursuites contre moi au sérieux !

Il se leva et, sur cette fière déclaration, sortit de la pièce avec dignité.

— Il ne se rendra jamais compte du danger qu'il a couru, dit Luke. Mais j'aimerais, Bridget, que vous nous expliquiez quand vous avez commencé à soupçonner Honoria Waynflete...

— Exactement, répondit-elle, quand vous m'avez dit que Gordon était l'assassin. Gordon meurtrier, pour moi, c'était *impensable* ! Le connaissant bien, pour avoir été sa secrétaire pendant deux ans, je sais très exactement de quoi il est capable. Je le vois tel qu'il est, prétentieux, fat, content de soi, mais je sais aussi qu'il est très gentil et qu'il a bon cœur. C'est pourquoi l'histoire du canari, telle que vous me la contiez, me semblait incroyable. Jamais Gordon n'aurait pu tordre le cou à un petit oiseau ! Il m'avait dit, un jour, que c'était *lui qui avait rompu* ses fiançailles avec miss Waynflete. Vous me disiez, *vous*, que la rupture venait d'elle. Cela, *c'était possible* ! Qu'il m'eût menti sur ce point, par vanité, par orgueil, je pouvais l'admettre. Mais pas l'histoire du canari ! Cela, ce n'était pas Gordon ! Songez qu'il ne chasse pas parce qu'il a horreur qu'on tue les bêtes !

« Je savais donc qu'une partie de l'histoire était fausse. Miss Waynflete, donc, avait dit *un mensonge* et, à la réflexion, *un mensonge bien extraordinaire*. Je me demandai si elle n'en avait pas d'autres sur la conscience. De naturel très orgueilleux, c'est évident, on pouvait penser qu'elle avait beaucoup souffert dans son amour-propre, lors de ces fiançailles rompues, et supposer que par la suite l'envie lui vint de se venger, d'autant plus impérieuse que Gordon devint un homme fort riche et le seigneur du pays. Je me dis qu'elle l'aurait sans doute vu, avec joie, condamner pour un crime commis par un autre et, je ne sais pourquoi, une question bientôt s'imposa à mon esprit : « *Et si tout ce qu'elle raconte n'était que mensonges ?* »

« Je me rendis compte alors que, pour une femme comme elle, rien n'était plus facile que de conduire à sa perte un homme tel que Gordon. Ne lui suffisait-il pas pour cela de supprimer elle-même tous les ennemis de Gordon et de lui faire croire, à lui, qu'ils étaient frappés par la justice divine ? Je vous l'ai dit un jour, Luke, Gordon croit tout ce qu'on veut bien lui faire croire. Mon hypothèse était donc vraisemblable. Seulement, ces crimes, Honoria Waynflete pouvait-elle matériellement les avoir commis ? Je les examinai un par un. Pour tous, la réponse devait être « oui ». Rien de plus simple que de pousser un homme ivre dans l'eau ou de faire tomber d'une fenêtre un gamin qui ne se méfie pas. Pour Amy Gibbs, aucune difficulté :

elle était morte chez miss Waynflete. Pas de problème non plus, pour Mrs Horton. Durant sa dernière maladie, elle la voyait tous les jours. Pour le docteur Humbleby, évidemment, les choses étaient plus compliquées : je ne savais pas que Wonky Pooh avait mal à l'oreille et que miss Waynflete avait fait elle-même le pansement qui devait infecter la blessure de Humbleby. Quant à la mort de miss Pinkerton, je n'arrivais pas à l'expliquer, car je voyais mal miss Waynflete, déguisée en chauffeur, pilotant une Rolls dans les rues de Londres...

« Jusqu'au moment où je découvris brusquement que, de tous ses crimes, c'était le plus facile à réussir ! Pousser quelqu'un sous une voiture, quand on est dans la foule, c'est un jeu d'enfant. C'est ce qu'elle fit afin de se débarrasser de Lavinia Pinkerton, de qui elle craignait les révélations. Mais l'auto, au lieu de s'arrêter, poursuit sa route. Elle entrevoit immédiatement une nouvelle possibilité : elle dit à une femme qui se trouve là qu'elle a relevé le numéro de la voiture et elle lui donne celui de la Rolls de Gordon !

« Tout cela, bien sûr, ne m'est pas venu d'un seul coup, mais j'avais une certitude : l'innocence de Gordon. Il n'avait pas tué, *je le savais*. Alors, quel était le coupable ? *Quelqu'un qui haïssait Gordon. Qui haïssait Gordon ?* À cette dernière question, une seule réponse : Honoria Waynflete.

« J'en étais là quand je me rappelai que miss Pinkerton avait dit, du moins je le croyais, que l'assassin était *un homme*. Cela jetait bas toute ma belle théorie, car, si *miss Pinkerton avait accusé un homme, elle n'aurait pas été tuée*. Il y avait là quelque chose qui ne « collait » pas. C'est pour cela, Luke, que je vous ai fait répéter les mots exacts qu'elle avait prononcés devant vous. Elle n'avait pas dit « un homme », mais « une personne ». Cette fois, j'en étais sûre, je me trouvais bien sur la bonne piste. J'acceptai donc l'invitation de miss Waynflete, parce que c'était le seul moyen d'arriver à la vérité...

— Et vous ne m'aviez rien dit ? fit Luke d'un ton de reproche.

— Mais, mon cher Luke, vous possédiez une *certitude*, vous ! Vous n'en vouliez pas démordre ! Moi, je n'étais sûre de rien. D'ailleurs, je ne me croyais pas en danger. Je m'imaginais avoir du temps devant moi...

Elle frissonna.

— Oh ! Luke... Quelles minutes horribles !... Ses yeux... Son rire...

— Je reconnais que je suis arrivé à temps !

Tournant la tête vers Battle, il ajouta :

— Comment est-elle maintenant ?

— Elle déraile complètement, répondit le commissaire. Ça ne me surprend pas. Elle se prenait pour un génie, elle a découvert qu'elle se trompait... Elle n'avait déjà pas la tête solide. Le choc l'a achevée...

— En tout cas, dit Luke, elle a prouvé que je suis un fichu policier ! Je ne l'ai pas soupçonnée une seconde ! À ma place, Battle, vous auriez vu clair...

— Pas sûr, Mr Fitzwilliam, pas sûr. Mais rappelez-vous que je vous ai dit qu'en matière criminelle il n'y a rien d'impossible. Je crois même avoir parlé d'une vieille fille...

— Et aussi d'un archevêque !

Battle sourit.

— Je voulais dire par là qu'un criminel, ce peut être n'importe qui !

— N'importe qui, sauf Gordon ! dit Bridget. Allons le retrouver !

Lord Whitfield était dans son cabinet de travail, en train d'écrire.

— Gordon, dit Bridget d'une petite voix timide, maintenant que vous savez tout, est-ce que vous nous pardonnez ?

Lord Whitfield tourna la tête vers Bridget, avec un bon sourire.

— Certainement, ma chère, certainement. J'ai découvert la vérité. Je suis un homme terriblement occupé et je vous ai négligée. Comme l'a écrit le sage Kipling, « l'homme qui voyage le plus vite est celui qui voyage seul ». Mon destin est d'être solitaire...

Bombant le torse et effaçant les épaules, il ajouta :

— J'ai d'énormes responsabilités, mon fardeau est lourd, mais je dois le porter seul. Je dois continuer ma route, tout seul, jusqu'au jour où je tomberai sur le bord du chemin...

— Cher Gordon ! Vous êtes adorable...

— Il ne s'agit pas d'être adorable, mais d'oublier toutes ces sottises. J'ai tant à faire !

— Je le sais.

— Je prépare une série d'articles qui démarrera ces jours-ci, l'histoire des grandes criminelles à travers les âges.

Bridget proclama que l'idée était magnifique. Lord Whitfield se rengorgea.

— N'est-ce pas ?... Maintenant, laissez-moi ! Mon travail me réclame.

Luke et Bridget sortirent de la pièce sur la pointe des pieds.

— Il est vraiment adorable, dit Bridget.

Luke sourit.

— Savez-vous, Bridget, que je me demande si vous n'étiez pas un peu amoureuse de lui ?

— Qui sait ?

Il regarda par la fenêtre.

— Je serai content de quitter Wychwood, reprit-il. Il y a trop de méchanceté dans le pays, comme dirait Mrs Humbleby.

— À propos de méchanceté, que devient notre ami Ellsworthy ?

Luke ricana pour dissimuler son embarras.

— Encore un sur le compte de qui je me suis lourdement trompé !

— Ce sang qu'il avait sur les mains ?

— Ils avaient sacrifié un coq blanc.

— C'est écoeurant !

— Je suis de votre avis. Je crois savoir que Battle lui réserve une petite surprise désagréable.

— Tant mieux ! Mais je suis heureuse de pouvoir dire que jamais le major Horton n'a essayé de mettre fin aux jours de sa pauvre femme, que le seul crime de Mr Abbot est, selon toute vraisemblance, d'avoir reçu d'une dame une de ces lettres qu'on dit « compromettantes », et que le docteur Thomas est ce qu'il paraît être : un jeune médecin qui ne se pousse pas du col...

— Je le tiens pour un crétin plein de prétention !

— Vous dites ça parce que vous êtes jaloux ! Son mariage avec Rose Humbleby...

— Elle est bien trop bonne pour lui !

— J'ai toujours eu l'impression que vous l'aimiez plus que vous ne m'aimez.

— Vous ne croyez pas, chérie, que vous dites des absurdités ?

— Je n'en suis pas tellement sûre.

Il y eut un silence, puis elle demanda :

— Vous m'aimez, Luke ?

Il l'attira contre lui.

— Je vous aime, Bridget.

— Pour longtemps ?

— Pour toujours.

— C'est vrai ?

— C'est vrai, mon amour ! Et si j'avais peur de vous aimer, c'était, je crois bien, parce que déjà je vous aimais du plus profond de mon cœur !

— Vous savez que, moi aussi, j'avais peur de vous aimer ?

— Maintenant, vous n'avez plus peur ?

Elle leva les yeux vers lui.

Il pencha son visage sur celui de la jeune fille et dit :

— C'est bien !... Nous avons flirté avec la Mort, mais les mauvais jours sont finis... Nous allons commencer à vivre.

FIN